UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LE

MENDIANT DE SAINT-ROCH.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

0729me

LE MENDIANT

DE

SAINT-ROCH

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

67817
19/12/05

PARIS
D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
7, RUE VIVIENNE, 7.

1855

LE

MENDIANT DE SAINT-ROCH.

I.

LE GRAND PORTAIL DE SAINT-ROCH.

On était en l'an de grâce 1723, et sous le règne de ce Louis, quinzième du nom, que le peuple aimait comme les mères aiment l'enfant qu'elles ont failli perdre, moins pour les espérances qu'il fait naître que pour les inquiétudes qu'il a données. Le régent était mort depuis un an, et le duc de Bourbon, qui l'avait remplacé au ministère, n'avait guère signalé son apparition que par un renouvellement de rigueurs contre les protestants.

Ceux-ci, qui commençaient à respirer, s'étaient vus attaqués encore une fois dans leurs intérêts ou dans leurs personnes, et, tandis que quelques-uns, à bout de patience, abandonnant une patrie où la tolérance ne pouvait s'acclimater, allaient enrichir de leur industrie la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, le plus grand nombre suspendait toutes ses affaires et se retirait à l'écart, dans l'espoir d'être oublié.

Il en était résulté un sensible amoindrissement dans l'activité commerciale et manufacturière ; mais, depuis Colbert, les ministres de la France étaient de trop grande naissance pour prendre garde à ces intérêts roturiers. La monarchie donnait son festin de Balthazar ! Enivrée de parfums et de voluptés, elle ne voyait pas la main mystérieuse qui commençait à graver la menaçante inscription sur les murs de la salle de fête.

L'aveuglement, à vrai dire, n'était pas moindre à la ville qu'à la cour. Les philosophes donnaient tous les matins quelques coups de pioche à l'édifice social, au grand amusement de la noblesse, qui en occupait les premiers

étages, et à la grande surprise du peuple qui, logé dans les combles, écoutait le bruit de la sape sans comprendre. Mais personne ne prenait trop au sérieux l'attaque, pas même les assaillants. C'était pour eux une gymnastique divertissante, une sorte de tournoi, où les représentants des principes qu'ils combattaient leur distribuaient généreusement la gloire et les récompenses. On faisait la petite guerre à la religion, à l'aristocratie, à la royauté, sans s'apercevoir que les armes étaient chargées à balles, et que tous les coups tirés faisaient des blessures !

Et comment l'aurait-on soupçonné, en voyant cette société si gaie et si paisible ! Rien n'y était changé en apparence. A Versailles, la cour donnait des bals et des petits soupers ; à Paris, on allait au spectacle et à la Courtille. Au fond, tout menaçait ruine ; mais, à la surface, tout avait le même air que par le passé.

Nous nous trompons, tout semblait en meilleur état. Jamais noblesse n'avait laissé tomber plus abondamment cette pluie d'or dont s'enrichissaient les bourgeois ; jamais la foule affamée qui vit de corruption n'avait trouvé plus

riche curée ! Le règne de Louis *le Désiré* semblait un long carnaval pendant lequel la France se laissait aller joyeusement à tout faire et à tout dire, sans s'occuper du lendemain.

La vieillesse dévote du grand roi avait surtout contribué à cette folle réaction ! On se dédommageait des tragédies sacrées de Saint-Cyr, des retraites forcées et des sermons de cour ! Les danseuses de l'Opéra avaient remplacé les directeurs !

On comprend que, par suite, les églises se trouvaient abandonnées : on n'y allait plus pour le roi, mais seulement pour Dieu, ce qui avait singulièrement réduit le nombre des fidèles.

Au moment où commence notre récit, le curé de Saint-Roch venait d'en avoir une preuve qui, sans être nouvelle, lui semblait toujours aussi mortifiante. En descendant de l'autel, il avait promené son regard autour de lui, et n'avait aperçu qu'un petit nombre de paroissiens, pauvrement vêtus pour la plupart, et dispersés autour des bancs fermés et vides des gentilshommes, de la magistrature et de la bourgeoisie ! Il ne put retenir un soupir, et regagna la sacristie, en mêlant à sa dernière prière un

anathème contre l'impiété toujours croissante.

Mais, tandis qu'il se contentait de le murmurer au fond du cœur, d'autres voix le répétaient tout haut, sur les tons de la plainte ou de la colère ; c'étaient celles des mendiants attitrés de la paroisse, qui se trouvaient rassemblés sous le grand portail de l'église.

Le moyen âge, qui s'était principalement appuyé sur le système des associations partielles, formant autant de bataillons distincts dans l'armée sociale, avait légué à la monarchie absolue la plus grande partie de ses corporations. Celle des bons pauvres, connue sous le nom de *grande quémanderie*, n'était pas une des moins importantes : elle se distinguait des corporations de la *libre aumône*, de la *truanderie*, et de quelques autres d'ordre inférieur, qui, de proche en proche, finissaient par se rattacher aux associations les plus criminelles ou les plus corrompues. La confrérie des bons pauvres formait une sorte de haute noblesse de la gueuserie, qui, comme toutes les noblesses, avait ses priviléges et surtout ses vanités. Protégés par les fabriques des paroisses, ses membres étaient tenus à une moralité apparente

dont ils se dédommageaient sous le manteau. Beaucoup d'eux joignaient, dit-on, aux bénéfices de leurs *charges* les profits d'intrigues privées dont ils se faisaient les agents directs, et les libéralités du lieutenant de police, qui les regardait comme de précieux auxiliaires d'espionnage.

Cette aristocratie de la mendicité formait donc, à tout prendre, une association médiocrement respectable, et nous éprouverions quelque embarras à introduire le lecteur en pareille compagnie, si notre histoire ne nous en faisait une nécessité : mais il en est des récits comme des voyages ; on subit la route, on ne la choisit pas. Avant d'arriver aux vallées riantes et aux riches cités, il faut souvent traverser la fange des marécages ou des faubourgs.—On nous pardonnera, j'espère, ce passage involontaire par les rues basses que nous ne pouvions éviter. Tout n'est point, d'ailleurs, à dédaigner dans de semblables traversées. Les personnalités infimes d'une époque la révèlent mieux peut-être que les personnalités élevées ; il ne faut regarder l'homme ni les sociétés à la tête, mais aux pieds, pour savoir ce qu'il

y a de boue dans le chemin qu'ils suivent.

Les mendiants alors réunis sous le grand portail de Saint-Roch étaient au nombre de trois, outre deux jeunes enfants. Ils avaient vu passer successivement les fidèles qui venaient d'écouter la messe, sans avoir reçu d'autre aumône que quelques liards accompagnés de demandes de prières. Chacun de ces maigres dons avait été accompagné de grimaces de mépris ou de sourdes malédictions, bientôt interrompues pour reprendre les supplications psalmodiées qui constituaient l'exercice de leur profession.

Une vieille femme en haillons, qui sortit à son tour de l'église, leur fit signe de se taire :

— Vous égosillez donc pas davantage, pauvres gens, dit-elle d'une voix aigre ; tout le monde est parti ; il n'y a plus là-dedans que M. le curé et le bedeau !

A cette annonce, le mendiant qui se trouvait le plus près du bénitier, se souleva sur ses béquilles, et, les faisant passer toutes les deux dans la même main, il se mit à se secouer et à allonger ses membres à la manière des chiens qui s'éveillent.

— Pour lors, mettons-nous à l'aise, dit-il :

d'être paralytique, ça finit, à la longue, par vous engourdir.

— En voilà une matinée de misère ! s'écria un second mendiant à la voix enrouée ; voyez-moi un peu ça ! trois liards doubles !—Et il les faisait tinter dans le creux de sa main. — Que Dieu me pardonne ! il n'y a plus dans le monde que des païens... Ah ! maître Miroton, la religion s'en va, et, avant peu, la place de bon pauvre ne rapportera pas seulement de l'eau à boire.

— Pour lors, nous nous contenterons de vin, M. Riflou ! dit le prétendu paralytique qui avait toujours le mot pour rire, et qui tira de sa gibecière une petite bouteille plate qu'il emboucha courageusement.

— Oui, oui, c'est bon de plaisanter, reprit la vieille femme ; mais, pas moins, c'est un scandale, savez-vous ! faire des journées de deux ou trois livres quand on est pauvre de la paroisse, patenté de la fabrique, et gradé dans la corporation de la *quémanderie !* Non, voyez-vous, monsieur Miroton, je dis, moi, que ça finira mal pour le peuple de Paris ! faudra que Dieu et la Vierge fassent un exemple ! S'il venait tant

seulement de petite vérole ou un tout petit peu de peste, vous verriez les Parisiens faire des cierges à tous les autels, et les blancs marqués tomberaient dans notre giron comme la grêle en avril! Aussi faut-il espérer qu'un jour ou l'autre la Trinité montrera comment elle châtie!

— Que tous les saints vous entendent, mère Rossignol, reprit Riflou, qui laissa glisser les trois doubles liards dans son gousset. Le diable m'emporte! si je ne fais pas dire une messe pour demander un bon fléau et corriger ces mauvais chrétiens! — Les fléaux, c'est notre gagne-pain!

Une querelle qui se fit entendre à l'autre bout du porche les interrompit : c'était une mendiante qui gourmandait les deux jeunes enfants déguenillés assis à ses pieds dans une attitude languissante.

— Eh bien! s'avisent-ils pas de jouer à cette heure! disait-elle en les secouant rudement; vous ne pensez donc pas qu'on peut vous voir, petits marauds; vite, voyons, reprenez l'air triste, ou je tape!

Mme Rossignol se retourna au bruit et parut surprise.

— Tiens, dit-elle, comment donc ça se fait-il? Mlle Céleste n'a plus que deux enfants.

La mendiante redressa la tête.

— Je crois bien, reprit-elle; pensez que ces gueux de parents veulent me les louer maintenant six deniers de plus!... Ils abusent de leur position.

— Et encore on dit qu'il n'y a pas de frais dans notre état! fit observer Riflou.

— Ah! je ne suis pas à me repentir d'avoir pris les rôles de mère de famille, dit Céleste, c'est bien moins avantageux!

Miroton se pencha vers la mère Rossignol.

—Elle aimerait mieux continuer ceux qu'elle jouait quand elle était comédienne de campagne, murmura-t-il; mais le temps de rire est passé! l'âge lui a marché sur la figure, comme on dit; il a laissé au coin de l'œil la marque de ses deux pattes d'oie, et ça suffit, prétend la chanson :

Pour effaroucher les amours.

— Voulez-vous bien vous taire, mauvais sujet! interrompit Mme Rossignol avec un sourire édenté: si on allait vous entendre!

— Il n'y a pas de risque! dit le faux paraly-

tique en jetant un regard vers l'entrée; nous n'aurons personne aujourd'hui.

— C'est pas comme mardi dernier! fit observer Riflou.

— Mardi! répéta Miroton; ah! Dieu me sauve! voilà un grand miracle! On savait que M. le duc de Richelieu viendrait à l'office; toutes les dames de la ville et de la cour étaient accourues! C'est comme quand le régent l'avait fait enfermer à Vincennes, vous vous rappelez bien? A l'heure où il se promenait au haut du donjon, toutes celles qui avaient eu des bontés pour lui venaient le voir, et ça faisait une foule qui remplissait le faubourg Saint-Antoine.

— Oui, oui, continua Mlle Céleste qui s'était approchée, M. de Fronsac est la fleur des gentilshommes; grandes dames, petites bourgeoises, simples grisettes, tout lui est bon; il mène dix affaires d'amour en même temps.

— Aussi, dit Mme Rossignol, quand sa voiture paraît dans un quartier, faut voir la terreur des mères, des tantes, des maris! C'est comme si on criait au feu! chacun regarde si l'incendie est chez soi.

— Eh bien, fit observer Riflou, ils vont être

tranquilles à cette heure que le duc part pour l'armée.

— C'est donc certain? demanda Céleste.

— Puisqu'il a fait vendre tous ses équipages de ville; même qu'hier vous avez pu voir son petit carrosse orange qui a été acheté par M. Moreau... Vous connaissez bien?... l'intendant de Saint-Lazare.

— Oui, oui; un vrai saint homme du bon Dieu!

— Qui est lancé dans les grandes affaires avec les fermiers généraux.

— Tiens! interrompit Riflou qui s'était avancé à l'entrée du porche; ce que c'est que de parler des gens!... le voici!

— M. Moreau! répéta Miroton en se racornissant sur ses béquilles; peut-être bien qu'il vient à l'église! Faut pas avoir l'air désœuvré. les enfants, reprenons nos infirmités!

Tous s'étaient remis en place, l'air dolent et résigné, comme il convenait à leur profession; les femmes armées de leurs chapelets et les hommes murmurant à demi-voix des prières d'un latin singulièrement modernisé, quand l'in-

tendant de la prison de Saint-Lazare parut à quelques pas du porche.

M. Moreau ne paraissait avoir guère plus de cinquante ans, encore ses manières et son costume devaient-ils vieillir sa figure. Vêtu de drap noir, il ne portait ni bijoux ni dentelles; mais un simple jabot d'organdi, une cravate roulée de mousseline épaisse et une canne à pomme d'écaille. Le tricorne rabattu sur les yeux, les deux mains dans ses manches, et rasant les maisons, il semblait moins marcher que se glisser. Toute sa personne, tous ses mouvements, avaient quelque chose de timide et pour ainsi dire de fuyard. Il vous parlait toujours à trois pas de distance, les yeux baissés, d'une voix humble et embarrassée. Sa piété était de notoriété publique. Alors que tout le monde quittait Jéhovah pour Baal, M. Moreau avait persisté dans ses saintes pratiques, et, bien qu'on l'eût raillé d'une pareille bizarrerie, la confiance s'en était accrue. Les plus audacieux incrédules voyaient avec plaisir que leur homme d'affaires eût de la religion; aussi nobles et bourgeois lui apportaient-ils leurs fonds avec un égal empressement. La corporation de la

grande quémanderie faisait elle-même partie de sa clientèle, et c'était à lui que les *bons pauvres* de presque toutes les paroisses de Paris confiaient leurs épargnes, sous la seule garantie de sa bonne renommée.

Le dévot intendant de Saint-Lazare arriva jusqu'aux marches de l'église sans être sorti de sa méditation ; la voix de Mme Rossignol, qui le saluait par son nom en multipliant les souhaits de bonheur, finit pourtant par l'y arracher. Il releva la tête en tressaillant ; une expression de contrariété crispa ses traits ; mais ce fut un éclair. La placidité soumise qui était le caractère habituel de sa physionomie reparut aussitôt ; il sourit d'un air de bénignité, porta une main à son tricorne et l'autre à la poche de sa veste.

Les mendiants, qui avaient compris la signification de ce dernier geste, se rapprochèrent tous avec de grands témoignages de respect : M. Moreau mit dans la main de chacun une petite pièce d'argent, munificence qui fit éclater autour de lui les bénédictions.

— En vous remerciant, mon digne monsieur, dit Riflou, qui porta la pièce à ses lèvres.

— Que Dieu vous le rende dans son Paradis ! continua Céleste.

— Qu'il vous conserve la santé ! gémit Miroton replié en double.

— Et qu'il donne un bon mari à votre fille ! acheva Mme Rossignol.

M. Moreau remercia d'un ton d'humilité et entra dans l'église.

Dès qu'ils eurent cessé d'entendre le bruit de ses pas, les bons pauvres se remirent à l'aise.

— Parbleu ! votre souhait vient trop tard, Mme Rossignol, dit gaiement Miroton en se tournant vers la mendiante. le bon mari que vous demandez pour Mlle Moreau est trouvé depuis longtemps.

— Elle est donc promise? demanda la vieille femme.

— Au pupille de l'intendant, M. Gaston de Vignolles.

— Je le connais, interrompit Céleste ; c'est un beau jeune homme...

— Qui a des qualités solides, poursuivit Miroton... Vingt mille écus de rente !

Et baissant la voix :

— Après ça, reprit-il, M. Gaston était obligé de reconnaissance. Il paraît que maître Moreau a rendu autrefois un grand service à sa mère... — J'ai entendu parler de ça quand j'étais porteur de cédules chez mon procureur du Châtelet... — C'est pourquoi Mme de Vignolles l'avait choisi, au lit de mort, pour tuteur de son fils, et maintenant celui-ci achève de payer la dette en devenant son gendre...

— Tant il est vrai, dit sentencieusement Mlle Céleste, qu'un bienfait n'est jamais perdu !

Riflou haussa les épaules.

— On dit ça dans les pièces de théâtre et au sermon, répliqua-t-il brusquement; mais à la pratique, bonsoir, c'est autre chose ! A preuve, moi qui vous parle, que j'ai introduit le vétéran dans la corporation, et qu'à cette heure il ne me considère pas plus que le cheval de bronze du Pont-Neuf !

— Ah ! ne me parlez pas du vétéran, s'écria Mlle Céleste; quand vous pensez qu'à la dernière distribution qui a été faite l'autre jour, à la noce du contrôleur des fermes, on nous a donné à chacun une pièce de quinze sous, tandis que lui a eu un petit écu !

— Eh bien, ça ne m'étonne pas! reprit Miroton; il y a des gens, voyez-vous, qui sont destinés à réussir; on naît avec la chance comme avec un nez aquilin. Qui est-ce qui aurait dit qu'un bon pauvre du petit porche comme le vétéran gagnerait plus à lui seul que nous tous, les ceux du grand portail?

— Dame! fit observer Riflou, c'est un vieux soldat... qui a des cheveux blancs sans perruque, dix-sept blessures pour de bon, qui est manchot et quasi aveugle!... Vous comprenez; il abuse de ses avantages!

— Et voilà pourquoi on l'a fait syndic de la corporation, dit Céleste.

— Il peut se vanter de n'avoir pas eu ma voix! répliqua son interlocuteur; — un ladre qui ne vous ferait jamais une politesse au cabaret!... qui parle morale quand on n'est qu'entre soi!

— Et qui a empêché de recevoir mon neveu Coquillard parmi les bons pauvres! s'écria Mme Rossignol. — Le garçon le plus adroit de tous les valets de place de Versailles! — Car il n'y a pas son pareil pour remettre un billet sans qu'on le voie, et savoir ce qui se passe

dans une maison; — enfin, c'est ce qu'on appelle un sujet!

— Oui, oui, il a tout plein de moyens! dit sérieusement Miroton; s'il évite la corde, il fera son chemin! c'est une vraie bonne graine de coquin!

— Plaît-il? Qui est-ce qui parle de moi? s'écria une voix joviale.

Et un gros garçon de bonne mine, portant la souquenille des laquais de louage, frappa sur l'épaule de Miroton. Les mendiants se retournèrent.

— Tiens, le neveu! s'écria Mme Rossignol.

— A vous rendre mes devoirs si j'en étais capable, répondit le nouveau venu en saluant du pied comme les serviteurs qui voulaient se donner l'air naïf des campagnards.

— Et par quel hasard te trouves-tu à Paris? demanda la vieille femme.

— C'est pas un hasard! répliqua le garçon de place confidentiellement : je suis venu pour un particulier qui m'a demandé des renseignements, et comme il me donnait rendez-vous dans une église, j'ai choisi Saint-Roch, rapport

que ça me procurait l'occasion de causer de mon affaire avec vous...

— Ah, ah! tu veux donc toujours entrer dans notre corporation? demanda le faux paralytique, qui prit l'air protecteur.

Coquillard plia les épaules.

— Dame! vous concevez, monsieur Miroton, dit-il d'une voix câline, je voudrais être reçu pauvre... pour me trouver plus à mon aise.

— Possible! reprit Mme Rossignol; mais on t'oppose que tu es trop jeune et que tu as un état.

— Un état! répéta le valet de place, puisque je le quitterai, j'en aurai plus! et quant à la jeunesse, c'est un défaut dont je me corrigerai tous les jours.

Les mendiants se mirent à rire.

— Allons! tu es un bon drille! s'écria Rifloin en lui frappant sur la joue.

— C'est connu, ajouta Miroton; mais ça ne suffit pas! Pour être admis à la mendicité, faut avoir de l'argent? Une place de bon pauvre, ça se vend comme une charge au Parlement.

— Je sais, je sais, dit Coquillard; aussi j'avais proposé d'acheter à la veuve la survivance

du manchot qui est mort le mois dernier. Ils m'ont opposé que j'avais mes deux bras, comme si c'était une raison quand on ne veut pas s'en servir!... Mais je viens de savoir qu'il y avait un sourd et muet ambulant qui s'est noyé hier... Celui qui jouait du flageolet... Et je me suis dit que je pourrais le remplacer!

— Faudrait avoir la protection du syndic, objecta Mme Rossignol, et il est contre toi! J'ai eu beau lui parler, inutile! Le vétéran est un vrai tigre, vois-tu! Il oppose toujours la justice, la conscience...

— Il parle de conscience? s'écria Coquillard; alors, c'est qu'il veut de l'argent. Je connais la chose, tante Rossignol; je m'en sers aussi au besoin...

— De la conscience?

— Non, du mot. — Si je pouvais seulement parler au syndic, gage que ça s'arrangerait.

— Pour lors, tu n'as qu'à voir, il doit être au petit porche.

— Eh bien, c'est dit! Je vais le trouver; je reviendrai vous raconter ce qu'il m'aura répondu; et si je réussis, je paye un vin épicé *Au Chat qui file*.

Miroton lui fit de la tête et de la main un geste d'approbation.

— A la bonne heure, dit-il, tu as mon estime, Coquillard! Va, mon petit, va, nous t'attendons.

— Un moment! reprit Mme Rossignol en se rapprochant de son neveu et parlant à demi-voix; dans le cas où le vieux ne voudrait rien entendre, viens me chercher. Depuis hier, je sais quelque chose qui peut-être bien le rendra plus gentil.

— Quoi donc? demandèrent les mendiants qui prêtaient l'oreille.

La vieille femme regarda autour d'elle.

— Eh bien, voilà! dit-elle, tout est mystère avec ce vétéran! Aussi il y avait longtemps que j'avais des soupçons. Je me disais toujours, un bon pauvre qui a l'air si rangé, si honnête, c'est louche!... Avec ça qu'on ne peut dire d'où il vient, où il va, ni ce qu'il fait de son argent. — Faut qu'il cache quelque vice!

— Ou quelque bonne action, hasarda Coquillard.

— Vaut mieux croire que c'est un vice, répliqua sentencieusement Mme Rossignol; c'est plus

naturel! — Et puis, comme je vous disais, j'ai fait une découverte! Vous savez que le syndic demeure là aux mansardes de la maison qui fait le coin des deux rues... Hier soir, je voulais lui parler en particulier rapport à Coquillard; je monte chez lui, j'arrive au corridor d'en haut, je cherche sa porte, et, avant de frapper, je regarde au trou de la serrure, — par discrétion! — Au lieu du vétéran, savez-vous bien ce que je vois?

— Une vétérante! demanda Miroton ironiquement.

— Non, reprit la vieille femme; un bourgeois en lunettes, en culottes de velours et en habit violet.

Les mendiants firent un geste de surprise.

—Vous comprenez que ça m'interloque! continua Mme Rossignol; je crois que je me suis trompée et je vais aux autres portes, — personne! — Pour lors je reviens à la première, je regarde encore, et, qu'est-ce que j'aperçois cette fois? le vétéran vêtu de son vieil uniforme!

— Et le bourgeois? demandèrent en même temps Mlle Céleste et Riflou.

— Disparu! répondit la pauvresse avec une énergie mystérieuse.

— Sans qu'on l'ait vu sortir? demanda Coquillard.

— Et j'avais pas quitté le corridor! acheva sa tante.

Les bons pauvres se regardèrent en poussant une exclamation de surprise.

— Vous comprenez qu'au premier moment ça m'a confondue! continua la vieille femme: mais à la réflexion je me suis dit : c'est incompréhensible, ça m'explique tout! Si le vétéran se déguise, c'est pour se cacher, et s'il se cache, il fait quelque chose qu'il ne veut pas qu'on sache. Donc j'ai barre sur lui, et faudra qu'il file doux!

— C'est clair! répondirent toutes les voix.

— Seulement, continua Mme Rossignol, comme il faut parler avant de mordre, je veux que Coquillard essaye encore les moyens de douceur et les petits écus; si ça ne prend pas, je ferai savoir au syndic qu'on connaît son numéro!

— Vrai, ma tante, s'écria Coquillard avec une admiration singulière, vous êtes une fem-

me..., mais une femme... qui serait digne d'être un homme !

— C'est bon ! interrompit la pauvresse d'un ton péremptoire ; ne t'attarde pas et va faire ce que tu as dit.

— Voilà ! dit le valet de place tournant les talons.

Et il entra dans l'église pour la traverser et gagner plus vite le petit porche où se tenait le vétéran.

II.

LA CHAPELLE DES TRÉPASSÉS.

Lorsque M. Moreau était arrivé, environ un quart d'heure auparavant, les derniers fidèles dont les prières s'étaient prolongées au delà de l'office avaient tous disparu, et l'église se trouvait déserte. Le soleil, qui n'avait pu se dégager du brouillard ce jour-là, ne répandait dans la nef qu'une lueur douteuse encore assombrie par l'ombre des colonnes, et les chapelles latérales formaient çà et là des retraits obscurs où descendait un vague rayon teint par les vitraux coloriés. Le parfum de l'encens flottait au-dessus de ces demi-ténèbres, enveloppant

les autels et les saintes images d'une légère vapeur.

L'intendant traversa d'abord l'église de son pas mesuré ; puis il promena un regard perçant et rapide autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer de sa solitude, gagna la chapelle des trépassés et s'agenouilla devant la balustrade de fer qui entourait les marches de l'autel.

Il y demeura quelque temps, le front appuyé sur ses mains jointes et murmurant à voix basse une prière ; enfin, l'accent faiblit ; les paroles devinrent plus confuses ; il y eut comme des intermittences pendant lesquelles ses lèvres continuaient à s'agiter sans faire entendre aucun son.

Qui eût pu apercevoir alors ses traits cachés, eût été saisi de leur âpre expression d'angoisse ; mais qui eût entendu les mots inarticulés qu'il entremêlait à sa prière, eût bientôt deviné la cause de son agitation !

Ces mots étaient des chiffres qu'il combinait en vain pour la millième fois sans pouvoir y trouver autre chose que la constatation d'une ruine amenée par ses audacieuses entreprises.

En renonçant volontairement aux voluptés

mondaines, l'intendant de Saint-Lazare avait reporté ailleurs son activité et ses ambitions. Ce que d'autres donnaient aux plaisirs bruyants, il l'avait donné aux spéculations hasardeuses ; c'était là que s'étaient concentrées toutes ses ardeurs. Le roman que chaque homme bâtit en imagination avec les joies de l'amour, de la puissance ou de la sensualité, lui l'avait bâti avec des nombres ! Devenir le plus riche financier du royaume ; remuer les millions d'un trait de plume, recommencer ce Jacques Cœur ou ce célèbre Ango, qui faisait la guerre au Portugal pour son compte, et régner par le crédit de l'or comme le roi par droit de naissance, tel avait été son unique rêve ! Il l'avait poursuivi avec la ténacité silencieuse des gens qui n'ont qu'une idée et qui y subordonnent tout le reste. Monomane téméraire, il était allé droit vers sa chimère, sans s'inquiéter de ce qu'il fallait fouler aux pieds, et, dans sa course au clocher vers cet étrange idéal, tous les sentiments d'honneur, de tendresse et de pitié, s'étaient successivement éteints dans son âme. Pareil au sauvage qui, pour frapper l'ennemi, multiplie les artifices et épuise les trahisons, il n'avait reculé

devant aucun moyen ; le devoir à ses yeux était devenu le succès !

C'était pour l'assurer qu'il avait revêtu ces habitudes de piété apparente qui doublaient la confiance et attiraient l'argent des dépositaires. La religion n'avait été pour lui qu'un instrument de crédit.

Et ce crédit, il le voyait perdu sans retour ! Encore quelques semaines, au plus quelques mois, et les pertes jusque-là connues de lui seul allaient être révélées ; les dernières ressources qui l'aidaient à déguiser son désastre seraient épuisées ; à bout d'expédients, il devrait tout avouer ! Cet édifice de fortune, si longuement construit pierre à pierre, croulerait dans la honte !

A cette pensée, tout son être se révoltait. Tant d'obstacles surmontés, de si durs sacrifices, une si longue patience ! tout inutile, faute d'un répit qui permît de retrouver la chance plus heureuse ! Il ne voulait point y croire, il ne pouvait l'accepter !

C'est que quelques jours auparavant rien n'était encore désespéré. L'union de sa fille avec son pupille qu'il prenait pour associé lui appor-

tait une somme avec laquelle il pouvait faire face aux premiers embarras, masquer ses pertes, s'en relever presque certainement. Cette union, convenue depuis longtemps, n'attendait que la fixation d'une époque pour s'accomplir. M. Moreau feignit de céder à l'impatience supposée des fiancés et choisit un terme très-prochain, en engageant Gaston à hâter ses préparatifs ; mais, à son grand étonnement, le jeune homme parut se troubler, balbutia de vagues objections et finit par demander un délai.

M. Moreau n'insista pas ; comprenant que ces tergiversations inattendues cachaient quelque mystère, il s'informa avec adresse et apprit que depuis deux mois M. de Vignolles faisait de fréquents voyages à Versailles sans qu'on pût lui en expliquer les motifs. Il mit aussitôt en campagne un de ses hommes de confiance, Lavarane, et découvrit que Gaston se rendait chez une dame Armand qui habitait seule avec sa nièce l'impasse la plus solitaire d'un des faubourgs. Tremblant de comprendre, mais voulant pousser jusqu'au bout, il prit prétexte d'un procès dans lequel le jeune homme se trouvait intéressé, pour l'envoyer à Orléans où l'affaire

devait se juger, et, sûr d'avoir le champ libre pendant son absence, il chargea Lavarane de tout découvrir.

Trop connu pour se présenter lui-même, ce dernier eut recours au neveu de Mme Rossignol dont il avait déjà expérimenté l'adresse, et c'était lui que M. Moreau attendait à Saint-Roch.

En traversant l'église, comme nous l'avons dit, pour gagner le petit porche, Coquillard passa devant la chapelle des trépassés et aperçut l'intendant agenouillé à la grille de l'autel. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, le lieu, l'attitude et le costume semblaient lui indiquer la personne désignée par Lavarane. Il tira du gousset de sa culotte de panne une grosse montre de cuivre, et reconnaissant que l'heure du rendez-vous était sonnée depuis longtemps, il ralentit le pas en hésitant. Quelle que fût l'utilité de son entrevue avec le vétéran, celle pour laquelle il venait à Paris avait une importance plus immédiate; en la retardant il risquait de la manquer, et, par suite, de perdre la récompense convenue! Cette dernière raison lui parut décisive. Ajournant sans balancer sa négociation avec le syndic de la corporation des bons pauvres, il

s'approcha de l'autel et s'agenouilla à côté de M. Moreau.

Celui-ci fit un léger mouvement, mais ne changea point d'attitude. Coquillard, qui s'était signé, se mit à murmurer à demi-voix une prière avec une sorte de sincérité naïve. Chez lui, comme chez la plupart de ses pareils, la corruption n'avait point supprimé les pratiques pieuses, et, en perdant ses croyances, il avait gardé sa dévotion! — Ce fut seulement après l'oraison achevée qu'il se pencha vers l'intendant de Saint-Lazare et dit à demi-voix :

— *Que Dieu protége les hommes de bonne volonté!*

— Qui vous envoie? demanda M. Moreau très-bas.

— Lavarane!

L'intendant tressaillit, se redressa brusquement et enveloppa d'un regard le valet de place comme s'il eût voulu s'assurer de son identité.

Qui l'eût remarqué quelques instants auparavant, au moment de son entrée dans l'église, l'eût à peine reconnu. La sérénité composée de ses traits avait fait place à une expression de dureté inquiète; ses yeux s'étaient arrondis et

allumés ; un tremblement d'impatience agitait ses lèvres.

— Eh bien, que sais-tu ? parle ! dit-il en élevant la voix et en avançant le bras vers le valet de louage.

Celui-ci regarda derrière lui pour s'assurer qu'on ne pouvait les entendre. Ce mouvement rappela M. Moreau à sa prudence. Il s'interrompit brusquement, porta la main à ses lèvres comme un homme qui se rappelle lui-même au silence, et, faisant signe à Coquillard, il appuya de nouveau son front sur la balustrade, dans l'attitude d'une méditation pieuse.

Le valet de place comprit son intention et se pencha lui-même vers la grille en disant :

— Le bourgeois n'a rien à craindre ; il n'y a personne.

— N'importe, répliqua M. Moreau du ton bas et monotone de la prière ; ne me regardez pas, ayez l'air de faire vos dévotions et n'élevez point la voix.

Coquillard tira de sa poche un chapelet garni de médailles de cuivre qu'il se mit à égrener d'un air de componction.

— Vous vous êtes bien fait attendre, reprit l'intendant.

— Je viendrai plus vite si le bourgeois veut me payer le coche de Versailles! répondit le valet de louage qui ne perdait jamais une occasion de recommander ses intérêts.

— Enfin... que savez-vous? interrompit M. Moreau.

— Tout! répliqua Coquillard; rapport que j'ai lié connaissance avec la servante, moyennant mes agréments personnels, et qu'à cette heure je suis employé comme commissionnaire dans la maison... où j'ai pénétré le fond des choses.

— Vite, alors, voyons!

— Eh bien, d'abord et d'un! le jeune gentilhomme que vous appelez M. Gaston n'est connu chez Mme Armand que sous le nom de M. Hubert.

L'intendant tressaillit.

— Hubert! répéta-t-il en redressant la tête, pourquoi ce changement?... dans quelle intention?

— Minute! vous allez le savoir, reprit le valet de place; mais tenez-vous tranquille, si

vous ne voulez pas qu'on nous voie causer.

M. Moreau reprit sa pose méditative.

— Pour lors donc, continua le valet de place, M. Hubert est maître de dessin et donne des leçons à la nièce de Mme Armand... une jolie blonde qui est très-portée à la peinture, faut croire, car ces leçons font son bonheur.

— C'est-à-dire... qu'ils s'aiment? demanda M. Moreau d'une voix altérée.

— Si fort que, depuis huit jours que le maître n'est pas venu, l'écolière en est triste à mourir, sans que Mme Armand devine pourquoi.

— Et quelles sont ces femmes? d'où viennent-elles? que font-elles?

— Inconnues! Depuis deux ans qu'elles habitent Versailles, ça vit retiré comme les escargots dans leurs coquilles. Ni famille, ni amis, — sauf M. Marc, un vieux particulier dont ils parlent tous au logis, comme de leur saint patron, mais que je n'ai pas encore vu.

— Ainsi, vous ne savez rien autre chose?

Le valet de place fit un mouvement.

— Eh bien mais! dites donc, répliqua-t-il, m'est avis qu'en voilà pas mal comme ça ; et plus que M. Lavarane ne m'en avait demandé. J'es-

père que le bourgeois s'apercevra que j'ai pas regardé à ma peine quand il payera la bonne-main.

M. Moreau ne répondit pas. Il était facile de voir à son agitation qu'il se trouvait en proie à une perplexité douloureuse. Evidemment son esprit balançait entre plusieurs résolutions. Il y eut une pause assez longue; enfin Coquillard le regarda de côté :

— Et à cette heure, demanda-t-il, n'y a-t-il rien de plus à faire pour le service du bourgeois?... C'est-il M. Lavarane qui donnera les nouvelles instructions?... Et qui payera?... Il avait parlé d'un louis... mais...

— Veux-tu en gagner quatre? interrompit M. Moreau qui parut avoir enfin pris son parti.

— Moi! s'écria Coquillard que la proposition fit sursauter... Parlez, notre maître, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Il faut, dit l'intendant qui appuyait sur ses paroles, que tu me conduises chez Mme Armand.

Coquillard redressa la tête.

— Chez Mme Armand, répéta-t-il; mais le prétexte?

— C'est à toi de le trouver.

— Bien ! pour lors je préparerai la chose de longueur.

— Non, non, je veux profiter de l'absence de Gaston... de M. Hubert, comme tu l'appelles... Il faut que tu trouves moyen de m'introduire aujourd'hui même... sans quoi j'aurai recours à quelque autre.

— Un moment... attendez !... j'ai votre affaire ! interrompit le valet de place dont l'imagination s'exaltait à l'idée de la récompense promise ; Mme Armand veut quitter le pavillon de l'*Impasse-Verte;* l'écriteau y est de ce matin ; monsieur peut se présenter pour louer.

— Parfait ! dit M. Moreau ; tu dis *Impasse Verte.*

— C'est le pavillon du fond..., qui a un jardin entre les deux routes.

— J'y serai dans deux heures ; repars sur-le-champ ; il faut que je t'y trouves... Je puis avoir besoin de toi.

Il s'était levé et se dirigeait déjà vers le petit portail ; Coquillard le suivit en jouant l'embarras.

— Pardon, excuse, bourgeois, reprit-il à demi-voix... Mais pour être là-bas dans deux heures, faudrait prendre un carrosse de louage.

— Tu en prendras, dit l'intendant, qui continuait à marcher; il y en a aux deux porches.

— Je sais, je sais, dit le valet de place; mais vu que je devais recevoir de M. Lavarane un à-compte..., je suis parti sans argent...

L'intendant tira de la poche de son gilet deux louis qu'il glissa entre les doigts de Coquillard. Celui-ci reconnut l'or au tact, referma la main avec un empressement convulsif et voulut remercier : M. Moreau l'interrompit par un signe.

— Le reste, ce soir... si je suis content, dit-il, mais il ne faut point qu'on nous voie ensemble; remonte vers la sacristie et prends la porte de service : je sortirai par le petit porche.

Le valet de place rebroussa vivement chemin sans autre observation, atteignit l'entrée des sacristains et disparut.

L'intendant, qui avait attendu sa sortie, passa alors la main sur son visage comme s'il eût voulu en effacer l'expression soucieuse; ses traits semblèrent reprendre à commandement leur sérénité modeste : ses paupières abaissées étei-

guirent son regard, ses coudes se rapprochèrent, son pas prit une allure plus raccourcie, et quand il reparut au grand jour, il était redevenu tel qu'on avait l'habitude de le voir, c'est-à-dire, la personnification de l'humilité calme et souriante.

III.

LE PETIT PORCHE.

Le petit porche par lequel M. Moreau allait sortir donnait sur un carrefour encombré de marchands criant leurs denrées, de mules, de litières et de voitures de louage dont les conducteurs offraient leurs services aux passants, de messagers faisant retentir leurs clochettes ou leurs crécelles et distribuant aux portes les missives avec les paquets. Il en résultait un mouvement et un tumulte qui frappait doublement au sortir de la solitude silencieuse de l'église. Le petit porche était une sorte de vestibule commun qui ouvrait d'un côté sur l'agitation,

de l'autre sur le repos. Un vieillard semblait garder cette entrée de deux mondes contraires ; c'était le vétéran !

Il portait le costume militaire du règne précédent. Rien dans son extérieur ne révélait la misère qui s'étale et violente pour ainsi dire la pitié ; loin de là, son habit, bien qu'il accusât un long usage, n'avait point perdu sa propreté presque élégante ; la haute guêtre militaire, qui montait au-dessus du genou, ne laissait voir ni accroc ni souillure ; sa chaussure était cirée avec soin, ses cheveux ramenés en arrière par un ruban ; et si la poudre leur manquait, c'est que l'âge, en les blanchissant, l'avait rendue inutile. Assis sur le banc de pierre qui longeait les deux côtés du porche, il avait près de lui son feutre de grenadier, dans lequel on pouvait voir toutes les offrandes recueillies depuis le matin, comme si en faisant chacun juge de ses ressources, il eût voulu donner plus d'indépendance à la charité. — Aussi pouvait-on dire que l'aumône perdait avec lui son caractère habituel pour prendre celui d'un don spontané. Ce n'était point un secours accordé à l'indigence ou à la plainte ; c'était un témoignage de sympa-

thie amicale ; on ne croyait pas le sauver de la faim, mais lui rendre la vie plus douce : il n'y avait ni sollicitation d'une part, ni de l'autre surprise; on donnait au vétéran pour le plaisir de lui donner; il avait ennobli le présent par la manière de recevoir !

Et comment, en effet, passer avec indifférence devant ce noble et franc visage que sillonnaient de glorieuses cicatrices? Qui n'eût été ému par le vague regard de ces yeux menacés d'aveuglement? Le moyen de ne pas s'attendrir à la vue de ce bras droit dont la main avait disparu? Aussi, en laissant tomber une offrande, obéissait-on à un intérêt plus élevé que la pitié et semblait-on bien moins faire acte de générosité que réparer un oubli de la patrie.

M. Moreau ne manqua pas de joindre une petite pièce blanche à celles que le vétéran avait déjà reçues, en murmurant selon son habitude un souhait compatissant; le vieillard se contenta d'incliner la tête avec le remerciement grave qui lui était ordinaire; mais quand l'intendant eut franchi le seuil, une marchande d'images, dont l'étalage occupait l'encoignure du petit porche, avança la tête vers l'inté-

rieur en cherchant du regard l'ancien soldat.

— Eh ! monsieur Michel, dit-elle ; est-ce là tout ce que vous faites d'accueil à l'homme de confiance de votre corporation ?

— Qui cela, dame Berthet ? demanda le vétéran dont la voix avait l'accent timbré du Gévaudan, mais avec des inflexions moins précipitées et plus douces.

— J'étais sûre que vos pauvres yeux vous avaient empêché de le reconnaître, reprit la marchande ; et de fait, on ne le voit guère à notre paroisse ; mais le digne homme ne saurait passer devant une église sans y entrer.

— Parlez-vous de M. Moreau ? demanda Michel en redressant la tête.

— Et de qui donc ! reprit Mme Berthet ; quel autre que lui saluerait ainsi les pauvres gens ? — Dieu le conserve ! Si tous les riches lui ressemblaient, on ne songerait point à jalouser leurs carrosses ni leurs hôtels !

Le vétéran ne répondit rien, et son visage conserva une complète impassibilité. La marchande d'images en parut surprise.

— N'est-ce pas l'avis de M. Michel, demanda-t-elle d'un ton d'insistance, et aurait-il

quelque chose contre l'intendant, qu'il n'en dit mot ?

— Pardon, dame Berthet, répliqua le vétéran avec un léger sourire ; mais le prophète Amos dit que « *l'homme prudent doit se tenir en silence* » ; seulement il ne parle pas de la femme..., ce qui vous autorise à émettre votre opinion.

— Eh ! Seigneur ! c'est celle de tout le monde ! reprit Mme Berthet ; ne savez-vous pas que nul ne donne avec plus de générosité aux quêtes des couvents, aux pauvres et aux hospices ?

— Ceci lui sera compté quand Dieu viendra juger les vivants et les morts ! répliqua sérieusement Michel.

— Et vous pouvez ajouter que M. Moreau aura sa place marquée aux premiers rangs des élus ! continua la marchande ; à moins que les juges du ciel ne voient de travers comme ceux du Châtelet.

Le vétéran secoua la tête.

— Ne craignez rien, dame Berthet, dit-il ; l'arrêt sera porté selon l'équité ; mais le laboureur seul connaît bien la terre qu'il cultive, et saint Paul l'a dit : « *L'homme est le champ de Dieu !* »

— Sur mon âme! vous parlez comme le curé au prône, reprit la marchande avec une sorte d'admiration, et je m'étonne toujours de vous entendre citer de saintes paroles pour chaque occasion. C'est à croire que vous avez autrefois étudié dans quelque collége!

Le soldat sourit.

— Mon collége a été la cabane de ma mère-grand, devers Marvejols, dit-il, et c'est là que j'ai entendu répéter les versets qui sont restés dans ma mémoire!...

Puis, comme s'il eût craint de pousser plus loin les explications sur ce sujet, il se leva pour couper court, prit son chapeau et s'avança vers l'ouverture extérieure du porche.

Un messager portant la gibecière de sa profession venait de s'arrêter à quelques pas, une lettre à la main, en regardant à droite et à gauche. Le vétéran qui l'aperçut à travers le nuage dont ses yeux étaient couverts saisit l'occasion de changer l'entretien, et le montra à la marchande en demandant ce qu'il faisait là.

— Eh! c'est le Gascon, le messager de Versailles! dit-elle; Dieu me sauve! il a l'air de chercher quelqu'un.

L'homme à la gibecière l'entendit et se retourna.

— Capdious ! voici mon affaire, s'écria-t-il avec le geste d'un homme que frappe un trait de lumière; c'est mon saint patron qui vous a mise là, dame Berthet : dites-moi un peu voir si vous connaissez le bourgeois à qui je dois remettre ce billet ?

— Vous l'appelez?... demanda la marchande.

— M. Hubert.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— L'adresse dit qu'il est peintre.

— Et vous êtes sûr que c'est ici?

— Voyez vous-même, Carrefour Saint-Roch.

— Fallait au moins mettre le nom de la maison, fit observer Mme Berthet qui regardait la lettre... Hubert, peintre ! Avez-vous vu au logis des *Armes de Portugal ?*

— J'en viens.

— Et à la maison Morice ?

— Aussi.

— Pour lors, je ne saurais que vous dire, reprit la marchande qui regardait l'une après l'autre les maisons du carrefour, comme pour en rappeler les habitants à sa mémoire... J'ai

beau penser... Il n'y a point de M. Hubert... Faudrait voir peut-être rue Saint-Honoré.

— Mordioux ! en voilà assez, s'écria le messager ; j'ai eu beau chercher depuis une heure : j'y renonce.

— Ne désespérez point encore, fit observer Michel, vous touchez peut-être à la découverte ; saint Matthieu dit que « *celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé !* Qui sait si la lettre n'est pas d'importance et impatiemment attendue ?...

— Ça doit être de quelque dame, reprit la marchande qui continuait à regarder l'adresse.

Le Gascon se retourna vers elle.

— Eh ! péchaire ! à quoi reconnaissez-vous ça ? demanda-t-il.

— Au papier de Hollande et à la cire d'Espagne, répondit Mme Berthet, sans parler de ces jolies petites lettres si bien rangées qu'on dirait les barbes d'un épi de blé.

Le messager fit un geste d'émerveillement.

— Que saint Sechaire m'épargne ! s'écria-t-il, jamais chien braque n'a mieux éventé le gibier. — Capdioux ! la mère, il ne serait pas facile de vous en faire accroire. — C'est vrai que la lettre m'a été remise par une jolie blonde.

— Voyez-vous ça! dit la marchande flattée de la justice rendue à sa perspicacité; et peut-être bien vous l'a-t-on donnée en cacheminette?

— Peuh! je n'oserais jurer du contraire, répliqua le messager qui cligna de l'œil; c'est vrai que la demoiselle m'attendait à la petite porte rouge du jardin.

Le vétéran, qui n'avait prêté jusqu'alors à la conversation qu'une oreille distraite, devint plus attentif.

— C'est bien à Versailles? demanda-t-il.

— Eh! mordioux, où donc? reprit le Gascon; je ne suis messager ni de Pontoise, ni de Gonesse. Par les vertus de la Vierge, je crois encore voir cette petite sur le seuil, m'appelant du doigt...

— C'est sans doute quelque dame de la cour? fit observer Michel?

— Non, non, le quartier n'est point celui des gens de qualité.

— Où donc... l'avez-vous vue?

— Ne vous l'ai-je pas dit?... Au coin de la rue des Réservoirs...

Le vétéran tressaillit.

— Et vous êtes sûr que c'est à la porte d'un

jardin... reprit-il vivement, une porte rouge?...

— Per jov! je le dis parce que c'est la vérité. Et maintenant que je me souviens... on a appelé la chère créature pendant qu'elle me donnait la lettre.

— Vous avez entendu son nom?

— Certainement. Attendez donc; il me semble qu'on criait quelque chose comme... Henriette.

Michel laissa échapper une exclamation.

—Vous la connaissez? demanda Mme Berthet?

— Je le crois... dit-il en paraissant hésiter... ou plutôt... j'en suis certain...

Et comme s'il réunissait par la pensée les différentes indications données par le messager :

— Oui, continua-t-il, il est impossible de douter... c'est bien cela!... Et cette lettre... donnez.

Il avait tendu la main vers le messager qui lui remit le billet : il l'approcha assez près de ses yeux affaiblis pour en reconnaître l'écriture.

— C'est sa main! murmura-t-il avec une sorte de saisissement.

— Oui-dà, reprit le Gascon sans prendre garde à son trouble... pour lors, vous savez

peut-être où trouver le particulier que je cherche.

— Hubert?

— Juste. Si vous me disiez comment lui faire tenir la lettre...

— Je m'en charge! interrompit Michel, qui glissa le billet dans sa poche d'uniforme et fit un mouvement pour rentrer sous le porche; — mais le messager l'arrêta.

— En douceur, vétéran! s'écria-t-il; je réponds de ce qui m'a été confié, capdious!... si la petite blonde allait me demander ce que j'ai fait de sa lettre...

— Vous répondrez qu'elle est à son adresse, répliqua le vétéran.

— Encore faut-il que j'en sois assuré, reprit notre Gascon.

— Puisque je vous le dis! répliqua Michel qui gagnait la porte de l'église.

— Péchaire! j'entends bien! s'écria le messager; mais on a ses scrupules, vétéran! dans notre état, pour avoir la consience tranquille, faut savoir que le message est à son adresse et pour cela il n'y a qu'une preuve...

— Laquelle?

— Le payement du port!

Michel porta vivement la main au chapeau qu'il tenait de son bras mutilé, et y prit une pièce d'argent qu'il présenta au Gascon ; celui-ci fit un mouvement pour la prendre, puis, comme gagné par la honte, il parut hésiter...

— Mais avez-vous foi qu'on vous le rendra, vétéran ? demanda-t-il.

— Ne vous inquiétez de rien et prenez! répliqua brusquement Michel.

Le messager ne se le fit pas répéter ; il fit sauter la pièce dans la poche de sa ceinture de cuir.

— C'est donc par obéissance, dit-il; pour lors le message est à votre compte et je ne réponds plus de rien. Dieu vous conduise, vétéran ! et vous, mère Berthet, adiousias !

Il reprit sa crécelle qu'il se mit à faire tourner bruyamment et disparut au coude de la rue Saint-Honoré.

Michel n'avait point attendu son départ pour quitter le porche : poussant avec une impatience agitée la porte de l'église, il traversa rapidement la nef et ne s'arrêta qu'à l'entrée du chœur, près du pilier auquel était accrochée la lampe de veille. Il se plaça sous son rayon le plus vif

regarda encore une fois l'adresse de la lettre, puis, brisant le cachet, il se mit à la parcourir avec une visible angoisse.

Mais son demi-aveuglement lui rendit la tâche longue et pénible. Forcé de s'interrompre presque à chaque ligne, il laissait paraître tour à tour sur ses traits le sentiment éveillé par les mots auxquels il avait dû s'arrêter. Son visage exprimait tantôt une anxiété poignante, tantôt une sorte de soulagement épanoui. Quand il eut achevé, il relut une seconde fois plus facilement, mais sans que cette seconde lecture parût dissiper ses inquiétudes. Le front plissé, la tête penchée et laissant échapper tout bas des mots entrecoupés, il demeura quelque temps à la même place, comme un homme qui cherche la lumière et ne trouve que les ténèbres. Enfin, il sembla sortir de cette délibération douloureuse par une résolution subite; il se redressa, dit à demi-voix : — Allons! et quitta l'église d'un pas précipité.

A peine fut-il sorti qu'un témoin jusqu'alors invisible sortit de l'ombre projetée par le pilier le plus proche : c'était la tante de Coquillard, la pauvresse du grand portail. Surprise de ne

point voir revenir son neveu qu'elle croyait occupé à convaincre le vétéran, elle avait voulu traverser l'église à son tour pour le rejoindre au petit porche, et s'était arrêtée à la vue du vieux soldat debout sous la lampe de service. Elle avait observé ses changements de physionomie à la lecture de la lettre mystérieuse, elle avait remarqué son hésitation tourmentée et sa brusque sortie : après la découverte de la veille, c'était plus qu'il n'en fallait pour surexciter sa curiosité malveillante. Aussi courut-elle sur-le-champ au grand portail pour avertir les autres bons pauvres de ce qu'elle venait de voir, et pour tenir conseil.

Il parut évident à tous qu'il y avait là quelque secret dont on pourrait s'armer contre le vétéran, et l'envie les rendit unanimes sur la nécessité de le pénétrer à tout prix. Riflou se rendit sur-le-champ au petit porche afin de commencer l'enquête ; mais il y apprit de la marchande d'images que Michel venait de rentrer chez lui.

Son absence à une pareille heure était trop préjudiciable à ses intérêts et trop inusitée pour ne pas confirmer les soupçons des mendiants.

En conséquence, Mme Rossignol et Miroton se décidèrent à lui rendre visite. Ils s'acheminaient vers la ruelle obscure qui conduisait à son logis, lorsque la vieille femme s'arrêta tout à coup et saisit le bras de son compagnon.

— Voyez ! voyez ! s'écria-t-elle à demi-voix en montrant l'entrée de l'étroit passage.

— Quoi donc ? demanda Miroton...

— Ce monsieur en culotte de velours et en habit violet !

— Eh bien !...

— Plus bas ! le voici !... faut pas avoir l'air de le regarder.

Les deux mendiants se retournèrent et le vieux bourgeois désigné par Mme Rossignol s'avança vers eux.

Il portait un chapeau à larges bords qui lui ombrageait le visage, une perruque rousse et de larges lunettes à doubles verres. Ses deux mains étaient cachées par des gants de fin poil de castor ; mais tandis que la gauche tenait une haute canne à pomme d'ivoire, la droite pendait immobile à son côté.

Au moment où il passa près des deux men-

diants, il parut tressaillir, s'avança plus vivement vers un carrosse de louage, y monta et dit au cocher d'un accent précipité :

— A Versailles !

A ces mots, Miroton qui arrivait près de la portière se redressa avec un léger cri ; il avait reconnu la voix du vétéran, et c'était lui que la voiture emportait sous ce déguisement.

IV.

L'IMPASSE-VERTE.

Pendant que M. Hubert, ou plutôt Gaston de Vignolles, mettait ainsi en mouvement les principaux acteurs de notre drame, lui-même s'était échappé d'Orléans et avait regagné Paris.

Evitant la grande route de Sèvres où il eût pu rencontrer quelque connaissance, il avait tourné le faubourg Saint-Germain, traversé Vaugirard, et il galoppait dans la direction de Versailles en suivant un des chemins de chasse tracés à travers les bois de Meudon. Mais quel que fût son empressement, il dut permettre à sa monture de reprendre le pas en arrivant au ra-

vin de Viroflai. Il laissa aller les rênes, releva la tête et promena les regards autour de lui.

L'automne commençait à diaprer la cime des arbres de ses plus riches teintes ; à chaque rafale une pluie de feuilles tourbillonnaient sous les arcades de la futaie et allaient se perdre parmi les mousses. On n'entendait, dans le silence du bois, que le cri rauque des oiseaux aquatiques qui tournoyaient au-dessus des étangs, ou le roulement éloigné d'un chariot sur le pavé des gardes. Gaston suivit quelque temps la montée raboteuse sans que son œil parût s'arrêter sur aucun objet ; mais, près d'atteindre la crête de la colline, il tressaillit tout à coup à la vue d'un sentier perdu qui perçait le fourré vers sa gauche, arrêta brusquement sa monture et plongea son regard au fond de l'espèce de fissure ouverte dans le feuillage.

Quelque souvenir bien puissant venait, sans doute, de s'éveiller chez lui à cet aspect, car il parut oublier un instant son impatience : on eût dit qu'il s'efforçait de reconnaître les lieux dans leurs moindres détails, qu'il y cherchait quelqu'un dont la présence les eût complétés, qu'il écoutait la brise arrivant du fond des vals,

comme si elle eût dû lui apporter un bruit de voix.

Cependant, après une halte de quelques minutes, il laissa de nouveau aller la bride, et le cheval se remit en marche.

Seulement il ne le força point à reprendre sa course emportée; son esprit avait changé de direction; il s'était détourné du but de son voyage pour se replier en arrière. Plongé dans une rêverie demi-mélancolique et demi-souriante, il repassait, depuis le premier chapitre, le roman commencé quelques mois auparavant à cette même place.

Il se voyait gravissant la ravine aux lueurs empourprées du soleil couchant; il croyait entendre au fond du fourré des accents confus, puis comme des appels! Il mettait pied à terre, il prêtait l'oreille, et tout à coup les voix devenaient plus distinctes, deux femmes haletantes apparaissaient à l'entrée du sentier, poussaient à sa vue un cri de joie et accouraient à sa rencontre. — Parties de Versailles pour une promenade dans les bois, elles s'étaient insensiblement égarées, et en voyant la nuit venir, la tante avait été prise d'épouvante; mille récits

de meurtre et d'enlèvement s'étaient réveillés dans sa mémoire; c'était elle dont les cris venaient d'être entendus de Gaston.

Celui-ci l'avait rassurée en s'offrant à la reconduire, proposition accueillie par la vieille dame avec empressement. Quant à la jeune fille, renfermée dans un silence modeste, elle n'avait d'abord frappé Gaston que par sa beauté. Mais lorsqu'un peu plus familiarisée avec leur nouveau compagnon de route, elle avait enfin parlé, le jeune homme s'était senti fasciné par le charme de sa voix! C'était comme la traduction de sa physionomie fraîche et suave; elle semblait la confirmer en la complétant!

Un bras passé dans la bride de sa monture et marchant à petits pas près des deux femmes, il l'avait longtemps écoutée dans une sorte d'extase! A mesure que le jour tombait, la jeune fille semblait s'enhardir. On entendait sa parole s'élever plus sonore, et retentir à l'oreille comme une mélodie, tandis qu'elle-même glissait dans l'ombre des feuillées, vision svelte et fuyante!

Peu à peu l'isolement et la longueur de la route avaient amené les confidences. Les deux

femmes avaient dit comment elles vivaient seules à Versailles, dans une humble retraite ; la nièce s'était mise à raconter les soins donnés à ses fleurs et à sa volière ; leurs promenades dans les bois dont elle dessinait les plus beaux sites ; ses lectures à haute voix pendant les longues soirées d'hiver ! Plus elle parlait, plus Gaston se sentait pris au piége de cette grâce tour à tour expansive et contenue ! Près de trois heures s'étaient écoulées ainsi, et, lorsqu'ils avaient atteint les premières maisons de Versailles, il lui avait semblé qu'il était arraché en sursaut à un rêve enchanteur.

La tante l'avait remercié, et sur sa demande de les visiter, s'était excusée en répondant qu'elles ne recevaient personne.

Mais trop ravi pour renoncer à revoir la jeune fille, il les avait secrètement suivies jusqu'à l'*Impasse-Verte*, où il était revenu dès le lendemain, dans l'espérance d'apercevoir Henriette.

— Vaine tentative ! — La maison était restée close et nul n'avait paru ! A plusieurs reprises il avait inutilement renouvelé ses tentatives ; la voix de la jeune fille s'était seule fait entendre dans le jardin, chantant un vieux air de Lulli.

C'était assez pour redoubler les désirs de Gaston, mais non pour lui fournir le moyen de les satisfaire! Il cherchait en vain par quel détour il pourrait pénétrer dans cette demeure fermée, lorsque le hasard lui fit rencontrer le vieux maître de dessin d'Henriette qui avait été également le sien.

M. Sauron était un de ces artistes dressés par les mœurs de l'époque à toutes les fructueuses complaisances. Plus d'un homme de cour avait glissé dans son carton de modèles le billet qu'il ne pouvait faire parvenir à quelque beauté trop bien gardée; plus d'une marquise avait secrètement posé chez lui pour un portrait dont le mari ne devait rien savoir. L'adresse et la discrétion du vieux peintre avaient fait sa réputation; afin de profiter de ses services on avait vanté ses talents!

Gaston n'eut pas de peine à obtenir de lui les moyens d'arriver jusqu'à Henriette. M. Sauron, un peu alourdi par les années, se faisait remplacer, de loin en loin, près de ses élèves bourgeoises par un neveu qu'il préparait ainsi à lui succéder. Il fut convenu que Gaston prendrait sa place et son nom près de la jeune fille qui

ne l'avait jamais vu. Un billet écrit par le vieux professeur fit savoir à la tante que des travaux pressés le retenaient à Paris, et annonça la visite de son neveu Hubert, dont il répondait comme d'un autre lui-même.

En reconnaissant leur guide inconnu dans les bois de Viroflai, les deux femmes avaient poussé un cri de surprise, mais sans soupçonner la supercherie. Accepté pour maître, Gaston était revenu d'abord deux fois par semaine, puis presque tous les jours, à la grande satisfaction de la tante qui admirait son zèle, et de la nièce pour qui sa présence devenait insensiblement un besoin.

Quant à lui, l'irrésistible attrait qui l'avait attiré s'était vite transformé en une véritable passion. Après quelques hésitations il l'avait avouée, et la réponse d'Henriette, bien qu'entrecoupée de réticences balbutiantes et effrayées, ne lui avait point permis de douter qu'elle fût partagée.

C'était au milieu même du trouble joyeux qui devait nécessairement accompagner une pareille découverte, que M. Moreau l'avait forcé à partir pour Orléans. Ne pouvant revoir la jeune

fille, il avait écrit pour lui tout expliquer. Il ignorait que la lettre, interceptée par l'intendant, n'était point parvenue à l'*Impasse-Verte*. Il espérait y trouver la jeune fille attristée, mais non inquiète de son absence.

Cependant, à la vue des toits de Versailles qui commençaient à poindre au-dessus des arbres, il sortit brusquement de la rêverie rétrospective dans laquelle il s'était oublié, et, se redressant sur son cheval, qu'il éperonna, il reprit le galop.

Il eut bientôt atteint une petite auberge bâtie à l'entrée de la route de chasse, où il laissa sa monture, puis, descendant jusqu'aux grandes avenues qui conduisent au château, il les traversa rapidement et se dirigea vers l'impasse habitée par Mme Armand.

Celle-ci se trouvait dans ce moment assise à l'une des fenêtres du petit salon du rez-de-chaussée tourné vers le jardin. Elle tenait sur ses genoux un de ces tambours à dentelles, en serge verte, hérissé de courtes épingles au-dessous desquelles pendaient les bobines de fil que ses doigts faisaient mouvoir avec une dextérité merveilleuse.

Le bruit d'un pas sous lequel criait le sable des allées lui fit relever la tête; elle aperçut Coquillard tenant un écriteau de location sur lequel une main exercée avait écrit, en bâtarde magistrale :

PAVILLON A LOUER

AVEC JARDIN.

Elle se pencha en dehors de la fenêtre et appela le valet de place. A sa voix celui-ci tressaillit et s'efforça de dissimuler l'écriteau.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-elle en indiquant du regard l'affiche que le neveu de Mme Rossignol montrait seulement de profil.

— Pardon, excuse! j'avais pas vu madame, dit-il, de cette voix lente et obséquieuse qu'il ne manquait jamais de prendre quand il se trouvait embarrassé ; je viens de scier le bois pour Françoise..., du vrai cœur de faillard... c'est dur comme fer!...

Mme Armand l'interrompit.

— Je vous demande où vous portez cet écriteau, dit-elle.

— Ah! l'écriteau! répéta Coquillard en balbutiant... pardon, excuse... je l'ai trouvé là.

— Vous n'allez pas le remettre à la grille au

moins, reprit la vieille dame ; Françoise a dû vous dire que le propriétaire reprenait le bail et que, par conséquent, le pavillon n'était plus à louer.

— Voyez-vous ça ! dit le valet de place, sans répondre directement ; et pour lors madame a consenti?... madame n'a pas préféré chercher un locataire pour la remplacer !

— Quel avantage pourrais-je y trouver?

— Ah ! Sainte Vierge ! quel avantage? s'écria Coquillard ; madame ne sait donc pas comme nos gentilshommes recherchent à cette heure les petites maisons qui sont cachées comme celle-ci au fond des impasses !... surtout quand il y a plusieurs sorties... et madame en a trois... Gage qu'elle aurait sous-loué avec surenchère... sans compter les épingles !...

—Au fait..., il a peut-être raison! dit Mme Armand, se parlant à elle-même.

— J'en suis sûr ! répliqua Coquillard qui s'approcha ; à la cour, il n'y a pas d'homme de qualité qui n'ait deux ou trois pavillons pareils à celui-ci pour ses petits soupers, il y en a même d'aucuns qui en ont dans tous les quartiers... à preuve M. de Fronsac.

Mme Armand fit un signe de la main en grossissant les yeux, et regarda si Henriette était là.

— Chut! dit-elle à demi-voix; je vous défends de parler jamais de cet homme, Coquillard!

— Madame le connaît? demanda le valet de louage un peu surpris.

— Que trop! répéta la vieille dame avec un regard lancé vers le ciel... sans l'avoir jamais rencontré pourtant!... Je n'ai vu que l'équipage de l'infâme!... Un joli petit carrosse orange traîné par des chevaux superbes!... Il m'a donné assez d'inquiétude quand nous demeurions à Paris.

— Vrai! interrompit Coquillard, en se rapprochant; c'était donc rapport à la demoiselle!...

— Mme Armand lui imposa de nouveau silence.

— Songez, reprit-elle, que pendant près de quinze jours son carrosse s'arrêtait tous les matins au bout du faubourg Saint-Antoine, presque à notre porte!... sans qu'on pût deviner pour qui il venait dans le quartier!... Enfin on a su que c'était pour cette pauvre Mme Michelin.

— La mercière qui s'est tuée de désespoir?

—Juste! Vous comprenez quel bruit ça a dû faire dans le faubourg! Tout le monde répétait que ce M. de Fronsac était un monstre; mais on ne s'occupait plus d'autre chose devant Henriette!... Et je connais les jeunes filles; elles sont naturellement portées pour cette espèce de monstres-là!... Aussi j'ai déménagé au prochain terme et je ne veux plus qu'elle en entende parler!

—Ça suffit, madame Armand, dit Coquillard avec déférence : on s'y conformera!... mais, pas moins, lui ou quelque autre aurait pu louer ce pavillon...

— Taisez-vous! voici Henriette.

La jeune fille venait en effet de paraître au tournant d'une des allées du jardin. Elle arrivait en courant, un petit carton à dessin sous le bras, le visage coloré, l'œil brillant et ses beaux cheveux blonds sans poudre soulevés par le vent.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda Mme Armand, frappée de son agitation.

— C'est lui! je l'ai aperçu du petit pavillon! s'écria la jeune fille haletante.

— Qui cela?

— M. Hubert !

—M. Hubert ! répéta la tante ; ah ! cette fois je n'aurai pas à le complimenter sur son exactitude.—Coquillard, vite, allez lui ouvrir la petite porte !

Mais le valet de place avait profité de l'arrivée de Henriette pour s'éclipser avec l'écriteau, et n'avait entendu ni l'annonce de la jeune fille ni l'ordre de Mme Armand. Avant qu'on eût pu le rappeler, Gaston parut à l'entrée de la charmille.

La jeune fille monta vivement le perron pour rejoindre sa tante dans le petit salon : lorsque Gaston y entra, elle paraissait sérieusement occupée à préparer le guéridon qui lui servait habituellement pour dessiner, et elle répondit à peine au salut du jeune homme.

En revanche, Mme Armand, qui s'était levée, s'avança à sa rencontre.

— Enfin, monsieur, s'écria-t-elle, enfin !

— Voilà un mot, madame, qui est tout un accueil, dit Gaston en s'inclinant ; croyez qu'il n'y a pas de ma faute si j'ai dû rester si longtemps loin de Paris...

— Vous avez quitté Paris? demandèrent en même temps Henriette et sa tante.

Le jeune homme les regarda avec surprise.

—Ma lettre ne vous en avait-elle point averties? s'écria-t-il?

— Quelle lettre? dit vivement Henriette.

— Quoi! n'auriez-vous rien reçu?

— Rien.

Gaston fit un geste de surprise.

— Est-ce possible! reprit-il; ainsi, vous ignoriez la cause de mon absence.

— Et nous pouvions tout supposer, continua la jeune fille.

— Tout, excepté l'oubli, j'espère! acheva vivement Gaston. Ah! dites-moi que vous n'y avez point cru, que vous ne pouviez y croire! J'ai besoin de savoir qu'ici, du moins, on n'a pas douté de moi!

Bien que ces mots parussent adressés à Mme Armand, la jeune fille comprit, à l'émotion de la voix, qu'ils étaient prononcés pour elle seule; la sincérité de l'accent la fit rougir de son doute; elle baissa les yeux sans oser répondre; mais la tante, qui n'avait rien com-

pris à l'intention du jeune homme, se hâta de le rassurer.

— Soyez tranquille, cher monsieur, dit-elle avec une bonhomie protectrice ; on connaît votre exactitude ; mais vous avez donc fait un voyage?

Gaston déclara qu'il arrivait d'Orléans où l'avait appelé une affaire de famille. La perte du billet par lequel il en avait prévenu la tante et la nièce n'était point alors chose assez rare pour qu'on pût s'en étonner longtemps. L'inexactitude du service et les accidents fortuits auraient suffi pour l'expliquer, alors même que la main de la police n'eût point fouillé, à chaque instant, dans les correspondances privées ouvertes au hasard et détruites aussitôt, lorsqu'elles n'avaient rien appris.

Pendant ces explications, qui justifiaient évidemment le jeune homme, Henriette avait tout préparé pour la leçon. Mme Armand la montra déjà assise et le crayon à la main.

— Allons, vous êtes absous ! dit-elle en souriant à Gaston ; mais il faut réparer le temps perdu. Henriette vous attendait avec tant d'impatience !... Aussi a-t-elle été tout à l'heure la première à vous apercevoir.

— Est-ce vrai? dit vivement Gaston, qui se retourna de son côté.

— Mon Dieu!... parce que j'étais à la fenêtre, répliqua Henriette embarrassée.

— Tu attendais M. Hubert?

— Du tout, je dessinais.

— Ah! c'est juste, reprit la tante, depuis votre départ elle passait les journées entières au pavillon pour copier l'échappée que nous avons sur la route de Paris. Mais que le Ciel me conserve! depuis que vous étudiez ce paysage, il doit être achevé, ma chère!

— Pas encore... tout à fait... balbutia la jeune fille confuse.

Et comme Mme Armand s'approchait pour examiner le travail de ces huit jours passés à la croisée du kiosque, elle voulut recouvrir vivement son dessin; mais la tante l'arrêta, et mit ses lunettes afin de mieux voir: elle ne distingua sur la feuille de vélin que quelques lignes vaguement indiquées.

— Eh bien! s'écria-t-elle; mais..., mais rien n'est même commencé!

— Oh! pardonnez-moi, interrompit Henriette qui avait beaucoup rougi; vous voyez que

j'ai indiqué les places... Voici où seront les maisons... là, le coteau, et au bas... la route...

— Quoi! ce petit trait noir, c'est une route?

— Celle de Paris.

— Le moyen de s'en douter! vous n'y avez même pas mis un voyageur!

— C'est que... je ne voyais personne venir! dit la jeune fille, qui jeta à la dérobée un regard vers Gaston.

— Par exemple, s'écria la vieille dame, entendez-vous ce qu'elle dit là, monsieur Hubert?

— Parfaitement, madame!

— Et vous trouvez une pareille raison?...

— Excellente!

Mme Armand haussa les épaules.

— Allons, allons, vous êtes un flatteur, répliqua-t-elle en regagnant son fauteuil, vous ne trouvez jamais rien à reprendre dans ce que fait ni dans ce que dit cette petite. — Au reste... cela vous regarde! Si vous êtes content, c'est bien...—Je vous avertis seulement qu'il faudra que votre élève ait quelque chose d'achevé à la fin du mois pour montrer à ce bon M. Marc. — Vous ne le connaissez point encore?... Il ne vient à Versailles que tous les trimestres. —

Un homme de l'âge d'or, cher monsieur!... et qui, pour sa pupille Henriette, se ferait tirer à quatre chevaux!

Gaston ne répondit pas : il savait qu'une fois sur le chapitre de M. Marc, la vieille dame ne tarissait plus. Renfermée dans un cercle d'idées et de sentiments très-restreint, elle y tournait comme l'écureuil dans sa cage. C'était une de ces excellentes créatures à qui Dieu n'avait point accordé le charme de son utilité, et que l'on pouvait comparer à un meuble journalier dont on se sert sans y prendre garde.

Elle continua à parler quelque temps du bon M. Marc, et à répéter sur son compte vingt anecdotes déjà racontées; mais personne ne lui renvoyant la parole, elle se lassa de cette espèce de partie de volant qu'il fallait jouer toute seule; le métier à dentelles fut repris, et les bobines recommencèrent à faire entendre leur cliquetis.

Par malheur, ce travail silencieux manquait rarement son effet. Dès qu'elle cessait de parler, Mme Armand ne pensait plus, et une sorte de langueur somnifère se répandait dans tout son être. Elle commença par bâiller à bouche close, puis le mouvement de ses doigts se ra-

lentit, ses yeux se fermèrent insensiblement, sa tête tomba sur sa poitrine, et elle s'endormit.

Pendant ce temps, Gaston s'était assis à quelques pas de Henriette, un petit album sur ses genoux, comme s'il eût voulu dessiner le paysage qu'elle copiait elle-même; mais, en l'observant avec soin, on se fût aperçu que son regard, au lieu de chercher le modèle, se fixait toujours sur la jeune fille. De loin en loin, seulement, il le retournait vers Mme Armand pour s'assurer qu'elle ne quittait point son tambour. Enfin, sa respiration régulière et bruyante lui apprit qu'il n'avait rien à craindre. Il se leva alors doucement et s'approcha de Henriette.

En le sentant au-dessus de son épaule, la jeune fille rougit, mais resta immobile. Il y eut un assez long silence. Enfin Gaston se pencha presque jusqu'à son oreille, et murmura :

—Doutez-vous donc de ce que je vous ai dit tout à l'heure, Henriette, et m'en voulez-vous toujours?

— Non... plus maintenant! répondit-elle d'un accent si bas qu'il eut peine à l'entendre.

— Ainsi, vous m'avez d'abord accusé! reprit le jeune homme sur le ton du reproche.

Elle parut embarrassée, et hésita à répondre.

— Comment ne pas s'étonner ! dit-elle enfin ; vous étiez parti en promettant de revenir le lendemain, et vous ne reparaissiez plus... Les deux premiers jours, j'ai pris patience ; mais le troisième, je n'ai plus douté qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur... Je ne rêvais que maladie, meurtre, bastille, que sais-je ! tout me faisait peur !

— Mon Dieu ! dit Gaston, que l'accent de la jeune fille troublait à son tour, et cette lettre, cette lettre qui vous eût tout expliqué !...

— Je l'attendais en vain, reprit Henriette. J'avais décidé ma tante à écrire à M. Sauron ! M. Sauron ne répondait pas ! Je ne savais plus à qui m'adresser. Enfin, ce matin, à bout de patience et de courage, je vous ai écrit.

— A moi? interrompit le jeune homme alarmé ; et où cela ?...

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous habitiez à Paris le carrefour de Saint-Roch ? Je n'en savais pas davantage ; mais le messager qui s'est chargé du billet m'a juré qu'il découvrirait la maison.

Gaston se pencha sur la jeune fille, qui sentit son haleine lui effleurer la joue.

— Chère créature ! dit-il avec un amour attendri, et c'est moi qui, sans le vouloir, vous ai causé toutes ces inquiétudes !

— Prenez garde ! interrompit Henriette en se retournant effrayée.

Le jeune homme lui montra Mme Armand profondément endormie, et dont la tête reposait sur son métier à dentelle.

— Vous voyez qu'on ne peut ni nous entendre ni nous observer, dit-il ; ah ! laissez-moi profiter de cette occasion pour vous dire combien moi aussi j'ai souffert de cette absence ! Quelle lenteur dans les journées ! quelle tristesse dans tout ce qui m'entourait ! La joie et le soleil étaient restés à Versailles ! tout avait perdu son intérêt ; les hommes passaient devant mes yeux comme des ombres ; leurs voix n'étaient pour mon oreille qu'un vain bruit ; j'assistais là-bas à la vie à la manière de ces fantômes qui, dans les vieilles romances, s'assoient aux festins sans en prendre leur part ; vous aviez gardé ici mon âme tout entière !

— Alors... pourquoi partir ? fit observer

Henriette avec un accent de tendre reproche.

— Ah! vous avez raison! vous avez raison! reprit Gaston emporté par son amour, je ne veux plus m'exposer à ces cruelles séparations; je ne veux plus vivre ainsi à côté du bonheur sans pouvoir en jouir! — A quoi bon de plus longs retards, puisque nos deux cœurs sont d'accord?... Car je ne me suis pas trompé, Henriette, vous aussi vous m'aimez?... — Oh! répétez-le-moi, je vous en conjure; dites que ce projet d'union est, comme la mienne, votre espérance, et que vous le hâtez de vos désirs!

— N'est-ce pas vous qui avez parlé d'obstacles? murmura Henriette.

— Je les briserai! répliqua vivement Gaston; oui, aujourd'hui même je veux que tout s'explique... et demain, Henriette, je serai libre! je pourrai parler à votre tante, je pourrai tout vous dire...; demain, une nouvelle existence s'ouvrira pour nous.

Il pressait contre ses lèvres les mains de la jeune fille qui, troublée et palpitante, résistait à peine, quand la porte du petit salon s'ouvrit brusquement; tous deux se retournèrent avec une exclamation.

— Mon tuteur ! s'écria Henriette, qui se leva.

Michel était debout sur le seuil, dans le costume de ville décrit par Mme Rossignol. La jeune fille courut à sa rencontre.

—Ah! cher monsieur Marc, quelle surprise! s'écria-t-elle en parlant très-vite, comme quelqu'un qui veut déguiser son trouble.—Entrez donc, de grâce... Savez-vous que c'est merveille de vous voir ainsi avant l'époque ordinaire... — Prenez ce fauteuil, nous étions si loin de vous espérer!

— En effet, dit Michel, qui avait répondu à l'empressement de Henriette avec une sorte de déférence respectueuse ; je suis venu aujourd'hui par extraordinaire ; et, — il jeta un regard sur Gaston, — je crois bien qu'on ne m'attendait pas.

—Cependant, ajouta la jeune fille, qui continuait à cacher son trouble sous un entrain de paroles, il y a quelques instants nous parlions de vous.

— Vraiment ! répliqua le tuteur en promenant autour de lui ses yeux affaiblis, qui ne distinguaient qu'à la longue et avec peine ; c'est donc cela qui aura endormi Mme Armand.

— Plaît-il? bégaya celle-ci réveillée en sursaut par le bruit, qui est-ce qui me demande?

Et, reconnaissant le nouveau visiteur :

— Dieu nous protége! s'écria-t-elle, c'est ce digne M. Marc!

— Comme vous voyez, dit le vétéran, qui s'était levé en saluant; vous avez bien dormi, chère dame?

— Moi, dormi? répéta la tante de Henriette, qui se frottait les yeux : du tout, du tout... — Seulement, quand vous êtes arrivé, je rêvais... c'est-à-dire, je réfléchissais...

— Les yeux fermés?

— Pour me recueillir... Au reste, il n'y avait pas d'impolitesse... Henriette tenait compagnie à M. Hubert.

Et comme si elle se fût ravisée tout à coup :

— Mais, au fait, vous ne l'avez point encore vu, notre M. Hubert, reprit-elle; c'est le nouveau maître de dessin de Henriette, un élève de M. Sauron.

Gaston s'inclina devant Michel qui, les yeux fixés sur lui, rendit faiblement le salut.

— Et avez-vous le plaisir de connaître monsieur depuis longtemps? demanda-t-il.

—Mais, il y a bien environ trois mois, répliqua Mme Armand ; figurez-vous que notre première rencontre a eu lieu dans la forêt... Une véritable rencontre de roman... Je vous conterai ça !... M. Hubert, qui nous avait reconduites jusqu'ici avec de grandes politesses, avait demandé à nous revoir ; mais j'avais naturellement répondu que nous ne recevions personne ; quand, huit jours après, M. Sauron nous annonce qu'il envoie son neveu pour donner leçon à sa place, et nous avons vu entrer qui?... notre inconnu des bois de Viroflay.

— Voilà, en effet, un hasard qui a l'air d'avoir de l'intention ! dit Michel en continuant à observer le jeune homme ; et monsieur vient depuis ?

— Presque tous les jours, au grand contentement de Henriette, qui a maintenant une passion de peinture ; quand vous êtes entré, le maître et l'élève étaient au travail.

— C'est ce qui m'a semblé, dit Michel en se levant et s'approchant du fauteuil sur lequel Gaston avait posé son album ; monsieur dessinait quelque chose...

— Oh ! rien... un paysage, répliqua le jeune

homme qui voulut étendre la main vers l'album ; mais le vétéran s'en était déjà emparé et le regardait de très-près...

— En effet, reprit-il ironiquement, c'est un paysage... où il n'y a encore qu'une tête de femme !

— Comment! une tête de femme ! s'écria Mme Armand.

— Qui ressemble même beaucoup à Mlle Henriette ! regardez plutôt.

La vieille dame s'approcha.

— C'est, ma foi ! vrai, s'écria-t-elle ; on dirait son portrait !

— Mon Dieu ! balbutia Gaston embarrassé, ce n'est qu'un premier plan... il y aura dans le fond de l'eau..., des arbres..., des nuages..., vous comprenez.

— Qu'alors le portrait deviendra une vue de campagne, acheva Michel ; parfaitement, monsieur ! Aussi, que je ne vous dérange point, de grâce ; continuez la leçon comme si je n'étais point là.

— J'espère, dit Mme Armand, que M. Marc nous reste jusqu'à ce soir !

— Si vous le permettez.

— Alors, Henriette va vous tenir compagnie pendant que j'irai donner quelques ordres; allons, allons, ma chère, reprenez votre crayon pour montrer à votre tuteur ce que vous savez faire; et vous, monsieur Hubert, donnez-lui l'exemple; je reviens tout à l'heure.

La vieille dame sortit en trotinant, et le maître et l'écolière reprirent leur place avec un visible embarras.

Le vétéran s'était assis en face des deux jeunes gens et promenait son regard de l'un à l'autre!

Qui eût pu étudier ce regard sous le double verre de lunettes qui le cachait, eût été frappé de ses expressions successives et opposées. Chaque fois qu'il s'arrêtait sur Henriette, il semblait exprimer la tendresse et le respect; mais lorsqu'il revenait à Gaston, on le voyait s'assombrir et un éclair d'indignation le traver ait.

Depuis le départ de Mme Armand, il n'avait point prononcé un seul mot: ce silence obstiné augmentait, d'instant en instant, le malaise des deux jeunes gens. Gaston avait en vain essayé de le rompre par quelques conseils donnés à

Henriette sur le paysage qu'elle continuait à crayonner au hasard; enfin, il se décida à y échapper en se retirant.

Il referma son album, se leva et dit qu'il reviendrait le lendemain. Michel, qui jusqu'alors avait paru observer sans prendre de parti, se redressa comme un homme qui se décide, et regardant le prétendu professeur :

—J'espère, dit-il, que ma venue n'a point fait abréger la leçon? Je serais désolé de nuire aux progrès que Mlle Henriette ne peut manquer de faire sous la direction d'un maître aussi habile que M. Hubert.

Gaston s'inclina avec un remerciement embarrassé.

— C'est un vrai coup du Ciel pour Mme Armand, continua Michel dont l'œil ne quittait point son interlocuteur; avoir trouvé un homme de votre âge, en qui elle peut mettre sa confiance... et incapable de la trahir !

— J'ose espérer... qu'elle n'en doute point, balbutia Gaston.

— Et cependant la défiance serait permise, fit observer le tuteur de Henriette; car nous vivons à une époque où la ville et la cour sont

peuplées de jeunes gentilshommes qui ne s'imposent d'autre tâche que la séduction, qui ne cherchent d'autre gloire que la honte des femmes assez crédules pour croire à leur honneur.

Il y avait dans l'accent du vétéran, dans la fixité du regard qu'il appuyait sur le jeune homme, une sorte d'intention soupçonneuse qui troubla celui-ci. Son changement de nom aurait-il été découvert? allait-il être démasqué avant d'avoir pu tout déclarer de son propre mouvement? Cette pensée lui causa un saisissement qui fut remarqué de Henriette. Elle regarda avec surprise Gaston, puis Michel qui continua.

— Triste tâche, monsieur, que celle de veiller au repos d'une jeune fille, lorsqu'elle est poursuivie par la honteuse préférence d'un de nos seigneurs! La prudence a beau se mettre en garde; s'il veut pénétrer dans une humble et honnête maison, — comme celle-ci, par exemple, — il saura profiter d'une rencontre, se faire recevoir sous quelque déguisement...

A ce dernier mot, l'embarras de Gaston devint plus visible, et l'étonnement de la jeune fille se changea en inquiétude.

— Un déguisement ! répéta-t-elle. Que voulez-vous dire ?... Je ne puis comprendre...

— M. Hubert me comprend, lui ! reprit le vétéran avec intention ; il connaît les principes de la grande école de M. de Fronsac.

— Pardon ! balbutia le jeune homme..., ces principes..., croyez que je ne les juge pas moins sévèrement que vous-même.

— Prenez garde ! monsieur, reprit Michel dont la voix s'élevait ; saint Jean nous recommande « *de ne pas nous juger les uns les autres* » ; tôt ou tard la vérité se découvre, et quelle que soit l'habileté de nos roués, le hasard finit toujours par les trahir. Il suffit pour cela qu'ils prolongent une absence..., que celle qui s'est accoutumée à les voir s'inquiète, qu'une lettre soit écrite par elle..., et tout est découvert !

— Comment cela ? s'écria Henriette, qui ne pouvait plus douter de l'intention de son tuteur et qui respirait à peine.

— Tout est découvert ! reprit-il avec force ; parce que l'adresse indiquée se trouve fausse, parce que le messager ne peut rencontrer celui qu'il cherche, parce que voici la lettre écrite à

M. Hubert au carrefour Saint-Roch..., et que ce nom est mensonge !

Michel présentait le billet de sa pupille au prétendu professeur qui rougit, puis devint très-pâle. Henriette reconnut son écriture, joignit les mains et poussa un cri.

— Ainsi, ce n'est pas le nom... de monsieur !... reprit-elle ; et... cette parenté avec M. Sauron..., cette absence pour affaire..., tout ce qu'il nous a dit... depuis trois mois...

— N'était pas plus sincère ! acheva le vétéran.

La jeune fille recula avec une exclamation si poignante qu'elle arracha Gaston à son saisissement.

— Ah ! ne le croyez pas ! s'écria-t-il, en faisant un pas vers elle ; non, je n'ai point voulu vous tromper ! Si pour être reçu chez votre tante j'ai eu recours à un faux titre et à un faux nom, c'est que je n'avais pas d'autre moyen d'arriver jusqu'à vous, et si j'ai tardé à tout avouer, c'est... que je voulais..., c'est que je devais écarter d'abord des obstacles... Mais ma résolution était prise et j'allais parler...

— Qui me le prouvera, monsieur ? dit Henriette dont la voix tremblait.

— Ah! écoutez-moi, de grâce, s'écria Gaston, vous saurez tout...

— Et comment saurai-je qu'aujourd'hui j'entends la vérité? interrompit la jeune fille dont le cœur blessé traduisait sa douleur en indignation; trompée une fois, n'ai-je pas le droit de douter toujours?

— Je vous jure..., s'écria Gaston.

— Tout à l'heure aussi vous juriez! dit-elle avec une impétuosité amère; je vous ai cru..., et vous abusiez de ma confiance.

Il voulut protester de nouveau.

— Assez, monsieur, ajouta-t-elle, en se raidissant contre sa propre émotion pour n'écouter que son ressentiment; vous m'avez trop bien prouvé la nécessité de la prudence... Désormais, je laisserai à de plus sages le soin de vous entendre et de démêler la réalité de la fiction!

A ces mots, elle courut vers la porte d'entrée et s'élança dans le jardin.

Le jeune homme, qui s'était efforcé de la retenir, voulut la suivre. Michel, silencieux et debout à la même place, avait jusqu'alors tout écouté d'un air sombre; mais au mouvement de Gaston, il lui barra brusquement le passage.

— Restez, monsieur, dit-il avec une sévérité presque menaçante ; quel que soit votre véritable nom, n'oubliez pas que vous êtes ici chez Mlle Henriette ; qu'elle seule peut vous donner le droit de lui parler, et que ce droit, elle ne l'accordera qu'à l'homme dont les intentions seront honorables et avouées.

— Elles le sont, monsieur, reprit vivement Gaston, et, je puis vous dire...

— Rien, interrompit Michel qui avait repris son chapeau ; jusqu'ici, les paroles ne vous ont servi qu'à tromper ; désormais, il nous faut des preuves et nous les attendrons.

Il salua gravement et sortit à son tour.

En se trouvant seul, Gaston demeura d'abord étourdi de tout ce qui venait de se passer ; mais après le premier moment de trouble, il se rassura. On ne lui demandait, après tout, que ce qu'il était lui-même décidé à faire. La découverte du tuteur de Henriette hâtait une explication indispensable et déjà trop retardée ; toutes les preuves qu'on lui demandait pouvaient être fournies ; il allait les recueillir sur-le-champ, et dès le lendemain il serait justifié.

D'ici là, seulement, Henriette devait douter,

et cette pensée lui poignait le cœur! il ne pouvait accepter d'être soupçonné par elle, de la laisser toute une nuit livrée aux angoisses de la défiance; il eût voulu la rassurer par quelques mots, lui donner au moins une espérance en attendant la justification! Ne pouvant lui parler, il se décida à lui écrire.

V.

LE CARROSSE ORANGE DE M. DE FRONSAC.

Nous avons vu comment Coquillard avait profité de l'apparition de Henriette pour quitter furtivement Mme Armand. Son premier soin fut d'aller replacer à la grille l'écriteau de location qui devait servir de prétexte à la visite de M. Moreau. Lui-même resta en sentinelle derrière la charmille, afin d'attendre l'intendant et de l'introduire. Il ne sut rien ainsi de l'arrivée de Gaston ni de celle de Michel, qui étaient entrés tous deux par la petite porte rouge.

Près de deux heures s'écoulèrent. Enfin M. Moreau parut enveloppé dans un surtout

garni de queues de renards et coiffé d'un chapeau aux ailes rabattues, qui le vieillissaient d'un quart de siècle.

A sa vue, Coquillard, que sa longue attente commençait à déconcerter, fit un geste de soulagement et courut ouvrir la grille.

— Dieu me sauve! notre bourgeois, j'ai cru que j'avais mal compris, dit-il à demi-voix, et que la visite n'était point pour aujourd'hui.

— Il a fallu prendre mes mesures, fit observer l'intendant; j'ai amené mon carrosse et mes gens; ils attendent dans la petite ruelle au bout du jardin.

— Pourquoi faire? demanda Coquillard étonné.

— Je n'en sais rien, répliqua Moreau; mais j'ai voulu les avoir là sous la main à tout hasard... Maintenant, montre-moi le chemin de la maison.

Le valet de louage passa devant, et tous deux suivirent l'allée tortueuse d'une charmille qui formait labyrinthe. Ils allaient en atteindre l'extrémité, lorsque Coquillard s'arrêta avec une interjection de surprise. Il venait d'apercevoir, sur la terrasse, Gaston qui regardait autour de lui

comme s'il eût cherché quelqu'un. A la vue du neveu de Mme Rossignol, il descendit vivement les marches et vint à sa rencontre. M. Moreau, prévenu par son guide, eut à peine le temps de se jeter derrière un massif de verdure.

Le jeune homme semblait très-agité et tenait à la main une lettre. Il demanda à Coquillard où était la servante.

— Françoise! répéta celui-ci; faites excuse, mais j'en ignore.

— Et Mme Armand,... Mlle Henriette?

— Ah! pour la demoiselle, je viens de la voir traverser le jardin et prendre la route du pavillon.

Gaston regarda du côté qu'on lui indiquait et parut hésiter; mais, prenant enfin son parti :

— Non, murmura-t-il, la voir serait inutile!

Et élevant la voix :

— Porte-lui ce billet sur-le-champ, ajouta-t-il: demain, avant midi, je serai de retour.

Il glissa dans la main du valet de place la lettre qu'accompagnait un petit écu, lui fit, du doigt, un signe de discrétion et s'éloigna d'un pas rapide.

A peine eut-il disparu, que M. Moreau sortit de derrière le massif et saisit le billet.

— Un moment, bourgeois, s'écria Coquillard en voulant le reprendre; c'est pour la demoiselle...

— Silence! dit à voix basse l'intendant qui décachetait.

— Mais, permettez...

— Regarde s'il ne vient personne !

L'ordre était donné d'un ton si absolu, que Coquillard obéit par habitude ; il s'avança pour observer le tournant de l'allée, tandis que M. Moreau, qui avait reculé jusqu'à l'un des coins de la charmille, ouvrait la lettre et lisait :

« Vous n'avez point voulu m'entendre; votre « tuteur demande des preuves pour me croire ! « Demain, je vous les apporterai toutes.

« Vous saurez alors comment un engagement « imposé par la reconnaissance et pris avant de « vous connaître, m'a empêché de parler jus- « qu'à ce moment. Je reculais à le rompre par « honte ou par faiblesse ! Mais ce qui vient de « se passer m'oblige à sortir enfin de ce dou- « loureux embarras par une franche explication.

« Ce soir même je vais tout avouer, me faire « libre, et demain, Henriette, je viendrai m'ex- « pliquer en présence de M. Marc et de Mme Ar-

« mand; demain, je pourrai vous offrir, en « échange du nom mensonger d'Hubert, celui « de

« GASTON DE VIGNOLLES. »

L'intendant resta un moment étourdi! Quelles qu'eussent été ses craintes, elles se trouvaient toutes dépassées. Il avait espéré que l'amour de son ancien pupille serait une de ces passions destinées à demeurer dans l'ombre et qui, d'après les habitudes du temps, pouvaient se concilier avec un mariage officiel; au lieu de cela, il trouvait l'annonce d'une rupture qui lui enlevait sa dernière chance de salut! C'était sa fortune et son nom que Gaston offrait à la pupille de Mme Armand! Retourné à Paris pour une explication définitive, il allait, selon son expression, *se faire libre*, et, dans quelques heures, les espérances de M. Moreau seraient ruinées à jamais; sa perte se consommait!

Il se raidit contre ce dernier coup. Plus le péril était extrême, plus il réveilla vivement l'audace de cette imagination ambitieuse. Poussée à bout, elle courut aux remèdes suprêmes.

Ce n'était point la première fois que l'intendant avait dû se sauver par de brusques résolu-

tions; dans cette existence de dissimulation prolongée et de hasardeuses entreprises, il s'était accoutumé aux prompts expédients; il en gardait toujours quelques-uns en réserve dans un coin du cerveau. Aussi, après une courte délibération, parut-il avoir pris son parti. Courant à Coquillard, il lui saisit le bras et l'entraîna à l'écart.

— Ecoute et réponds tout bas, dit-il d'une voix brève; ne m'as-tu pas dit que cette petite demeurait seule ici avec sa tante?

— Je l'ai dit, répliqua le neveu de Mme Rossignol.

— Il n'y a qu'une servante?

— Françoise; mais elle est sortie.

— Où sont la nièce et la tante dans ce moment?

— La tante doit être au logis.

— Et la nièce?

— Au bout du jardin, dans le petit pavillon.

— Celui qu'on voit de la ruelle où j'ai laissé Lavarane avec le carrosse?

— Juste.

— N'y a-t-il pas une porte rouge par laquelle on peut entrer et arriver à ce pavillon?

— C'est la vérité véridique.

— Tu as moyen de l'ouvrir?

— Aussi facilement que je tire mon chapeau.

L'intendant regarda autour de lui.

— Allons, murmura-t-il; l'habitation est isolée..., la nuit commence..., il n'y a pas à balancer.

— Quoi donc? demanda Coquillard; est-ce que le bourgeois aurait quelque nouvelle idée?...

— Silence! interrompit Moreau d'un accent impérieux; je vais demander à voir Mme Armand..., je me charge de la retenir...; toi, pendant ce temps, tu ouvriras la petite porte rouge..., tu trouveras Lavarane dans la ruelle..., tu le feras entrer avec ses gens..., tu les conduiras au pavillon...

— Où est Mlle Henriette?

— Oui.

— Pourquoi faire?

— Parce qu'il faut que dans une heure elle soit à ma petite maison de Boulogne.

— Que dites-vous?... la demoiselle? C'est impossible.

— Il y a dix louis pour toi si je l'y trouve.

Coquillard fit un soubresaut.

— Dix louis, répéta-t-il ; sainte Geneviève ! Elle y sera, bourgeois; faut qu'elle y soit!

— Transmets mon ordre à Lavarane et laisse-le tout conduire.

Ils étaient arrivés à l'entrée du labyrinthe ; le valet de place s'arrêta.

—Mme Armand, dit-il en montrant la tante de Henriette qui se préparait à descendre le perron.

— Cours au pavillon, murmura l'intendant, je l'empêcherai de vous rejoindre.

Et quittant l'ombre de la charmille, il s'avança résolument vers la vieille dame, tandis que Coquillard exécutait l'ordre qui lui avait été donné.

Le visage de M. Moreau, transformé à commandement, avait repris la bénigne placidité dont il avait l'habitude. Il rejoignit Mme Armand qui, surprise à la vue d'un étranger, attendait sur la première marche.

Il y avait dans les traits et dans les manières de l'ancien tuteur de Gaston une honnêteté sereine à laquelle tout le monde se laissait prendre ; dès le premier coup d'œil, on se sentait disposé à la confiance.

La tante de Henriette subit l'inévitable influence de cette heureuse physionomie, et ré-

pondit au salut de l'intendant par sa plus belle révérence. Celui-ci s'excusa à plusieurs reprises de sa visite tardive, exprima la crainte de déranger, et multiplia à tel point les politesses, que Mme Armand, ravie de ses manières, dut lui offrir d'entrer.

M. Moreau, qui ne voulait que gagner du temps, accepta, non sans avoir encore demandé pardon; il s'extasia en arrivant au salon, qu'éclairait le soleil couchant, parut frappé à la vue des dessins de Henriette qui garnissaient quelques-uns des panneaux de boiserie, et demanda le nom des fleurs étagées par ses soins sur la vieille console de gaïac.

Tout cela était fait avec une bonhomie si simple et si caressante, que Mme Armand répondait à chaque question sans s'apercevoir que son interlocuteur ne lui avait point encore fait connaître le motif de sa visite. Il parut s'en souvenir le premier, et interrompant tout à coup sa revue admirative.

— Eh! je n'y pense pas! s'écria-t-il; j'abuse là de vos moments sans justifier la hardiesse que j'ai eue de me présenter ici..., de vous interrompre...: évidemment je m'oublie, ma-

dame... Ce que votre bienveillante politesse explique sans l'excuser!... je ne sais, en vérité, comment me faire pardonner!... Si vous le permettez, je vous expliquerai ce qui m'amène.

Mme Armand avait montré un fauteuil; l'intendant ne voulut l'accepter que lorsqu'elle-même fut assise. Il s'y installa avec de nouvelles excuses et se décida enfin à parler.

Au premier mot de location, la tante de Henriette l'interrompit en répétant ce qu'elle avait déjà dit à Coquillard; l'écriteau avait été remis par celui-ci malgré ses ordres; elle devait rendre la maison au propriétaire, et c'était à lui seul qu'il fallait s'adresser pour une nouvelle location.

Cette déclaration parut d'abord déconcerter M. Moreau; il se récria sur un malentendu qui l'avait exposé à être importun, et se livra à une expansion de regrets et d'excuses qui forcèrent Mme Armand à une réponse polie dont il prit acte pour prolonger l'entretien. Si ce n'était plus à elle de louer la maison isolée de *l'Impasse-Verte*, elle pouvait au moins le renseigner. L'intendant connaissait, dit-il, assez le monde pour savoir à qui il s'adres-

sait; dès le premier coup d'œil, il avait reconnu tout ce qu'il y avait chez elle d'expérience, de franchise et de bienveillance; il s'en remettait complétement à son jugement et ne voulut se conduire que d'après ses conseils.

Cette verbeuse confiance avait un air de sincérité qui ne pouvait manquer de prendre Mme Armand. Pour l'esprit et le caractère, elle appartenait à l'innombrable famille des corbeaux de la fable, dupes prédestinées de tous les renards. Voulant répondre dignement à la bonne opinion de son visiteur inconnu, elle se mit à lui détailler les inconvénients et les avantages du logis, dont elle entreprit la description complète. M. Moreau avait soin de prolonger celle-ci en ouvrant, par intervalles, quelque longue parenthèse qui retardait d'autant, et se faisant complice de toutes les digressions de la vieille dame. Ravie de trouver un auditeur qui ne la forçait point d'abréger (chance singulièrement rare), elle se livrait avec enthousiasme à la fécondité de sa verve; c'était comme une digue longtemps fermée et qui donnait enfin passage à des flots jusqu'alors arrêtés.

L'intendant semblait écouter avec un intérêt

toujours croissant ; mais malgré les interjections approbatives et les points d'interrogation dont il entrecoupait, de loin en loin, le parlage de son interlocutrice, il était facile de voir, à une sorte d'agitation contenue et aux regards furtifs qu'il jetait vers le jardin, que son attention était ailleurs.

Mme Armand, tout entière à son improvisation, n'y prit point garde ; elle venait d'achever l'aperçu topographique de la maison et proposait à M. Moreau de la visiter, lorsqu'un cri se fit entendre au dehors.

La vieille dame, qui avait ouvert la porte du salon, se retourna saisie.

— Ecoutez, dit-elle en prenant le bras du tuteur de Gaston.

— Quoi donc? répéta celui-ci qui était devenu pâle, mais qui feignit de n'avoir rien entendu.

Un second cri s'éleva.

— C'est Henriette, reprit Mme Armand épouvantée.

L'intendant voulut nier : il n'en eut pas le temps : de nouveaux cris, poussés cette fois par plusieurs voix, que dominait pourtant celle de la jeune fille, venaient de retentir derrière les

massifs de verdure. La tante de Henriette y répondit en s'élançant vers le point d'où ils étaient partis. M. Moreau courut à la fenêtre du salon et se pencha pour mieux voir.

L'ombre du soir qui assombrissait les allées ne lui permit d'abord de rien distinguer ; il lui sembla seulement entendre un débat entrecoupé d'exclamations et de menaces ; enfin quelqu'un tourna brusquement les charmilles en courant, et il reconnut Coquillard qu'il appela.

Le valet de place lui imposa silence par un geste effrayé.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda M. Moreau en baissant la voix.

— Il y a que le coup est manqué ! répliqua le valet haletant.

— Malédiction ! vous avez pourtant trouvé la petite au pavillon ?

— Oui ; mais à la vue de vos hommes elle a eu peur, elle a crié....

— Qu'importe ! il fallait l'enlever.

— C'est ce qu'ils faisaient quand le vieux est accouru.

— Quel vieux ?

— Eh bien, le tuteur..., M. Marc !...

— Il était ici?

— Entré par la porte rouge, faut croire.

— Et vous n'avez pu lui arracher cette enfant?

— Par la raison qu'il aurait fallu le tuer... et qu'il y avait pas d'ordre !

M. Moreau ne put retenir une imprécation.

— Ainsi Lavarane est parti? reprit-il.

— Et le mieux est de faire comme lui, ajouta Coquillard qui, en entendant un bruit de voix derrière les charmilles, se retourna avec inquiétude; voici qu'on vient, bourgeois... ; vous êtes averti ; sauve qui peut!

Il enfonça son chapeau, tourna sur ses talons et prit sa course vers la grille. — Au détour de l'allée, il heurta Michel qui ramenait Henriette.

Tous deux reculèrent avec un cri; mais le vétéran, qui avait reconnu un des ravisseurs de la jeune fille, s'élança pour le saisir et l'atteignit au pied du perron, sous la fenêtre même à laquelle se tenait l'intendant. Ce dernier n'eut que le temps de s'accroupir en ramenant le rideau. Coquillard, collé au mur, avait la tête à son niveau, et il n'en était séparé que par la serge verte qui le cachait.

Le valet de place, que Michel tenait de la main gauche, voulut d'abord protester de son innocence; mais celui-ci l'interrompit en s'écriant qu'il l'avait vu parmi les gens qui s'efforçaient d'entraîner Henriette, et cette dernière confirma l'accusation. C'était Coquillard qui avait ouvert la porte du pavillon; elle l'avait entendu encourager de la voix ceux qui tentaient de lui faire violence; nul doute qu'il ne se fût introduit depuis quelques semaines dans la maison pour en connaître les dispositions et favoriser leur projet.

Malgré son effronterie, Coquillard demeura déconcerté et ne put que balbutier des excuses sans suite. Le vétéran, qui tremblait de colère, serra plus fortement le collet de sa souquenille, comme s'il eût voulu l'étrangler.

— Tu entends, misérable! s'écria-t-il; il est inutile de nier davantage;... si tu veux éviter la cravate de chanvre, réponds sans mentir... — Toi et ces scélérats qui ont pris la fuite, vous veniez pour enlever Mlle Henriette!... n'est-ce pas la vérité..., parle?

— C'est... c'est la vérité! bégaya le valet, qui respirait avec peine.

— Et par qui étiez-vous envoyé?

— Par un bourgeois... que je connais point.

— Tu mens!

— Que notre saint Père m'excommunie, si je sais son nom!

— Eh bien! je te le dirai, moi! tu étais envoyé par le prétendu M. Hubert!

Coquillard releva la tête d'un air étonné.

— Moi! s'écria-t-il; foi d'homme, il y a erreur, monsieur Marc.

— Il n'y a pas erreur, j'en suis sûr! reprit Michel avec force; mais comme tu sais son véritable nom, je veux que tu nous le fasses connaître.

— C'est inutile! interrompit d'une voix haletante Mme Armand, qui arrivait l'air effaré et la coiffure en désordre; je le connais, moi, ce nom, et je puis le dire!...

— Vous! demandèrent en même temps le vétéran et Henriette.

—Oui! répéta la tante d'un ton mystérieux...; tout à l'heure, quand j'ai entendu des cris, je suis accourue..., des gens s'échappaient par la petite porte!... Je me suis précipitée sur la terrasse et j'ai regardé dans la ruelle.

— Eh bien!

— Eh bien, je les ai vus s'enfuir vers le carrosse dans lequel ils comptaient emmener Henriette,... et ce carrosse,... je l'ai reconnu...

— Reconnu?

— C'était celui de M. de Fronsac!

A cette révélation inattendue, trois cris partirent. Henriette recula en pâlissant, Michel lâcha Coquillard et celui-ci se redressa stupéfait.

— M. de Fronsac! répéta le vétéran...; mais alors... ce prétendu neveu de M. Sauron?...

— Etait le duc lui-même.

La jeune fille étendit les mains, chancela, et aurait glissé à terre si Mme Armand ne l'eût soutenue. Michel la prit dans ses bras et aida à l'asseoir sur les marches du perron.

— Seigneur Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda la tante épouvantée.

— Rien... rien! répéta le vétéran d'une voix altérée... elle a été saisie... par cette brusque découverte... Vite, madame Armand, un peu d'eau!

— J'ai sur moi un flacon de sels.

— Donnez, alors.... cela suffira..., elle revient déjà à elle... Mademoiselle Henriette, au nom de Dieu! remettez-vous.

Les paupières de la jeune fille se soulevèrent avec effort; elle regarda un instant devant elle sans paraître rien voir, puis sa pensée se réveilla; un frémissement douloureux traversa ses traits et elle porta les deux mains à son front.

— M... de Fronsac! bégaya-t-elle éperdue.

— Oui, répéta Michel, et remercions le Ciel de l'avoir appris quand il était encore temps! Car, vous le voyez, ne comptant plus sur la ruse, il avait recours à la violence!

— Et où donc le scélérat voulait-il la conduire? s'écria Mme Armand.

— C'est ce que nous allons savoir! répliqua Michel qui abandonna la jeune fille pour se retourner vers Coquillard.

Mais ce dernier avait profité du court évanouissement de Henriette pour disparaître. Le vétéran voulut courir à sa poursuite; les supplications de Mme Armand l'arrêtèrent.

— Au nom du Ciel! restez, monsieur Marc, s'écria-t-elle; si vous nous abandonnez, nous sommes perdues.

— Craignez-vous donc qu'ils ne reviennent? demanda le vétéran.

— J'en suis sûre! répliqua la tante épouvan-

tée; M. de Fronsac n'est pas homme à se décourager; s'il a échoué aujourd'hui, il peut revenir demain.

— Que Dieu nous pardonne ! c'est la vérité, dit Michel en regardant autour de lui avec une visible inquiétude.

— N'est-il pas riche et puissant, ajouta la vieille dame, dont l'effroi grandissait; que pourraient contre lui deux pauvres femmes sans protection !

Henriette se redressa.

— Mais alors, comment échapper! s'écria-t-elle éperdue.

— Il n'y a qu'un moyen, reprit vivement le vétéran, c'est de quitter Versailles, de vous cacher si bien qu'il ne puisse vous retrouver. Mais venez, ajouta-t-il, en voyant le mouvement de la jeune fille, ce n'est point ici que l'on peut causer de choses pareilles; rentrons, de grâce, j'ai un projet que je veux vous expliquer.

Il offrit son bras à Henriette et tous deux montèrent le perron, suivis de Mme Armand.

Moreau, qui avait jusqu'alors tout écouté sans faire un mouvement, écarta le rideau avec précaution, et dès qu'il entendit leurs pas dans le

corridor, il enjamba la fenêtre, sauta dans le jardin et gagna les charmilles.

L'erreur à laquelle venait de donner lieu le carrosse, qu'il avait acheté au duc de Fronsac quelques jours auparavant, et le brusque départ conseillé par le tuteur de la jeune fille, pouvaient encore tout sauver. La question était de savoir si le parti qu'allaient prendre la nièce et la tante serait assez prompt pour prévenir une nouvelle entrevue avec Gaston. Tout était là désormais. Par malheur, l'intendant ne pouvait rien sur cette résolution. Les ressources de son esprit se trouvaient ici inutiles; le résultat allait dépendre de cette espèce de consultation à laquelle il était contraint de rester étranger.

Debout derrière un des massifs de feuillage, il tenait les yeux fixés sur le salon où Michel et les deux femmes étaient entrés. A travers la fenêtre qui venait de s'éclairer, il pouvait suivre tous leurs mouvements. Il les vit quelque temps groupés, comme des gens qui se consultent; puis Mme Armand sortit vivement, revint avec sa mante et celle de Henriette. Evidemment elles se préparaient à quitter la maison.

L'intendant eut peine à retenir un cri de joie;

il se glissa derrière une touffe de lilas plus rapprochée de la fenêtre, afin de mieux voir.

Henriette avait son mouchoir pressé sur ses lèvres, comme si elle eût voulu étouffer ses sanglots. Mme Armand et Michel, penchés vers elle, semblaient l'encourager ; enfin, ils lui prirent chacun un bras et l'emmenèrent doucement. M. Moreau les vit descendre le perron, gagner la grille, monter dans le carrosse de louage qui avait conduit Michel et qui repartit.

Il voulut voir la route qu'ils prenaient; mais la grille était fermée. Il fut quelque temps avant de pouvoir l'ouvrir, et quand il y eut enfin réussi, le carrosse avait disparu.

En le cherchant dans l'ombre qui commençait à s'assombrir, son regard en rencontra un autre, arrêté au coude de l'impasse et à demi caché dans un renfoncement ; il crut le reconnaître et fit entendre un sifflement particulier auquel Lavarane accourut.

— C'est vous, monsieur, dit-il à demi-voix ; ah ! Dieu soit loué ! nous vous attendions pour savoir ce qu'il fallait faire.

— Au diable les maladroits ! interrompit l'intendant, manquer une occasion unique !

— Si vous saviez ce qui est arrivé...

— Je sais tout... Ne venez-vous point de voir une voiture partir?

— Oui.

— Par quel chemin?

— Par l'avenue de Paris.

— Vite, faites approcher l'équipage; si je puis la rejoindre et savoir où elle s'arrête, rien n'est encore désespéré!

Lavarane courut avertir le cocher, M. Moreau monta rapidement et le carrosse orange partit, dans la direction indiquée, de toute la vitesse de ses chevaux.

VI.

UN EXPÉDIENT DE M. MOREAU.

Tous les efforts de M. Moreau, d'abord pour suivre les traces de Mme Armand et de sa nièce, puis pour découvrir leur retraite, avaient été inutiles. Soit heureux hasard, soit habiles précautions, toutes deux avaient échappé aux recherches combinées de Lavarane et de Coquillard.

Il n'était point douteux pourtant qu'elles se cachaient dans Paris, et leur présence y était d'autant plus dangereuse que Gaston pouvait les y rencontrer, et qu'au premier mot d'explication, tout devait s'éclaircir. Douloureusement

surpris de la disparition de Henriette, le jeune homme ne négligeait d'ailleurs aucun moyen pour la retrouver. L'intendant avait primitivement voulu lui expliquer cette disparition, et plusieurs combinaisons s'étaient présentées à son esprit inventif; la crainte d'éveiller les soupçons de son ancien pupille l'avait retenu. Evidemment, le plus sûr était de paraître tout ignorer, en mettant à profit le découragement et la tristesse de Gaston pour le ramener à son premier projet de mariage.

Mais pour cela il fallait avant tout lui enlever la chance de revoir Henriette. Aussi Lavarane avait-il reçu ordre de continuer ses perquisitions.

Il venait précisément d'en rendre compte à l'intendant, qui, renversé dans un fauteuil, les yeux à demi fermés et l'air soucieux, l'avait écouté sans l'interrompre. Lorsqu'il eut achevé, il se fit un silence; M. Moreau réfléchissait; enfin il fit entendre une espèce de grognement inarticulé qui semblait une réponse à ses propres pensées, et, regardant Lavarane de côté :

— Ainsi, reprit-il à demi-voix, lui aussi il cherche à découvrir ce que la tante et la nièce sont devenues? — Très-bien! — Il faut en finir avec

ces créatures ! J'ai heureusement des blancs-seings qui permettront de les cloîtrer dans quelque couvent de province d'où elles ne sortiront que sous le drap mortuaire ! — Mais avant tout, il faudrait les retrouver !

— J'ai quelque espérance depuis ce matin, fit observer Lavarane ; Coquillard assure qu'il a reconnu Françoise, leur servante, au petit marché des Innocents.

— Et l'a-t-il suivie ?

— Jusqu'à l'entrée du Pont-Neuf, où un embarras de carrosses les a séparés ; mais, maintenant du moins, nous ne battrons pas au hasard tous les quartiers de Paris ; nous savons dans quel canton se cache le gibier ; il ne reste plus qu'à trouver la piste et le terrier.

— Surtout n'allez pas me l'effaroucher une seconde fois, reprit vivement M. Moreau ; songez bien qu'il faut mettre à ceci le même soin que si c'était affaire du roi ! Je veux qu'avant huit jours tout soit fini de ce côté ! — J'ai à m'occuper d'autre chose.

— Monsieur l'intendant ne peut pas douter de notre bonne volonté, fit observer Lavarane.

— Au diable ! interrompit M. Moreau, qui

se redressa en frappant sur le bras du fauteuil ; il ne s'agit pas de bonne volonté, mais de réussite ! Je ne vous demande pas des sentiments, je vous demande de l'adresse.

— Sauf le respect que je dois à monsieur l'intendant, j'espère que je n'en ai jamais manqué ! reprit Lavarane d'un ton piqué ; quand on a été pendant dix ans garde de cabanons à Bicêtre...

— D'où on s'est fait chasser ! interrompit M. Moreau.

— Non pas comme maladroit ! objecta l'affidé vivement.

— Alors, c'est comme fripon ! acheva l'intendant, et il y a toujours sottise à le laisser voir... — Mais il ne s'agit point de cela ; — je ne me suis point chargé de l'éducation de M. Lavarane ; c'est à lui de me prouver qu'elle est achevée !

Il s'était levé et avait fait quelques pas vers son bureau ; Lavarane comprit que c'était une manière de le congédier ; il salua en reculant jusqu'à l'entrée de l'espèce de couloir que formait le paravent dressé devant la porte. M. Moreau se retourna.

— Vous avez bien compris, ajouta-t-il en élevant la voix avec une impatience impérieuse; il est temps d'en finir! je vous donne huit jours. A la fin de la semaine, il faut qu'on ait retrouvé Mme Armand et sa nièce...

Une exclamation l'interrompit, et la feuille du paravent, placée en face, fut brusquement repoussée. Gaston, qui venait d'entrer sans être vu, avait entendu ces dernières paroles.

M. Moreau recula d'un pas et devint très-pâle.

— Quest-ce donc, que voulez-vous? demanda-t-il avec une impatience de saisissement.

— Pardon! dit le jeune homme troublé; il n'y avait personne dans l'antichambre..., la porte était entr'ouverte..., j'ai cru pouvoir me présenter..., et... veuillez m'excuser, monsieur... Quand je suis entré, vous prononciez deux noms!... ceux de Mme Armand et de sa nièce.

— Vous avez entendu?...

— Que vous donniez ordre de les chercher.

M. Moreau tressaillit.

— Pardon, monsieur, reprit le jeune homme qui regardait son ancien tuteur avec une sorte

d'angoisse étonnée; ainsi.... vous les connaissez?

— Permettez!...

— Ah! répondez-moi, monsieur! Qui les a fait quitter Versailles? que sont-elles devenues? courent-elles quelque danger? Dites-moi ce que vous avez pu apprendre!

— Vous vous préoccupez donc beaucoup de ces deux femmes? demanda l'intendant, qui commençait à se remettre.

— Mais, vous-même, monsieur, dit Gaston embarrassé, ne disiez-vous pas qu'il fallait les retrouver à tout prix?

— Moi! reprit M. Moreau, redevenu maître de lui-même; j'ai des raisons particulières!

Gaston fit un mouvement.

— Des raisons... que je ne puis révéler, ajouta-t-il.

— Qui vous en empêche? demanda le jeune homme.

— Mon devoir.

— Ainsi, vous connaissez la cause de leur fuite?

— Peut-être!

— Ah! je veux la savoir! s'écria Gaston; au

nom du Ciel! dites-moi ce qui s'est passé; ne me cachez rien! je vous en conjure à mains jointes.

— Un moment! interrompit M. Moreau, qui le regarda fixement; j'ai peine à comprendre tant d'insistance! A mon tour, je demanderai quel intérêt si vif vous pouvez prendre à deux malheureuses créatures.

Gaston tressaillit.

— Prenez garde! monsieur, s'écria-t-il; vous ne me parlez point, sans doute, de Mme Armand et de Mlle Henriette?

— Qui vous le fait croire?

— Ce que j'ai vu, ce que je sais!

— Et que savez-vous?

— Que toutes deux méritent le respect.

M. Moreau saisit le bras du jeune homme et le regarda en face.

— Parlez-vous sérieusement? dit-il d'un accent étonné.

— Quel motif avez-vous d'en douter? demanda Gaston.

— Quel motif! répéta l'intendant avec une stupéfaction si bien jouée que le jeune homme se sentit froid jusqu'au cœur; mais alors vous ignorez?... mais vous n'avez donc pas deviné...

que si je fais rechercher ces deux femmes...

— Eh bien?

— C'est que toutes deux sont échappées de Saint-Lazare!

Gaston recula éperdu.

— De Saint-Lazare! répéta-t-il; Henriette..., Mme Armand!... c'est impossible! il y a quelque malentendu, monsieur.

— Je le voudrais! dit Moreau en secouant la tête, — car votre trouble me prouve combien ces malheureuses vous intéressent; — mais voyons, s'agit-il de deux femmes qui habitaient à Versailles l'*Impasse-Verte?*

— Justement!

— La plus vieille a cinquante ans...

— La plus jeune est blonde...

— Elles étaient protégées par un M. Marc.

— C'est cela! c'est cela!

L'intendant plia les épaules.

— Alors le doute n'est plus permis, reprit-il; ce sont nos fugitives; elles se cachaient là-bas par prudence. Un agent de M. le lieutenant de police qui est, je crois, valet de place à Versailles, les a dénoncées; nous avons été avertis, mais quand nos gens se sont présentés, la tante

et la nièce, qui avaient soupçonné le danger, étaient parties. J'ai lieu de croire qu'elles ont gagné la Hollande, où il leur sera plus facile de rétablir, sous quelque nom supposé, un de ces salons équivoques dans lesquels vont se ruiner et se perdre les fils de famille. — Il faut remercier Dieu de nous en avoir délivrés. — Mais, qu'avez-vous, Gaston ? comme vous voilà pâle... Vierge sainte ! que vous arrive-t-il ?

Le jeune homme ne put répondre. La révélation de son ancien tuteur l'avait si douloureusement et si subitement frappé, que ses yeux s'étaient couverts d'un nuage, les forces l'avaient abandonné.

En le voyant chanceler, M. Moreau se hâta d'avancer un fauteuil dans lequel il se laissa tomber. Ses lèvres essayèrent en vain de balbutier quelques mots. Le choc avait été trop rude pour ce cœur tendre que ne soutenait point l'énergie d'un caractère. Gaston était un de ces hommes dont l'acceptation est toute la force, et qui, le coup reçu, croisent les mains sur la blessure plutôt que de chercher à la guérir. — Etres charmants, mais sans défense, qui ne trouvent leur place que dans une vie toujours abritée

L'intendant connaissait de longue main cette nature incapable de résister à la violence et de déjouer la ruse. Il savait de quels réseaux il fallait l'envelopper pour lui ravir jusqu'à la volonté. S'il ne l'avait point fait jusqu'alors, c'est qu'il n'en avait point trouvé le temps et n'en avait pas senti la nécessité. Mais, cette fois, il épuisa toutes ses séductions pour obtenir l'entière confiance de Gaston. L'occasion ne pouvait être plus favorable. Aux heures où notre rêve favori fait naufrage, les espérances les mieux cachées poussent un cri de détresse et demandent à tout ce qui les entoure une chance de salut. Livré à son trouble douloureux, le jeune homme ne sut rien cacher.

M. Moreau reçut ses aveux avec une douceur compatissante qui ne fit qu'exalter son expansion. Tout en ne lui laissant aucune illusion sur celle qu'il aimait, il se montra si désintéressé pour son propre compte, si prêt à pardonner l'espèce de trahison de son ancien pupille, si uniquement préoccupé de le consoler, qu'au milieu même de son désespoir, celui-ci en fut frappé et attendri. Pressant dans ses mains les mains de M. Moreau, il entremêlait ses témoi-

gnages de reconnaissance d'expressions de repentir que l'habile consolateur se hâta d'interrompre.

— Ne parlons point de cela, dit-il, en donnant à sa voix une vibration qui faisait supposer des larmes contenues ; ne pensez point à moi... ni à ma fille... Louise a du courage... ; elle pourra souffrir, mais sans se plaindre ni s'irriter; le cœur des femmes est inépuisable dans sa miséricorde

— Que dites-vous ? s'écria Gaston ; ah ! j'espérais au moins qu'elle ne serait point attristée ! je n'ai rien fait pour mériter sa préférence.

— Aussi n'est-ce point un payement, mais un don gratuit, répliqua l'intendant avec un triste sourire ; ne savez-vous pas que les femmes se ruinent en générosités de ce genre ; elles donnent toute leur âme avant de savoir si elles pourront seulement obtenir un remerciement en retour... Mais ne pensons point à cela, ne nous occupons que de vous. — Voyons, cher enfant, vous voulez guérir, n'est-il pas vrai? mais pour cela il faut oublier !

— Oublier ! répéta Gaston avec une angoisse désespérée ; et le moyen ! quand tout me parle de ce que je voudrais éloigner de mon souvenir ;

quand, chaque matin, je cours malgré moi à cette maison déserte, comme si j'espérais l'y retrouver ; quand la grille, les arbres de la terrasse, les toits du vieux logis, me rappellent tant de projets et d'espérances ! — Non, non, je le sens ; aussi longtemps que je resterai entouré de ce qui m'entretient d'elle, tous mes efforts seront inutiles ! il faut que je brise ce cercle d'enchantements, que je parte, que je m'étourdisse dans le mouvement et le bruit !

Un éclair de joie traversa l'œil de M. Moreau, mais s'éteignit à l'instant.

— Hélas ! le mal est-il donc si grand ! dit-il avec affliction ; avez-vous laissé prendre un tel empire à cette triste passion qu'il faille nous quitter pour la combattre !

Gaston cacha son visage dans ses deux mains sans répondre.

— S'il en est ainsi, reprit l'intendant avec effort et du ton d'un homme qui se sacrifie, faites ce que vous croyez nécessaire. Quelque douloureuse que puisse être la séparation, je n'essayerai point de vous retenir. Mais je dois pourtant vous rappeler les intérêts temporels que vous laissez derrière vous.

— Que m'importe ! interrompit Gaston.

— Oubliez-vous ce procès poursuivi à Orléans et qui peut compromettre une partie de votre fortune ?

— Et que ferai-je maintenant de cette fortune ?

M. Moreau lui posa une main sur l'épaule.

— Allons, vous êtes un enfant, dit-il avec une compassion caressante ; plus tard, quand vous aurez retrouvé le calme, vous comprendrez que la richesse est un instrument de bonheur pour les autres et pour nous-mêmes ; qu'on ne doit point la négliger quand on est sage et chrétien ! Mais je ne veux pas vous gronder aujourd'hui. Partez, cher enfant : je prends les soins à ma charge ; je veillerai sur tout.

— Ah ! comment reconnaître tant d'indulgence et de dévouement ! s'écria le jeune homme ému.

— En nous revenant guéri, répliqua l'intendant avec douceur ; ne tardez pas davantage. Si vous hésitiez, peut-être manquerais-je moi-même de courage et voudrais-je vous retenir !... Puis, je crains vos adieux à Louise.... épargnez-

lui cette épreuve. Partez sans rien dire;... je vous excuserai.

La voix de M. Moreau était entrecoupée comme s'il eût fait un effort pour comprimer son attendrissement; Gaston lui prit les mains.

— Oh! dit-il d'un accent pénétré; dans ce moment je ne puis vous dire combien votre bonté me touche; mais croyez que je la comprends, que je l'apprécie.

— Bien, bien! interrompit l'intendant qui essuya du bout du doigt une larme invisible; en voilà assez, Gaston..., il ne s'agit pas de s'attendrir, mon fils... Partez, vous dis-je, et que Dieu vous conduise!...

Puis, comme s'il se ravisait tout à coup.

— Seulement, j'y pense, ajouta-t-il; pour vous remplacer ici, j'aurais besoin d'une procuration générale... Je cours avertir le notaire, et demain nous irons la signer. Du courage, mon enfant; Dieu n'abandonne jamais ceux qui souffrent! ayez confiance dans sa miséricorde!...

— Je vais faire libeller la procuration.

Il serra la main du jeune homme, poussa un soupir et sortit en levant les yeux au ciel.

Mais à peine eut-il franchi le seuil que ses

traits composés se détendirent, une expression de triomphe les illumina, il ne put retenir un geste de folle joie, et frappant de sa canne le parquet :

— Sauvé! pensa-t-il; avec la procuration, je puis disposer de deux cent mille écus; c'est assez pour faire face aux échéances et maintenir mon crédit.

VII.

LE VIEUX SERVITEUR.

La muse du romancier ressemble à ce démon de Le Sage, qui transporte successivement son protégé d'une demeure à l'autre et ouvre à son regard les réduits les plus secrets. Il n'est pour elle ni distance ni mystère. D'un bond, elle franchit l'espace, elle sait ouvrir toutes les portes, comprendre tous les langages, traduire tous les gestes, deviner toutes les pensées, et on pourrait lui appliquer ce qu'un poëte anglais dit de la muse épique : « Le monde est son champ et les sentiments humains sa moisson. »

Nous profiterons des ressources que nous

offre cette ubiquité pour nous échapper avec elle de l'hôtel de M. Moreau et pénétrer dans la chambre la plus reculée d'une maison située à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques.

Il pouvait être neuf heures du matin : un rayon de soleil, glissant à travers les petites vitres verdâtres d'une haute croisée, semblait éteindre la lumière d'une bougie qui achevait de se consumer sur une table de Boule, devant laquelle Henriette était assise. Sa tête, rejetée en arrière, s'appuyait au dossier du fauteuil, ses yeux étaient fermés, et l'égalité de sa respiration prouvait que le sommeil venait enfin de la surprendre.

Une porte sous tenture s'ouvrit tout à coup à l'autre extrémité de la chambre, et Michel y parut, conduit par Mme Armand. A la vue de la jeune fille endormie, tous deux s'arrêtèrent.

— Voyez! dit la tante qui montra la bougie près d'enflammer la bobèche de papier; elle a encore passé la nuit sans se coucher.

— Et ce n'est pas la première fois? demanda le vétéran.

— Hélas! cher monsieur Marc, depuis que nous avons quitté Versailles, sommeil, appétit,

gaieté, tout a disparu ! sa tristesse augmente chaque jour. Rien ne fait pour la distraire ; elle reste des heures entières assise à la même place, une tapisserie à la main, sans lever la tête, sans rien dire : on croirait qu'elle travaille ; mais si l'on s'approche, on voit son aiguille immobile et de grosses larmes qui roulent de ses joues sur le canevas.

Michel fit un geste de tristesse découragée.

— Ah ! je la reconnais, murmura-t-il ; c'est le cœur de son père, aimant tout bas, mais pour jamais. Les autres oublient ou se consolent ; elle, vous verrez qu'elle ne saura que mourir !

—Jésus ! ne dites point ça ! interrompit Mme Armand ; c'est une crise à passer. A la longue, il faudra bien que le souvenir de ce prétendu maître de dessin (que Dieu confonde !) finisse par s'user, d'autant que le hasard nous favorise. Ce fils de Satan, qui semble né pour notre perdition à nous autres pauvres femmes, a décidément rejoint l'armée.

— Oui ! répliqua Michel ; car je viens d'entendre les crieurs de nouvelles annoncer la part qu'il avait prise à l'attaque de je ne sais quel fort. Mais si nous sommes à l'abri de ses pour-

suites, madame Armand, nous ne sommes pas à l'abri de son souvenir.

— Seigneur, mon Dieu! je le sais bien, dit la vieille dame qui avait fait un pas vers la table; regardez! la malheureuse fille aura encore passé la nuit à écrire.

— C'est donc une habitude?

— Depuis que nous sommes ici, je la vois toujours, dès qu'elle est seule, une plume à la main.

— Correspondrait-elle avec le dehors?

— Impossible! elle n'est point sortie et je suis sûre de Françoise. Vous voyez, d'ailleurs, sur le parquet ces papiers en morceaux; elle-même déchire ainsi tout ce qu'elle écrit.

— Je comprends, murmura Michel qui semblait se parler, elle fait ses confidences au papier, faute de quelqu'un à qui elle puisse tout dire... Il faut pourtant que je l'amène à s'expliquer; cela ne peut continuer ainsi.

Et se retournant vers la tante.

— Pardon, madame Armand, ajouta-t-il: j'ai pensé que des fleurs égayeraient Mlle Henriette, et je suis passé chez le jardinier du grand clos pour en choisir. On va les apporter

dans un instant; ayez la bonté de les recevoir et de les faire ranger sur le petit belvédère.

— C'est ça, dit la vieille dame; et quand elle s'éveillera, vous la conduirez pour les voir. — Ah ! sainte Vierge Marie ! que de tourments vous avez pris avec cette enfant, cher monsieur Marc !

Le vétéran lui imposa silence de la main ; elle poussa un soupir, leva les yeux au ciel et sortit.

Dès qu'elle eut disparu, Michel s'approcha doucement de la jeune fille et se mit à la regarder.

Ce n'était plus ce riant et lumineux visage que nous avons entrevu dans le petit salon de l'*Impasse-Verte ;* la fraîcheur rosée qui semblait transluire à travers l'albâtre de son teint avait fait place à une lividité maladive ; les joues s'étaient creusées, un cercle brun estompait ses yeux profondément enchâssés : le nez, devenu plus fin, semblait crispé par une souffrance contenue, et les lèvres pâlies étaient agitées d'un léger tremblement.

Le désordre du sommeil avait encore ajouté à l'expression de cet ensemble douloureux. La blonde chevelure de la jeune fille s'était échappée du réseau de soie qui la retenait et avait

roulé jusqu'à ses épaules. Quelques boucles dorées voilaient à demi son visage comme pour en cacher la tristesse, et, sous les longs cils humides, une dernière larme se tenait suspendue.

Michel, debout et immobile, regarda longtemps ce visage sitôt ravagé par les orages du cœur. Une expression de pitié désolée se mêlait sur ses traits à une sorte d'indignation. Enfin, il prit son front à deux mains, comme s'il eût voulu fixer ses idées et se forcer lui-même à réfléchir. Mais sa méditation fut courte. Il sembla tout à coup se décider, laissa échapper un geste de résolution irrévocable et fit un pas vers Henriette.

Il allait la réveiller, lorsque ses regards rencontrèrent une feuille froissée sur laquelle la jeune fille avait tracé quelques mots ; après un peu d'hésitation, il la saisit et s'approcha de la fenêtre pour la lire.

A ce moment, une voix lointaine se fit entendre dans une des rues qui aboutissaient au faubourg. D'abord confuse, elle ne tarda pas à devenir plus distincte, et Michel reconnut le crieur de nouvelles qui répétait :

— Demandez, demandez tous, voilà ce qui vient d'arriver.

Il se retourna vers la jeune fille; elle avait fait un mouvement.

Il y eut une pause, puis la voix reprit plus élevée :

— Bulletin de l'armée du roi!

Henriette rouvrit les yeux et prêta l'oreille comme si elle eût reçu, à travers l'engourdissement du sommeil, une perception incertaine.

La voix reprit :

— Victoire remportée par les troupes françaises.

La jeune fille se redressa.

— Part prise à l'action par M. le duc de Fronsac!

Elle se souleva en tressaillant.

— Sa bravoure et sa blessure!

Henriette poussa un grand cri.

— Blessé! dit-elle en se levant pour courir à la fenêtre.

Mais elle s'arrêta à la vue de Michel et ne put que répéter :

— Blessé!

— Seulement au bras et légèrement, acheva

le vieux soldat ; rien que ce qu'il faut pour avoir les honneurs de la journée ; je viens d'entendre lire la dépêche affichée aux portes de toutes les églises : elle annonce que M. de Richelieu doit rapporter lui-même dans quelques jours les drapeaux pris sur l'ennemi ! — Plût à Dieu que Mlle Henriette pût guérir aussi facilement !

La jeune fille tressaillit.

— Moi, guérir, reprit-elle ; et... de quel mal ?

— De celui qui vous fait regarder la vie comme un fardeau trop lourd à porter ! répliqua Michel tristement.

Henriette voulut protester.

— Oh ! ne le niez pas, continua-t-il ; c'est écrit ! écrit de votre main ; voyez plutôt !

Il lui montrait la page trouvée sur la table un instant auparavant. La jeune fille rougit en la reconnaissant, fit un geste pour la reprendre, puis devint plus pâle.

— Et... comment... ce papier est-il tombé entre vos mains ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Je l'ai pris là encore mouillé de vos pleurs ! répondit Michel avec un accent de reproche tendre.

Henriette tressaillit; une contraction de dépit irrité crispa ses traits.

— Ainsi, dit-elle d'un ton amer, le secret que je n'avais confié à personne, M. Marc a cru pouvoir le surprendre? Je n'ai plus la liberté de ma douleur? On entre de force dans mon âme; on y lit malgré moi, sans que je puisse même savoir dans quel but et de quel droit?

Michel fit un mouvement.

— De quel droit! répéta-t-il; oh! c'est juste! Mademoiselle Henriette ignore celui que je puis avoir sur ce qui l'intéresse; elle ne sait rien de notre passé à tous deux. Je ne suis pour elle qu'un étranger.

— Pardon! interrompit la jeune fille qui regrettait déjà sa vivacité; je n'aurais pas dû oublier votre titre de tuteur!...

— Et si ce titre ne m'appartenait pas! reprit Michel en la regardant.

— A vous! s'écria Henriette; mais ne vous est-il pas donné par ma tante elle-même?

— Et si elle avait également usurpé celui qu'elle porte.

— Comment?

— Si vous étiez une orpheline qui ignore jusqu'à son nom.

— Ciel! que voulez-vous dire?

— Ce que j'ai cru devoir taire longtemps par prudence; ce que vous ne sauriez point encore aujourd'hui, si je n'avais besoin de me justifier, de gagner votre confiance par la mienne, de relever votre courage en vous disant ce que vous êtes et ce qu'on doit attendre de vous.

— Ah, parlez! parlez! dit la jeune fille dont le visage avait repris ses couleurs et qui, à demi soulevée de son siége, fixait sur le vétéran des yeux qu'une flamme subite avait ranimés.

Ce dernier l'invita à se rasseoir par un geste respectueusement impératif; lui-même prit une chaise et se plaça de l'autre côté du pupitre. Son émotion était visible. Il passa plusieurs fois la main sur son front et parut hésiter; mais enfin il fit un effort.

— Avant de parler à mademoiselle de ce qui la regarde, je suis forcé de lui parler de moi-même, dit-il, vu qu'il faut prendre les choses au commencement. Je lui dirai donc que je suis né dans une pauvre cabane du Gévaudan, et que je n'ai jamais connu que ma grand'mère, une

chrétienne dont les catholiques auraient fait une sainte si elle avait été de leur église, mais qui lisait la Bible et priait debout. Mon père et ma mère étaient morts presque dès ma naissance; ils m'avaient laissé à la digne femme qui m'éleva en grande misère, mais avec les consolations de l'Evangile. A chaque épreuve, elle savait trouver un passage du livre saint qui donnait patience.

Cependant la charge serait devenue trop forte sans la charité d'un généreux gentilhomme qui était, comme nous, de la religion et demeurait dans le voisinage. M. le chevalier de Barmont nous prit chez lui, et ma grand'mère mourut sous son toit en me recommandant de rester fidèle à Dieu et à mon maître.

Pour ce dernier, la recommandation était inutile, car mon cœur m'y portait d'inclination. Aussi, quand M. le chevalier partit pour l'armée du roi, je demandai à le suivre et à servir dans sa compagnie.

J'ai fait avec lui les grandes campagnes de M. de Turenne, et assez bien rempli mon devoir pour qu'on m'ait cru digne d'un sabre d'honneur. Je l'ai dû aux sollicitations de M. de

Barmont; jamais meilleur maître n'eut (j'ose le dire) plus fidèle serviteur. Dans la bataille, je combattais à ses côtés, au bivouac, je dormais à ses pieds; je le respectais comme mon chef et je l'aimais comme mon père!

Il le savait bien, et me rendait en confiance ce que je lui donnais en dévouement. Ce fut la cause de ma perte. Les officiers inférieurs me jalousaient et cherchaient toutes les occasions de me pousser à bout. J'étais trop accoutumé à la bonté de M. le chevalier pour ne pas supporter avec impatience leur brutalité. Un jour (c'était après une accusation qu'il n'avait pu justifier), l'un d'eux s'emporta plus fort que d'habitude et leva la main pour me frapper. J'étais à bout de patience; le sang me monta au cerveau... et... je prévins le coup en frappant moi-même!

Henriette, qui avait écouté jusqu'alors avec une attention avide, ne put réprimer un geste et une exclamation.

— Vous devinez la gravité d'une pareille faute, continua Michel; la discipline n'admettait aucune excuse; j'allais être condamné à mort! Il ne restait qu'un seul moyen de salut : M. le

chevalier gagna des médecins qui me déclarèrent fou, et il me fit envoyer à Bicêtre!

Il avait promis de ne point m'y abandonner. Quelques mois devaient suffire pour que je fusse oublié, et alors il devait obtenir mon élargissement ou faciliter ma fuite. Mais, hélas! il ne songeait pas que lui-même avait tout à craindre.

La persécution contre les huguenots s'était réveillée. Revenu au pays, M. de Barmont se trouva naturellement le recours de tous les persécutés. C'était à lui qu'on demandait protection ou conseil. Son manoir était devenu le rendez-vous commun; on y allait pour chercher les consolations des pasteurs proscrits et cachés. Le gouverneur en fut averti. Un détachement de dragons arriva au moment du prêche, et, comme quelques jeunes gens voulaient résister, l'officier ordonna de faire feu! M. et Mme de Barmont, qui s'étaient jetés en avant pour protéger leurs hôtes, tombèrent frappés à mort: le reste prit la fuite. Quelques vieillards et quelques enfants furent seuls faits prisonniers.

— Et pendant ce temps vous restiez retenu à Bicêtre? demanda Henriette dont les regards

impatients semblaient vouloir hâter le récit de Michel.

— Pendant ce temps, j'avais moi-même réussi à gagner un des gardiens et à m'échapper! reprit le vieux soldat. Je savais que le plus sûr moyen de me dérober aux recherches était de me cacher dans la foule de la grande ville; j'allai, en conséquence, m'établir au faubourg Saint-Marceau parmi les ouvriers pour huis et serrures, dont le métier m'avait toujours fait envie. M. le chevalier, qui battait lui-même le fer avec une rare adresse, s'était bien souvent servi de moi à la forge du manoir; aussi me fis-je recevoir sans peine compagnon serrurier. Au bout de quelques mois, le goût et la bonne volonté aidant, j'étais recherché par les plus habiles maîtres. On me confiait la fabrication des fermetures à secret pour les petits meubles des grandes dames et les coffres des financiers; mon salaire n'était plus proportionné au travail, mais au besoin qu'on avait de mon adresse, et je l'élevais presque à volonté.

J'avais plusieurs fois essayé d'obtenir quelques nouvelles de M. de Barmont et de lui en donner, mais sans réussir. Je n'osais point

écrire, de peur de compromettre mon ancien maître ou de faire deviner ma retraite, et je ne connaissais personne qui pût me servir d'intermédiaire. Enfin, le hasard me fit rencontrer un compagnon qui arrivait de Javoulx et qui me raconta la triste aventure du manoir de Barmont.

Depuis la mort de ma grand'mère, je n'avais point reçu de coup si rude. Mon procès et le cabanon de Bicêtre n'étaient rien en comparaison de ce malheur. Pendant dix-huit ans que j'avais vécu près du chevalier, je m'étais habitué à le chérir comme mon protecteur et à le respecter comme mon maître. Dans ce long service, il n'y avait pas eu une heure de dépit ou de refroidissement. On aurait pu, à chaque minute, me demander ma vie pour M. de Barmont et je me serais trouvé content de la donner. A la nouvelle de son malheur, je restai d'abord terrassé. Mais un souvenir traversa tout à coup ma peine. M. et Mme de Barmont avaient une fille! tous deux morts, qu'était-elle devenue? Le compagnon qui m'avait raconté leur triste sort ne put me rien dire, sinon que les enfants faits prisonniers au manoir avaient été

conduits d'abord à la prison de Marvejols, puis dirigés sur Paris. Il ne m'en fallait pas davantage pour me mettre en quête. Après beaucoup de démarches, j'appris qu'on avait conduit les orphelins huguenots à Saint-Lazare, pour être convertis. Je pris des informations. Parmi eux se trouvait bien une petite fille de cinq à six ans qui arrivait du Midi ; on me permit de la voir, et (jugez de ma joie !) c'était la fille du chevalier ! c'était vous !

Henriette se redressa.

— Moi ! s'écria-t-elle saisie : ai-je bien entendu, grand Dieu !... êtes-vous sûr ?... moi, fille de M. de Barmont ?

— Et j'en ai les preuves, ajouta vivement Michel ; car en vous arrachant aux mains de vos geôliers, je voulais être certain que je sauvais l'enfant de mon maître.

— Mais comment pûtes-vous réussir ?

— Je me rappelais avoir entendu dire à M. le chevalier, qui le savait par expérience, que l'intendant de Saint-Lazare vendait à prix d'argent les orphelins confiés à sa garde ; j'avais des épargnes que je fis offrir et qui furent acceptées.

— Ainsi, interrompit la jeune fille, c'est à vous que je dois ma délivrance !

— Oui, reprit le vétéran qui sembla remué par ce souvenir ; oh ! je vivrais mille années que je n'oublierais jamais ce moment ! C'était un soir d'hiver ; le gardien m'avait donné rendez-vous à l'une des petites portes du jardin. Dix heures sonnaient quand je l'entendis venir. Il vous portait dans ses bras tout endormie et vous remit dans les miens qui alors étaient robustes et entiers. Je ne lui dis pas un seul mot, mais je lui donnai la somme convenue qu'il compta ; puis je vous enveloppai dans mon tablier de travail pour vous garantir du froid et vous cacher. J'étais si joyeux que mes jambes tremblaient sous moi. Je pris par les rues les plus désertes et j'arrivai au nouveau logement que j'avais loué. — Ah ! je me souviens encore de tout comme si c'était hier ! — Je vous couchai sur le petit lit préparé pour vous près de la miniature de votre père, qu'il m'avait remise au moment de le quitter, et sous le sabre d'honneur gagné en Allemagne. J'avais ainsi, dans le même coin de ma mansarde, toutes mes richesses et tous mes bonheurs ! Je sentis alors

mon cœur se gonfler..., les larmes me vinrent aux yeux ; je me mis à deux genoux devant le petit lit et je restai là, bien longtemps, à regarder dormir l'enfant de celui dont j'avais été le serviteur et le soldat !

— Cher monsieur Marc ! dit Henriette en rendant la main au vétéran ; et jusqu'ici vous m'avez laissé ignorer ce que je vous devais.

— Vous ne me devez rien, reprit Michel, je ne faisais que payer une dette, mais il fallait la payer tout entière : car je ne voulais point laisser déchoir la dernière descendante des Barmont : il fallait qu'elle fût élevée comme une fille de gentilhomme. C'était mon devoir, mon honneur ! puisque j'étais là, elle ne devait plus paraître orpheline.

— C'est alors que vous m'avez confiée à Mme Armand ?

— Afin de vous faire retrouver des soins de mère. J'avais toujours peur qu'on ne vous reconnût pour une des orphelines de Saint-Lazare ; qu'on ne vous arrachât d'entre mes mains pour vous emprisonner au fond de quelque couvent. Je cachai votre nom à Mme Armand elle-même, qui consentit à vous élever comme sa

nièce. Moi j'étais robuste et habile ouvrier ; en redoublant de travail, je pouvais fournir à tous vos besoins. J'étais fier de vous voir grandir, belle, contente, et ne manquant de rien.

Henriette l'interrompit par une exclamation d'attendrissement et de reconnaissance.

— De sorte que cette aisance qui m'a entourée dès mon enfance, dit-elle, je la devais à votre travail.

— Hélas ! reprit Michel dont le visage s'était assombri ; mes forces ne répondirent pas longtemps à ma volonté. Depuis quatre années je travaillais sans relâche ; pendant tout ce temps, le soleil ne s'était guère couché pour moi ; je sentis subitement qu'il allait disparaître. Une blessure que j'avais autrefois reçue au front se rouvrit, ma vue s'affaiblit ; je devenais aveugle !

La jeune fille joignit les mains.

— Aveugle ! répéta le vétéran ; comprenez-vous tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce mot ? Aveugle ! Quand mon travail de toutes les heures pouvait à peine suffire. Aveugle ! c'est-à-dire, prisonnier dans une nuit sans fin ; inutile, impuissant ! L'épreuve était trop forte ; je ne voulus point l'accepter ! je me raidis contre

le mal; je me dis que j'arriverais à le vaincre à force de courage. Je continuai mon travail acharné. Au lieu de reconnaître comme Salomon dans l'Ecclésiaste : « *Qu'on ne saurait rien ajouter ni rien diminuer de ce que Dieu a voulu* », je luttai contre lui en me confiant à mes seules forces. La punition ne se fit pas attendre. Un jour que l'éclat de la forge avait accru mon aveuglement, j'avançai la main vers l'enclume, sans voir le marteau levé d'un de mes compagnons; la main fut broyée du coup ! On me porta à la plus prochaine infirmerie, d'où je sortis deux mois après... tel que vous me voyez.

Michel avait retiré le gant qui déguisait habituellement sa blessure et montrait son bras mutilé. Henriette joignit les mains avec un cri de surprise et de douleur; le vétéran continua :

— Ma dernière espérance était perdue; non-seulement le jour s'éteignait pour moi, mais Dieu venait de briser l'instrument dans lequel je m'étais jusqu'alors confié. Si j'avais été seul, j'aurais pu me résigner; mais cette tâche que j'avais entreprise, il faudrait donc y renoncer? La fille de mon maître allait retomber aux mains de ses

ennemis ou subir tous les tourments du besoin ! Je cherchais en vain quelque expédient ; les jours se succédaient sans rien apporter. Mme Armand m'avait écrit deux fois pour me dire que ses dernières ressources étaient épuisées : je reçus une troisième lettre qui m'avertissait que vous étiez au lit, atteinte de la contagion qui ravageait alors Paris, sans médecin, sans remèdes et sans argent.

A cette nouvelle, je sentis mon courage faiblir et ma raison se troubler. Privé de secours et d'espoir, je fus près de laisser là ma vie inutile comme un fardeau devenu trop lourd. Pendant quelques instants, je ne songeai qu'à m'échapper d'ici-bas et à me réfugier avec Job dans le sépulcre « *pour y dormir mon sommeil !* » Mais au milieu de mon désespoir, le souvenir des enseignements de ma vieille grand'mère me revint : je me rappelai la parole de saint Paul aux Corinthiens : « *Béni soit Dieu qui nous console pour que nous partagions ensuite cette consolation à ceux qui souffrent !* » et je me dis : puisque ton Père céleste t'a laissé la vie, c'est qu'il veut se servir de toi, mais c'est à lui seul de choisir la manière dont il désire t'employer.

Tant que tu as eu des forces, tu as demandé tes ressources au travail; maintenant que tu les as perdues, demande-les à la générosité de tes frères.

Et comme l'orgueil humain se révoltait en moi, le souvenir du chevalier sembla se réveiller et prendre la parole pour me dire : — A tout prix, il faut que tu sauves l'orpheline de ton maître du froid et de la faim. Quand tu étais soldat, tu n'as jamais reculé devant la fatigue ni le danger; maintenant, rappelle-toi que tu es chrétien pour ne pas reculer devant l'humiliation.

Je me parlai ainsi tout le jour. Enfin, le soir venu, mon cœur fit violence à mon orgueil, je descendis mon haut escalier à tâtons, j'arrivai dans la rue, et là, sans rien dire, la rougeur au front, des pleurs de honte à chaque paupière..., je tendis la main.

La jeune fille l'interrompit par une exclamation si poignante qu'il releva les yeux; elle avait la tête rejetée en arrière, les mains jointes, et le visage couvert de larmes.

— Vous! murmura-t-elle d'une voix balbutiante; et c'était... pour moi!

— Dieu voulut me récompenser, reprit Mi-

chel ; j'avais fermé les yeux afin de ne rien voir ; mais, au bout d'un instant, j'entendis quelqu'un s'arrêter avec une interjection de pitié ; mon uniforme (seul habit qui me restât et que j'avais dû prendre) venait de le frapper, et je sentis qu'il me glissait dans la main une pièce d'or. En toute autre occasion, j'aurais rougi de cette première aumône ; eh bien ! je ne pus retenir un cri de joie en pensant que c'était pour vous.

— Ah ! c'est trop ! s'écria Henriette qui saisit la main du vétéran et la pressa sur son cœur ; comment pourrai-je jamais reconnaître?... Et vous m'aviez laissée ignorer jusqu'ici tant de dévouement !

— Parce que j'en étais assez récompensé par votre bonheur, reprit Michel ; Dieu m'avait pris sous sa protection ; il avait changé ma misère presque en richesse, et j'avais pu vous faire une existence selon mes souhaits. En vous voyant près de Mme Armand, joyeuse et ne manquant de rien, je me disais orgueilleusement, comme David après sa victoire sur les Philistins : « *Dieu m'a donné selon mes mérites !* » votre joie était le luxe de ma pauvreté. Mais depuis, tout est changé ; un moment a détruit

l'ouvrage de quinze années. A la place de ce sourire qui me coulait dans le cœur, comme un rayon de soleil, je ne trouve plus qu'un visage pâli par les veilles.

La jeune fille tendit les mains.

— Non, balbutia-t-elle; monsieur Marc... Si vous saviez..., mon Dieu! mon Dieu!

Les larmes qui la gagnèrent lui coupèrent la voix et elle se cacha le visage.

Le vétéran soupira en secouant la tête avec tristesse.

— Vous voyez, dit-il : je vous fais encore pleurer; il eût mieux valu ne point parler!... mais mon cœur s'est ouvert malgré moi. Je me suis dit : — Quand elle saura ce que j'ai fait, elle comprendra que son repos m'appartient, que j'y ai droit; elle ne voudra pas que tous mes efforts aient été inutiles; qu'il ne me reste rien de tant d'espérances! elle tâchera de guérir pour que j'aie encore une raison de vivre; elle aura pitié d'un vieux serviteur qui n'a jamais attendu d'autre récompense que le bonheur de la fille de son maître, et qui le lui demande... à genoux!

En parlant ainsi, Michel s'était levé, les yeux

humides, les lèvres tremblantes, et s'était agenouillé près du fauteuil de Henriette. Celle-ci, qui éclatait en sanglots, le força à se relever et se jeta sur sa poitrine. Elle eût voulu le remercier, le rassurer; l'émotion était trop forte. Pendant un moment, tous deux ne purent que confondre leurs larmes. Enfin, le vétéran se dégagea avec une sorte de modestie respectueuse, et essuyant ses yeux :

— Si seulement, dit-il, mademoiselle me promettait de prendre courage !...

— Ah ! je vous le promets..., s'écria Henriette; oui..., oui..., je veux reconnaître tant de générosité...; ne craignez rien; j'oublierai..., j'oublierai...

Les larmes lui coupèrent la parole; Marc fit un geste désolé.

— Non, reprit-elle plus vivement en essuyant ses yeux...; je ne pleure pas..., cher monsieur Marc,—c'est nerveux.—Désormais je veux être tout entière à la reconnaissance, au bonheur que je vous dois.

— Alors, reprit le vétéran d'un ton de prière, pourquoi refuser les moindres distractions ?

— Je ne les refuserai plus, interrompit la

jeune fille précipitamment et comme quelqu'un qui cherche à s'étourdir; je serai gaie, monsieur Marc; je vous le jure.

— Eh bien! prouvez-le moi, dit le vieux serviteur, en vous occupant des fleurs que j'ai fait porter pour vous sur la petite terrasse.

— Des fleurs! répéta Henriette; ah! je veux les soigner moi-même..., vous verrez...; je les aimerai comme celles... d'autrefois!...

Ici, sa voix s'éteignit au souvenir du parterre cultivé à Versailles et qui lui rappelait tant de douces images; mais en voyant le nuage qui passa sur le front du vétéran, elle reprit aussitôt d'une voix entrecoupée.

— Pardon..., monsieur Marc..., ce n'est rien..., absolument rien...; — je vous assure que c'est nerveux!... Tenez, voilà mes larmes essuyées...; — je veux aller voir vos fleurs. — Ah! il ne faut pas m'en vouloir..., il faut être indulgent...; vous verrez que j'aurai du courage..., que je serai digne de vous.

Elle serra encore la main de Michel et courut à la terrasse, autant pour laisser un libre cours à son émotion que pour visiter le présent de son protecteur.

Celui-ci la suivit un instant du regard. Il la vit s'approcher des caisses de fleurs, aller lentement de l'une à l'autre, essuyant une larme à chaque station, et s'accouder enfin sur la balustrade, les yeux perdus dans le long faubourg où tourbillonnait une foule agitée.

Le vétéran secoua la tête et tomba lui-même dans une sombre méditation. Il cherchait les moyens d'arracher la jeune fille à sa préoccupation, de détourner son cœur en occupant son esprit, de profiter de la soumission attendrie que sa révélation venait de lui inspirer, pour obtenir d'elle quelque résolution énergique. Il flottait encore entre plusieurs projets, lorsque Mme Armand parut à la porte du salon.

La vieille dame portait sur tout son visage l'expression d'une surprise effrayée; ses pas étouffés et ses mains étendues annonçaient la crainte d'être découverte. A l'exclamation que laissa échapper Michel en l'apercevant, elle lui imposa silence par un geste répété.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le vétéran à voix basse et en s'approchant.

Mme Armand lui prit la main, l'entraîna vers une petite porte vitrée par le haut, écarta un ri-

deau de toile de Bergame et lui montra un homme en veste occupé dans le corridor à détacher de son crochet une caisse de fleurs.

— Voyez! murmura-t-elle à son oreille.

— Eh bien? dit Michel qui ne pouvait comprendre ce mystère; c'est sans doute un des garçons jardiniers du voisin.

— Vous ne le reconnaissez donc pas?

— Mais... non.

Elle le fit reculer de quelques pas, dans la crainte d'être entendue.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce prétendu valet de place, qui s'était introduit chez nous à Versailles et qui n'était qu'un agent déguisé de M. de Fronsac?

— Sans doute; mais quel rapport peut avoir ce garçon jardinier?

— C'est lui!

— Que dites-vous?

— Je m'en suis assurée, ce sont les mêmes traits, la même voix... Je l'ai aperçu écoutant aux portes, regardant autour de lui pour se mettre au fait du logis... — et, tenez, tenez... il s'approche de la terrasse...; voyez son geste de joie..., il a aperçu Henriette... N'en dou-

tez pas, c'est M. de Fronsac qui l'envoie...

— M. de Fronsac?... répéta Michel étonné; comment le croire, quand il est absent?

Un cri poussé par Henriette l'interrompit : la jeune fille s'élança dans le salon, pâle et haletante, en appelant : — Madame Armand, monsieur Marc?

— Qu'est-ce donc? demandèrent-ils en même temps.

Elle les prit par la main, et les entraînant vers la terrasse :

— Là, regardez! s'écria-t-elle, à la portière de ce carrosse arrêté devant la maison du notaire, ces deux hommes!...

— Il me semble, reprit Michel, que le plus vieux est M. Moreau.

— Mais l'autre, l'autre!...

Mme Armand avança la tête :

— Que Dieu nous fasse miséricorde! interrompit-elle; c'est le prétendu M. Hubert.

— Oui, reprit vivement Henriette; M. Hubert ici, quand nous savons que le duc de Fronsac est à l'armée, qu'une blessure l'y retient.

— Mais alors, fit observer le vétéran, nous

avons été trompés; celui que vous receviez à Versailles n'était point le duc.

— C'est ce que ce vaurien pourrait nous dire interrompit Mme Armand en montrant Coquillard qui venait d'avancer la tête à la porte vitrée.

Michel courut à lui, le saisit au collet et le força à entrer.

Le valet de place fut d'abord déconcerté, et répondit en balbutiant aux premières questions du vétéran; mais après l'avoir examiné, il parut se rappeler tout à coup un souvenir, et comme Michel, qui continuait à le secouer, lui répétait de déclarer le véritable nom de l'homme par qui il était envoyé, il s'écria à son tour :

— Un moment! Commencez par me laisser, sans quoi j'en dirai peut-être plus que vous ne voulez.

— Et que diras-tu? demanda le vétéran.

— Je dirai, reprit le valet de place en clignant de l'œil, ce que m'a appris Mme Rossignol.

Michel tressaillit.

— Mme Rossignol? répéta-t-il en baissant la voix et prenant le valet à part; tu la connais donc?

— Comme un neveu connaît sa tante.

— Quoi! tu serais...

— Nicolas Coquillard, candidat à la place de sourd et muet..., et je sais l'histoire du vétéran qui est établi au petit portail de Saint-Roch...

Michel lui mit la main sur les lèvres.

— Tais-toi, malheureux, dit-il.

— A la bonne heure, reprit Coquillard ; mais le syndic voit, comme dit cet autre, « qu'on est gardé à carreau ! »

— Soit, reprit le vétéran, qui venait de rencontrer les regards de Henriette et de Mme Armand, surprises de cet étrange aparté ; mais réponds à ce que je te demande. Tu connais celui que Mme Armand recevait à Versailles sous le nom de Hubert.

— Possible ! répliqua Coquillard ; seulement j'ai promis le secret, et une promesse c'est sacré ; aussi c'est inutile de m'interroger ; je serai muet comme un poisson.

Le vétéran lui saisit le bras :

— Ecoute, dit-il ; tu sollicites une place dans notre corporation.

— Oui.

— Tu sais qu'il dépend de moi de te faire agréer.

— Et je sais aussi que vous me refusez votre protection.

— Eh bien, je te l'accorde.

— Est-ce possible ?

— Je te fais recevoir, si tu veux répondre franchement à mes questions.

Le valet de place fit un saut en arrière.

— Vrai ! s'écria-t-il joyeusement ; je n'ai qu'à parler pour passer sourd et muet ! Eh bien tant pis ! je dis la vérité.

—Ah ! enfin, interrompit Mme Armand qui s'était approchée et avait entendu l'exclamation de Coquillard ; voyons ; vite, alors !... Ce M. Hubert ?...

— Se nomme Gaston de Vignolles, répliqua le valet de place.

— Et c'est lui qui a tenté l'enlèvement de Henriette ?

— Du tout, c'est son ancien tuteur, M. Moreau.

— L'économe de Saint-Lazare? s'écria le vétéran.

— Juste ! reprit Coquillard ; il a tout conduit à l'insu du jeune homme.

— Mais dans quel intérêt? demanda Henriette.

– Dans quel intérêt ! répéta le neveu de

Mme Rossignol; au fait, la demoiselle ne sait pas... L'intendant a une fille qui était promise à M. Gaston; quand le père a vu que son futur gendre cherchait une femme ailleurs, il a voulu faire place nette.

— Ainsi, M. Hubert n'y était pour rien?

— Du tout! à preuve que depuis la disparition de la demoiselle, il l'a cherchée partout.

— Moi?

— Que depuis qu'il a perdu l'espoir de la retrouver, il dépérit de tristesse.

— Se peut-il?

— Et que M. Moreau va lui faire quitter la France, sous prétexte de le distraire.

— Ah! ne le permettez pas, monsieur Marc! s'écria Henriette qui avait repris ses couleurs et dont les yeux brillaient; au nom du Ciel! détrompez-le; retenez-le! que je ne le revoie plus s'il le faut; qu'il en épouse... une autre; mais qu'il reste ici... qu'il soit heureux. Oh! maintenant que je sais qu'il ne m'a point trompée, j'aurai du courage..., je puis me résigner à tout; son bonheur me consolera du reste. Monsieur Marc! oh! je vous en prie à mains jointes, ne le laissez point partir.

— Non, dit le vétéran, qui semblait réfléchir ; que mademoiselle soit sans inquiétude ; je saurai bien empêcher ce départ, et peut-être même... ; oui, j'en ai l'espérance ..., peut-être pourrai-je faire davantage.

Henriette le regarda sans oser l'interroger ; il parut hésiter un instant, puis, lui prenant la main :

— Mademoiselle veut-elle faire ce que je lui demanderai? ajouta-t-il brusquement; aura-t-elle le courage de m'aider à défendre son bonheur?

— Je l'aurai ! répliqua la jeune fille.

Michel fit un geste de résolution.

— Eh bien! s'écria-t-il, c'est chose dite ; tout à l'heure notre sort sera décidé. Que mademoiselle se prépare à me suivre ; Madame Armand, donnez vite la mantille et faites demander un carrosse de louage.

— Jésus! que voulez-vous faire? demanda la vieille dame, qui obéit toute saisie.

— Vous le saurez, interrompit le vétéran en cherchant son chapeau ; ceci va être, comme dit l'apôtre, « *un jugement de Dieu !* » Priez, Madame Armand, priez pour la réussite, tandis que moi je vais y travailler.

VIII.

TEL MAITRE, TELS VALETS.

En sortant de chez Mme Armand avec Henriette, le vétéran ordonna d'abord au cocher de les conduire chez M. le Rivelle, ancien avocat au Châtelet, autrefois employé par M. de Barville dans le procès militaire qui avait failli coûter la vie à Michel. C'était entre ses mains qu'avaient été déposés par celui-ci les différents papiers remis avec l'orpheline quand il l'avait rachetée de Saint-Lazare et qui constataient son identité.

Pendant ce temps, Coquillard courut chez M. Moreau. Prévoyant une explication orageuse

entre l'intendant et Michel, il tenait à en décliner d'avance la responsabilité en avertissant le premier, comme il avait averti le second ; en même temps qu'il s'assurait ainsi deux récompenses, chacune de ses trahisons masquait l'autre.

Il fit donc demander Lavarane, lui annonça que non-seulement il avait découvert la demeure de la tante et de la nièce, mais qu'une conversation entendue par hasard lui avait appris que toutes deux avaient réussi à découvrir la vérité et préparaient quelque chose contre M. Moreau. Lavarane effrayé allait conduire le valet de place à l'intendant pour qu'il pût lui répéter ces importantes révélations, lorsque le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la grande porte attira l'attention de Coquillard ; il écarta le rideau, et fit un mouvement.

— Dieu nous sauve! les voici! s'écria-t-il.

— Qui cela? demanda Lavarane.

— La demoiselle et son protecteur..., vous savez..., celui qu'elles appellent M. Marc.

— L'affidé de l'intendant avança la tête et regarda à travers les vitres.

— Tu es sûr? demanda-t-il.

— Aussi sûr que de mon nom, répliqua Coquillard; tenez, tenez; c'est lui qui aide la petite à descendre...; il a l'air de la rassurer...; le voilà qui se retourne; il n'y a pas à s'y tromper, c'est le syndic en personne.

— Lavarane, penché à la fenêtre, regardait Michel avec une attention singulière : plus il l'examinait, plus il semblait frappé d'une ressemblance; lorsqu'il le vit prendre le bras de Henriette et s'avancer vers la grande porte, il laissa échapper une exclamation.

— Il n'y a pas à douter! s'écria-t-il, sa figure..., sa démarche...: c'est lui, c'est bien lui!

— Vous le connaissez? demanda Coquillard.

— Comme un ancien pensionnaire de Bicêtre! répliqua Lavarane.

— Bah! mais c'est, soi-disant, un vieux soldat.

— Qui a fait les guerres d'Allemagne?

— Juste! même qu'il porte d'habitude son uniforme et qu'on l'appelle le vétéran.

— C'est cela, c'est cela. Ah! le diable vient à notre aide!

— Le voici qui entre, fit observer le neveu de Mme Rossignol, penché à la fenêtre.

— Il ne faut pas qu'il ressorte avant mon

retour, interrompit Lavarane ; tu vas le recevoir, Coquillard ; tu le retiendras, sans lui permettre de voir M. Moreau !...

En parlant ainsi, il avait pris son chapeau et courait vers une porte donnant sur le petit escalier.

— Un moment ! s'écria Coquillard qui le suivait, comment le faire attendre ?

— Comme tu voudras !

— Mais s'il refuse ?...

— Nous n'aurons plus besoin de tes services.

Lavarane avait prononcé ces derniers mots sur le seuil et disparut dans l'escalier. Le valet de place resta murmurant et indécis.

— On n'aura plus besoin de mes services..., répéta-t-il tout bas... : ils n'ont que ça à vous dire !... Faudrait faire l'impossible !... Après tout, je ne demanderais pas mieux que d'avoir plus besoin d'en rendre, de ces services..., le syndic n'a qu'à tenir sa parole !...

Et comme si cette pensée lui ouvrait une nouvelle voie.

— Tiens, au fait, pourquoi non ? reprit-il entre ses dents : voici une occasion..., faut en profiter.

Il fut interrompu par la voix de Michel qui insistait près d'un valet de garde dans l'antichambre et demandait à voir M. Gaston de Vignolles.

— Je vous répète que M. de Vignolles est occupé, objectait le valet.

— J'attendrai, répondit le vétéran.

— C'est inutile, M. de Vignolles ne pourra recevoir ; il part dans une heure.

Michel sentit le bras de Henriette tressaillir sur le sien.

— Je ne sortirai pas sans l'avoir vu ! reprit-il d'un accent ferme : où est-il dans ce moment ?

— En conférence avec M. l'intendant.

— Avec M. Moreau ? très-bien ; annoncez-nous à tous deux.

Le valet semblait hésiter ; Coquillard poussa la porte entr'ouverte.

— Pardon, excuse ! dit-il de son air le plus aimable, si monsieur Marc veut entrer.

— Toi ici ! s'écria le vétéran surpris.

Le valet de place lui imposa silence par un geste, l'introduisit avec Henriette et referma soigneusement la porte.

— Comment se fait-il que je te retrouve chez

M. Moreau? demanda Michel d'un ton soupçonneux; et que venais-tu y faire?

— Vous rendre service! répliqua Coquillard: vu que sans moi vous n'arriverez jamais ni à M. de Vignolles ni à l'intendant; il y a défense.

— Et toi, tu peux nous les faire voir? reprit le vétéran.

Coquillard posa un doigt sur ses lèvres et l'attira près de la fenêtre.

— Parlons bas, syndic, dit-il en regardant autour de lui; je vous ai déjà donné des renseignements pour lesquels vous m'avez promis votre protection.

— Et je te la promets encore.

— Merci, mais vous savez le proverbe: « Les promesses sont nourriture pour gens qui ont bien dîné. » Il me faudrait quelque chose de plus substantiel.

— Explique-toi; mais vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— Eh bien, voici la chose! j'ai là ma demande à la corporation des bons pauvres pour succéder au sourd et muet; mettez-y seulement votre seing, je serais en règle et je pourrais entrer en fonctions.

— Est-ce là ce que tu veux ?

— Exactement, syndic.

— Donne ta demande.

— La voici.

— De l'encre, une plume...

— Vous trouverez tout sur le guéridon.

Michel parcourut rapidement le papier que lui avait remis Coquillard, s'approcha de la petite table et signa avec quelque difficulté de la main qui lui restait.

Dès qu'il eut la pièce, le valet de place ne put retenir un geste de joie, et la faisant disparaître dans la large poche de sa souquenille :

— A cette heure, dit-il en baissant la voix, attention à vous, syndic. Vous apercevez bien, au bout de ce corridor, la porte ouverte qui laisse voir un petit salon ?

— Oui.

— Entrez-y ; au fond est le cabinet de M. Moreau.

— Et tu es certain qu'il s'y trouve ?

— Avec M. Gaston ; je les ai vus entrer tous deux.

— Allons ! dit Michel ; c'est Dieu qui les a réunis. Il ne nous abandonnera pas, car c'est

lui qui a dit : « *La justice gardera celui qui est intègre dans sa voie.* » Venez, mademoiselle, et répétez en vous-même, avec David : « *Dieu est mon rocher et ma forteresse.* »

La voix du vétéran avait une fermeté hardie ; son œil brillait d'une confiance religieuse. Il présenta la main à Henriette qui tremblait, et se dirigea avec elle vers la porte indiquée.

Elle conduisait bien réellement à la pièce retirée où l'intendant avait coutume de travailler seul, loin de tout dérangement.

Il y avait pourtant introduit cette fois son ancien pupille, en sortant de chez le notaire où il venait de lui faire signer une procuration générale. Avant de le laisser quitter Paris, l'intendant avait voulu resserrer les liens de gratitude qui plaçaient le jeune homme dans une sorte de dépendance morale, en lui révélant certaines circonstances qu'il avait réservées pour le moment où leur révélation pourrait le servir. Gaston était assis devant une table couverte de lettres, autrefois écrites par sa mère, et qu'il venait de parcourir avec un étonnement et une émotion dont on retrouvait encore l'expression sur son visage. Le front appuyé à une de ses

mains, il relisait les dernières, tandis que l'intendant, debout devant la cheminée, l'observait du regard.

— Vous devez enfin comprendre, cher enfant, reprit-il après un long silence, tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait pu vous paraître obscur dans la vie de votre malheureuse mère. Cette vie a d'abord été celle d'une foule de pauvres filles riches de notre bourgeoisie, que l'orgueil des parents sacrifie à une noble alliance. Mariée à M. de Vignolles, elle fut bientôt délaissée par lui. Vous veniez de naître, et l'amour d'un enfant ne pouvait suffire à un cœur si jeune, enrichi par des épargnes de tendresse jusqu'alors sans emploi. La rencontre du chevalier de Clémenti éveilla tous ses rêves. M. de Vignolles, parti pour l'Amérique, avait, dit-on, péri avec le navire qui le portait. Par malheur, le veuvage ne put être constaté; la disparition du mari prouvait seule sa mort. Des difficultés inextricables s'élevèrent pour une seconde union, et celui qui avait tourmenté votre mère pendant sa vie, semblait destiné à lui interdire le bonheur, même après sa mort. Elle n'eut point le courage d'accepter ce nouveau

chagrin; un mariage secret l'unit au chevalier. Mais son union fut de courte durée. Le nouvel époux, qui semblait destiné à lui faire oublier les afflictions d'un premier mariage, fut bientôt emporté par le fléau qui ravageait Paris.

— Oui, dit Gaston dont les yeux s'étaient remplis de larmes; voici les lettres dans lesquelles ma mère vous apprend le coup qui l'a frappée...

— Hélas! l'épreuve n'était point achevée, reprit M. Moreau en soupirant; celles qui suivent vous font connaître le retour inattendu de M. de Vignolles et le procès intenté à votre mère pour la dépouiller de l'administration de ses biens, que son contrat de mariage lui avait prudemment réservée.

— Et c'est alors surtout que vous êtes venu à son secours! fit observer Gaston; je trouve à chaque pas, dans cette correspondance, l'expression de la reconnaissance de ma mère et de nouveaux motifs pour vous remercier.

— Ne songez pas à moi, interrompit M. Moreau; votre mère avait gardé des faibles services que j'avais pu lui rendre un souvenir qui a été ma récompense; c'est à lui que je dois

les dispositions de son testament, en vertu desquelles je suis devenu votre tuteur, et qui exprimaient l'espoir d'une union... dont je ne veux plus vous parler maintenant. — Ma fille et vous, êtes encore jeunes, cher enfant : le temps décidera de vos sentiments ultérieurs. Quelle que soit la volonté de Dieu, j'espère m'y soumettre.

— Ah! je ne puis répondre à tant d'indulgence, reprit Gaston d'une voix entrecoupée; les mots me manquent! Croyez bien seulement que mon silence n'est point de l'ingratitude, mais de l'impuissance ; et permettez-moi encore une question. — Dans une des lettres que vous venez de me faire lire, je trouve une allusion que je n'ai pu comprendre. C'est ici ; voyez!...

Il avait posé le doigt sur un passage et l'intendant se penchait pour lire, quand trois coups lents, mais fermes, furent frappés à la porte du cabinet. Presque au même instant celle-ci fut ouverte et le vétéran entra.

IX.

LE CABINET DE M. MOREAU.

L'intendant ne reconnut pas Michel au premier abord ; mais Gaston, qui s'était retourné, se leva saisi.

— Monsieur Marc ! s'écria-t-il.

A ce nom, M. Moreau fit un pas en arrière.

— Marc ! répéta-t-il.

Et reconnaissant alors les traits de l'homme qu'il avait aperçu à la petite maison de l'*Impasse-Verte*, il s'écria :

— Que vous faut-il ? qui vous a permis d'entrer ? qui demandez-vous ?

— Ceux que je vois ici, répliqua Michel, en

regardant alternativement M. de Vignolles et l'intendant.

— Si vous avez à me parler, venez! reprit vivement celui-ci, qui voulut entraîner le vétéran vers un second cabinet.

Mais Gaston l'arrêta du geste.

— Non! s'écria-t-il; puisque le hasard me fait rencontrer cet homme, qu'il reste; je veux que tout s'explique.

— Je viens pour cela, répliqua le vétéran.

M. Moreau voulut l'interrompre.

— Ah! laissez! s'écria le jeune homme pâle et troublé; il faut que je sache la vérité tout entière.

Et s'approchant de Michel :

— Parlez, continua-t-il impétueusement; où est celle dont vous étiez le protecteur? que je sache pourquoi, lorsque je venais de lui écrire pour me justifier et me faire connaître, vous ne m'avez répondu que par la fuite?

— Pourquoi? répéta le vétéran; demandez à ceux qui, après avoir sans doute intercepté votre lettre, ont essayé contre Mlle Henriette la violence et se sont dits envoyés par vous.

— Par moi!

— Interrogez celui qui, en employant dans cet essai d'enlèvement le carrosse de M. de Richelieu, nous a fait croire que le duc lui-même s'était caché sous le faux nom de Hubert et nous a ainsi forcés à nous cacher.

— Mais qui donc a osé?...

— L'homme dont votre préférence pour Mlle Henriette dérangeait les plans.

— Que dites-vous? ce serait?...

— Celui que vous écoutiez là tout à l'heure; qui, pour débarrasser sa fille d'une rivale, n'a reculé devant aucun moyen; qui allait vous faire partir de peur qu'une rencontre, une explication, ne dévoilât ses mensonges...; et si vous en doutez encore, regardez! son trouble suffira pour le trahir!

M. Moreau semblait, en effet, anéanti. Immobile, l'œil errant et les lèvres tremblantes, il s'efforçait en vain d'interrompre Michel par quelques mots entrecoupés. Son hypocrisie avait été prise évidemment au dépourvu; il sentait le masque lui glisser du visage et ne savait comment le retenir. Ce trouble fut pour Gaston un trait de lumière.

— Quoi! s'écria-t-il en joignant les mains

avec une sorte de doute mêlé d'horreur : tout aurait été conduit par... Non, c'est impossible ! Au nom du Ciel ! parlez, monsieur, justifiez-vous !

— A quoi bon ! puisque l'accusation d'un inconnu suffit pour vous faire oublier tout le passé ! dit M. Moreau qui tâchait de gagner du temps, afin de préparer tout bas un plan de défense.

— A quoi bon, en effet, répéta Michel ironiquement, lorsque les faits parlent trop haut pour qu'on puisse les contredire ! lorsque, grâce à votre tentative et à l'erreur qui en a été la suite, celle qui faisait obstacle à vos espérances a failli succomber de douleur !

— Que dites-vous? s'écria Gaston; quoi, Henriette...

— Ce matin encore elle voulait mourir, répondit le vétéran avec une émotion involontaire, et c'est seulement en découvrant que M. Hubert n'était point le duc de Richelieu, qu'elle a repris le courage de vivre.

Le jeune homme fit entendre une exclamation d'attendrissement.

— Et vous êtes dupe de pareilles histoires !

cher enfant, dit l'intendant qui commençait à se reconnaître. — Vous voilà tout troublé du prétendu désespoir de cette petite ! Vous croyez ce que vous dit cet homme?

— Ah ! je savais qu'on le mettrait en doute, interrompit Michel qui recula de quelques pas : aussi ai-je voulu avoir des preuves. Vous pouvez nier ce que j'ai dit de celle qui souffre pour vous depuis si longtemps; mais peut-être ne nierez-vous pas au moins sa pâleur et ses larmes.

Il avait regagné la porte qu'il ouvrit, et courant au petit salon qui précédait le cabinet de M. Moreau, il reparut en tenant par la main Henriette.

Les traces laissées par le chagrin sur son visage sillonné étaient si visibles, que le cri de joie qu'avait poussé Gaston à sa vue sembla s'éteindre dans la surprise et la douleur. La jeune fille tremblante se soutenait à peine. Michel la fit avancer lentement.

— Me croyez-vous maintenant? demanda-t-il en fixant les yeux d'abord sur M. Moreau, puis sur Gaston.

Celui-ci fit un geste de désespoir et s'élança vers la jeune fille en criant :

— Henriette!...

— Pardon! interrompit Michel avec une gravité respectueuse : mademoiselle est la comtesse de Barmont.

L'intendant et le jeune homme firent un mouvement.

— La comtesse de Barmont! reprit Gaston; mais alors... ce que m'a dit M. Moreau est impossible... — Ah! ma tête se perd au milieu de ces contradictions. — Henriette! au nom de Dieu! éclairez-moi, répondez-moi! J'en appelle à votre loyauté; je ne veux croire que vous. Ce que vient de dire M. Marc est-il vrai?

— C'est la vérité! répliqua Henriette d'une voix tremblante, mais qui ne pouvait laisser de doute.

Le jeune homme se prit le front à deux mains.

— Alors, qui donc me trompe ici? continua-t-il avec une angoisse déchirante. — Henriette!... si vous saviez!... — Maintenant..., je rougis de le répéter!... Tandis que pour vous j'étais le duc de Richelieu, pour moi..., vous n'étiez qu'une malheureuse condamnée par arrêt à la captivité de Saint-Lazare.

Henriette poussa un cri d'horreur.

— Infamie ! balbutia-t-elle ; et l'auteur de ce mensonge?...

— Le voici ! acheva Michel en désignant l'intendant; mais cette fois, sans le savoir, M. Moreau avait presque dit la vérité.

Gaston se retourna vers lui stupéfait.

— Quoi ! s'écria-t-il, la maison de Saint-Lazare?...

— A été le premier asile de Mlle Henriette, continua Michel, car en même temps qu'elle était la prison des filles perdues, on en avait fait le refuge des orphelines protestantes arrachées à leurs familles.

— Ainsi, interrompit l'intendant, cette jeune fille?...

— Est l'enfant que je vins chercher, voilà quinze années, et qui me fut vendu par un de vos gens. Ne cherchez point à le nier ; j'ai les preuves écrites, les voilà !

Il avait retiré de la poche de son surtout un porte-feuille de maroquin noir, dans lequel il prit plusieurs papiers qu'il remit à Gaston. Celui-ci les déplia d'une main tremblante et se mit à les parcourir pendant que Michel condui-

sait Mlle de Barmont jusqu'à un fauteuil et l'y faisait asseoir.

M. Moreau, qui s'était avancé derrière Gaston, semblait examiner, par-dessus son épaule, les titres remis par le vétéran ; mais cette lecture n'était qu'un prétexte pour se recueillir et chercher un expédient. Avec cette rapidité de réflexion qui naît des circonstances extrêmes, il repassa tous les plans précédemment projetés, cherchant dans ce vaste arsenal de mensonges préparés et de ruses ourdies, quelque moyen d'échapper au nouveau danger qui le menaçait. Son regard, fixé sur les papiers que lisait Gaston, n'exprima, pendant quelques instants, que l'âpre concentration d'un esprit qui réunit toutes ses ressources; mais enfin, un éclair le traversa : il se retourna lentement vers Michel et vers Henriette immobile à quelques pas.

— Alors, dit-il, mademoiselle est bien l'enfant qui fut livrée à un vieux serviteur de la famille de Barmont ?

— Et ce vieux serviteur, c'était moi ! ajouta Michel.

— Ces papiers sont ceux qui vous furent alors remis pour constater l'identité de l'orpheline ?

— Précisément.

— Et vous n'en avez point d'autres?

— M. Moreau prétendrait-il contester leur authenticité?

— En aucune façon, reprit l'intendant; mais j'avais besoin de cette confirmation.

Et joignant les mains avec l'air de componction qu'il savait si bien prendre :

— Les destins de Dieu sont immuables! dit-il; il a voulu confondre ma prudence, que sa volonté soit faite! J'avais en vain espéré jusqu'ici éviter une explication douloureuse pour tout le monde; maintenant elle est devenue indispensable.

— Cette explication n'a point, j'espère, pour but de contester ce que je viens de dire, fit observer Michel; j'avertis M. l'intendant que je puis fournir tous les témoignages...

— C'est inutile, c'est inutile! reprit Moreau : je le sais bien, hélas! Tout ce que vous venez de nous révéler n'est que trop vrai!

Gaston fit un mouvement.

— Alors, vous convenez que vous m'avez trompé! s'écria-t-il.

L'intendant plia les épaules en soupirant.

— Il le fallait, cher enfant, dit-il tristement ; — l'intention justifie les moyens ! — Je les aurais tous acceptés pour vous séparer de celle que le hasard avait si fatalement placée sur votre chemin.

— Vous l'avouez ! reprit le jeune homme ; ainsi, en flétrissant Mlle de Barmont à mes yeux vous n'aviez d'autre but que de me séparer d'elle ?

— Quand vous connaîtrez mes motifs, fit observer l'intendant d'un air paterne...

Mais Gaston ne le laissa point achever ; le sang lui était monté au visage et ses yeux étincelaient.

— Ah ! je les devine, s'écria-t-il en reculant d'un pas ; maintenant je m'explique tout ! Votre essai d'enlèvement, vos recommandations à Lavarane pour retrouver Mlle de Barmont, le mensonge qui la déshonorait et votre empressement à me faire quitter Paris ! — Mille détails me reviennent à la mémoire et m'éclairent. — Mon amour contrariait des espérances qu'il fallait réaliser à tout prix, et pour cela, on n'a reculé ni devant la violence, ni devant la fraude, ni devant la calomnie ! — Mais Dieu soit loué,

monsieur, tout est enfin éclairci, et, avec la connaissance de la vérité, je reprends possession de moi-même.

Il courut vers Mlle de Barmont, dont il saisit les deux mains et devant laquelle il se laissa tomber à genoux.

— Pardon, Henriette, continua-t-il d'une voix dans laquelle se mêlaient les expressions contraires de l'indignation, de la tendresse et de la joie; oh! pardon d'avoir pu vous méconnaître un seul instant! ma vie entière sera employée à vous faire oublier cette coupable faiblesse; car maintenant que je vous ai retrouvée, rien ne pourra nous séparer.

En parlant ainsi, il baisait les mains de la jeune fille qui, étouffée par les larmes, ne pouvait que murmurer son nom. Michel les regardait dans un attendrissement silencieux. Le jeune homme se releva tout à coup et saisissant le bras de Henriette.

— Venez, continua-t-il vivement; votre place n'est point ici, et la mienne est désormais où vous serez.

Il avait forcé Henriette à se lever et s'avançait avec elle vers la porte d'entrée. Moreau, resté

jusqu'alors le front dans ses deux mains, comme un homme qui demande à Dieu la force, releva tout à coup la tête. Une sorte de transfiguration s'était opérée en lui. Tous ses traits avaient pris une fermeté austère et son attitude une expression de commandement. Il arrêta les deux jeunes gens par un geste impérieux.

— Restez, dit-il; vous l'aurez voulu!... il faut que je parle! J'ai écouté jusqu'ici l'insulte avec patience; vous écouterez ma justification! Puisqu'on m'a reproché des détours qui n'étaient que pitié et prudence, vous subirez la vérité.

Gaston et Henriette le regardèrent.

— M. l'intendant ne se trompe-t-il point encore? demanda ironiquement Michel : et est-ce bien cette fois la vérité vraie?

Moreau lui jeta un regard de dédain.

— M. de Vignolles en jugera, dit-il froidement; car je ne puis la faire connaître qu'à lui... et à Mlle de Barmont.

— Je n'ai rien de caché pour M. Marc! objecta vivement Henriette.

— Pardon! reprit l'intendant avec gravité; mais ce secret a été confié à mon honneur; je

suis seul juge de ce qu'il m'impose ; quand il vous appartiendra, vous en userez selon votre conscience !

La jeune fille et Gaston regardèrent Michel ; il y eut un moment d'hésitation ; enfin, celui-ci parut prendre son parti.

— Soit, dit-il, je me retire ; mais je serai là, dans la pièce voisine, et j'attendrai.

Il jeta encore un regard autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'y avait rien à craindre pour Henriette ; la recommanda par un signe à Gaston et sortit.

X.

UNE RÉVÉLATION DE L'INTENDANT DE SAINT-LAZARE.

Resté seul avec les deux jeunes gens, M. Moreau demeura quelques instants immobile. Enfin, il s'avança vers la porte par laquelle le vétéran avait disparu, poussa le verrou afin de s'assurer contre toute tentative de retour, montra deux siéges à Gaston et à Henriette, et, s'approchant d'un bureau placé dans un des coins du cabinet, il ouvrit un tiroir caché, y chercha quelque temps et, après y avoir pris des papiers froissés et jaunis, il revint vers le milieu de la pièce et se mit à se promener d'un air pensif. Gaston fut le premier à rompre le silence.

— Nous voici seuls, monsieur, et nous attendons vos confidences, dit-il du ton d'un homme que le retard irrite.

Moreau lui jeta un regard sévère.

— Prenez patience, dit-il lentement : vous saurez toujours assez tôt ce que j'ai à vous apprendre : que Dieu vous pardonne de m'avoir obligé à vous le faire connaître !

La jeune fille ne put réprimer un tressaillement : Gaston la rassura du geste.

— Parlez, monsieur, dit-il à l'intendant.

Celui-ci approcha un fauteuil, s'assit et passa la main sur son front.

— Pour vous faire ce douloureux récit, reprit-il lentement, je suis forcé de remonter très-loin dans mes souvenirs. Il y a de cela environ dix-huit années, une femme était là, devant moi, comme vous l'êtes en ce moment, mais les mains jointes, étouffée de sanglots, noyée de larmes !

Il s'arrêta comme si ce souvenir eût réveillé son émotion.

— Et d'où venait cette douleur? demanda Gaston.

— Vous le savez, monsieur, reprit l'inten-

dant; car, il y a un instant, j'avais commencé à vous révéler cette triste histoire !

— A moi ?

— Avez-vous oublié cette femme mariée à un gentilhomme dont elle fut abandonnée et qui, se croyant libre, contracta un mariage secret, bientôt suivi d'un second veuvage?

— Comment?...

— Ne vous souvenez-vous plus de ce retour du premier mari, venant réclamer ses droits?

— Pardon, monsieur; vous-même m'avez dit tout à l'heure comment il essaya de dépouiller celle qu'il avait délaissée; la correspondance qui raconte ce procès est encore là !

— Oui, reprit Moreau en avançant la main vers la table et cherchant parmi les lettres dont elle était couverte; mais reste à vous expliquer cette allusion à une tierce personne inconnue que vous vous plaigniez tout à l'heure de ne pas comprendre.

— Eh bien, monsieur, parlez! interrompit Gaston avec impatience ; cette personne était?...

— Un enfant né du second mariage avec le chevalier de Clémenti.

— Ciel !

— Or, je vous l'ai dit, ce mariage n'avait aucune consécration légale. Célébré en secret par un prêtre, il pouvait être justifié devant Dieu, mais non devant les tribunaux; on l'eût vainement invoqué pour légitimer la naissance de l'enfant! Cette naissance découverte, l'indigne époux pouvait s'en armer contre la malheureuse mère, y trouver la preuve de l'oubli de ses devoirs, et, en la faisant condamner comme adultère, la dépouiller de ses biens et l'envoyer mourir au fond d'un couvent.

— Ah! je comprends, s'écria Gaston qui avait pris la lettre et qui relisait le passage dont l'obscurité l'avait frappé; oui, c'est bien cela!

— La malheureuse femme sentit le danger, reprit l'intendant; entourée d'espions, toujours près d'être trahie, elle vint me supplier de cacher l'enfant qu'elle m'apportait dans ses bras.

— Le cacher, vous, monsieur! et par quel moyen?

— Grâce aux vides que la mort faisait chaque jour à Saint-Lazare parmi les orphelines protestantes qui nous étaient confiées. En substituant la fille du chevalier de Clémenti à l'une des victimes qui venaient d'être frappées, je la

dérobais d'une manière certaine à toutes les recherches, jusqu'au jour où la mère pourrait la reprendre sans danger.

— Et cette substitution eut lieu?

— En voici la preuve, dit M. Moreau en remettant à Gaston un des papiers qu'il avait pris dans le tiroir secret; un billet écrit par la mère elle-même, qui me demande les moyens de revoir son enfant sans éveiller de soupçons.

— Achevez, monsieur.

— Elle le revit, en effet, plusieurs fois; mais tant d'épreuves avaient épuisé ses forces! Au moment même où son persécuteur, tué dans un duel, la faisait libre et allait lui permettre de reprendre ses droits de mère, elle fut emportée dans quelques heures, me laissant ostensiblement votre tutelle et secrètement celle de l'enfant que je cachais à Saint-Lazare sous le nom d'une autre.

— Et cet enfant, monsieur, interrompit Gaston avec une impatience fébrile, qu'en avez-vous fait? qu'est-il enfin devenu?

L'intendant plia la tête.

— Hélas! nous touchons au plus triste moment de cette confidence, dit-il; j'avais toujours

favorisé les efforts des familles pour reprendre les orphelines confiées à ma garde. De loin en loin, quelques-unes d'elles étaient secrètement rendues à des parents ou à des amis, et, comme la persécution avait perdu sa première ardeur, on fermait les yeux sur ces infractions. Les gardiens, qui le savaient, se laissaient facilement persuader. Or, pendant une de mes absences, un ancien serviteur du comte de Barmont vint réclamer la fille de son maître, autrefois conduite à Saint-Lazare.

— C'était M. Marc ! interrompit Henriette.

— Oui, répliqua l'intendant; il réussit à gagner une des surveillantes.

— Et la fille du comte lui fut livrée ? demanda Gaston.

L'intendant secoua la tête.

— La fille du comte, non, monsieur, reprit-il lentement; car depuis plusieurs mois elle n'existait plus !

— Que dites-vous ? s'écria Henriette.

— Et qui donc alors fut remis à M. Marc ? demanda le jeune homme.

— Celle qui avait pris la place de la morte,

répondit M. Moreau; la fille du chevalier de Célmenti.

Les deux jeunes gens se levèrent en poussant deux cris; mais celui de Henriette était de surprise, celui de Gaston d'épouvante.

— Ainsi, reprit vivement la première, le serviteur qui m'a recueillie a été trompé? ce nom de Henriette de Barmont ne m'appartient pas, et je suis Henriette de Clémenti?

Gaston, qui était devenu livide, lui posa une main sur les lèvres.

— Non, s'écria-t-il éperdu; c'est impossible! c'est une erreur... un mensonge!..., on veut encore nous tromper!... mais maintenant je suis sur mes gardes ... : il me faudra des preuves!

— Vous les aurez, monsieur, dit Moreau avec dignité.

— Certaines, irrécusables! cria Gaston.

— Signées de celle qui m'avait confié son enfant. — Les voici.

— Une lettre?

— Ecoutez!

L'intendant avait déplié le billet qu'il tenait à la main et lut à haute voix :

« Cher monsieur Moreau,

« Avant que tout finisse pour moi, je vous re-
« commande encore une fois la fille que vous
« avez su dérober jusqu'ici à tous les yeux. Mon
« vœu le plus cher est qu'elle ignore les mal-
« heurs de sa mère; mais si quelque jour elle
« devait tout apprendre, ces lignes écrites dans
« la prévision d'une mort prochaine vous ser-
« viront de témoignage près d'elle et près du
« fils dont la naissance, du moins, n'a pas be-
« soin d'être cachée et auquel je confie l'avenir
« de sa sœur ! »

— Et qui m'assurera de l'authenticité de cette lettre? dit Gaston éperdu.

— Vous-même, dit Moreau; car vous en connaissez l'écriture.

Il avait tendu le billet au jeune homme qui le saisit, s'approcha de la fenêtre comme pour mieux voir; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il chancela.

— L'écriture... de ma mère! bégaya-t-il.

Henriette, qui avait jusqu'alors tout vu et tout écouté sans comprendre, se redressa.

— De... sa mère! répéta-t-elle en regardant M. Moreau.

— Oui, reprit l'intendant avec force; et maintenant est-il besoin de vous expliquer le reste? Ne comprenez-vous point comment celui qui avait cru emmener de Saint-Lazare Henriette de Barmont, fit tous ses efforts pour la cacher et put échapper à mes recherches? Si, plus tard, quand le hasard m'a fait découvrir votre retraite à Versailles, j'ai voulu vous faire disparaître aux yeux de M. de Vignolles; si je me suis efforcé de le détacher de vous; si j'allais le faire partir, c'est que j'espérais rompre ainsi des liens funestes; c'est que je comptais sur le temps pour amener l'oubli; c'est que j'espérais pouvoir éviter cette explication cruelle et n'avoir point à dire à celui que je regardais comme un fils : — La femme que tu as choisie, que tu aimes, que tu veux épouser..., c'est ta sœur!

Henriette n'en entendit pas davantage; elle ouvrit les bras en poussant un cri étouffé et retomba dans le fauteuil. Un instant, ses sanglots cherchèrent à se faire passage; mais, comme étouffée par le saisissement, elle laissa bientôt retomber sa tête en arrière; son corps se raidit, ses yeux se fermèrent et elle s'évanouit.

Gaston, la tête cachée dans ses deux mains, ne s'en aperçut pas ; la déclaration de M. Moreau l'avait foudroyé. Il s'efforçait en vain de reprendre possession de lui-même ; son esprit n'était qu'un tourbillon de sensations poignantes, au milieu desquelles ce mot retentissait comme un glas funèbre : sa sœur! sa sœur! Au trouble déchirant de tout son être, il lui sembla d'abord que sa raison le quittait. Il ferma les yeux, appuya sa tête contre la muraille et demanda à mourir.

Cependant sa voix et celle de Henriette, en s'élevant, avaient frappé l'oreille de Michel qui épiait dans la pièce voisine ; il entendit les deux cris, puis les gémissements inarticulés de la jeune fille..., et poussa vivement la porte pour entrer ; le verrou résista.

— Ouvrez, ouvrez ! cria-t-il en frappant avec violence.

Et ne recevant point de réponse, il appuyait son épaule contre le frêle battant qui allait fléchir, quand Lavarane parut, suivi de trois hommes à mines sinistres. Au bruit de leurs pas, Michel se retourna, reconnut son ancien geôlier et ne put retenir une exclamation de surprise.

— *Poing de fer!* ici! s'écria-t-il.

— Vous voyez qu'il sait mon nom de geôle! s'écria l'affidé de l'intendant; lui-même s'est trahi! — Allons, vite, qu'on lui mette la main au collet et qu'on l'emmène.

— Qui? moi! s'écria Michel en reculant vers le coin du salon; et de quel droit?

— Du droit que donne la loi sur un fou fugitif! répliqua Lavarane en s'élançant sur le vétéran.

Celui-ci jeta un cri et voulut se débattre; mais, saisi par huit bras vigoureux, il fut aussitôt terrassé et il se sentit rapidement bâillonné et garrotté. Après l'avoir ainsi condamné au silence et à l'immobilité, les trois inconnus l'enlevèrent, et il entendit la voix de l'ancien geôlier murmurer :

— Aux cabanons de Bicêtre!

XI.

UN CABANON DE BICÊTRE.

Deux jours entiers se sont écoulés depuis les faits rapportés dans le chapitre précédent. Au fond d'un des cachots destinés aux prisonniers importants ou furieux, Michel est étendu sur une paillasse presque vide. Au chevet de cette misérable couche, deux anneaux scellés au mur laissent pendre des bouts de chaînes armées d'un cadenas; ce sont les points d'attache de la camisole de force, lorsque le captif doit être privé de tout mouvement. Une cruche de terre, une écuelle de hêtre et un lourd escabeau composent tout le mobilier du cabanon.

Au moment où nous y introduisons le lecteur, un vif rayon du soleil à son déclin pénètre à travers le soupirail grillé et semble barrer l'obscurité d'une ligne de flamme. Le vétéran a le dos appuyé à la muraille, la tête penchée sur sa poitrine et les bras pendants. Son costume est remplacé par l'espèce de sarreau de gros drap grisâtre adopté pour les pensionnaires de Bicêtre, et par la chemise de toile rousse dont le col entr'ouvert laisse voir la poitrine encore robuste de l'ancien forgeron.

Longtemps immobile, il vient d'être atteint par le sillon lumineux qui traverse la cellule; son front se relève et il regarde autour de lui.

Quel changement opéré dans ces deux jours! Ce visage naguère ferme et calme a pris une expression d'inquiétude égarée. Les joues amaigries et livides sont marbrées de taches rougeâtres, un frémissement convulsif agite les lèvres contractées, et, au fond des yeux toujours en mouvement, étincelle une rage mal contenue.

A la vue de son cabanon vaguement éclairé par le soleil couchant, il s'est redressé en tressaillant; il a fouillé du regard, pour la millième

fois, les moindres recoins de son cachot, comme s'il espérait découvrir quelque moyen de salut. Depuis deux jours qu'il se débat entre ces quatre murs humides, il n'a pu accepter encore la réalité de son emprisonnement. Exalté par le désespoir et l'indignation, il flotte dans ce demi-délire qui ôte au fait lui-même son caractère irrévocable ; il ne peut croire à ce qui lui arrive ; il attend un réveil ou un miracle ! A chaque instant, il lui semble qu'une voix va l'appeler pour lui dire : — Tu es libre ! Qu'une porte mystérieuse va s'ouvrir dans le mur pour lui livrer passage. Il a tant appelé Dieu à son aide, il a si longuement repassé, dans sa mémoire, tous les motifs de délivrance, il s'est rappelé tant de gens que sa disparition doit occuper et qui travailleront à rouvrir son cachot, qu'il ne peut cesser d'espérer et d'attendre.

Mais les heures ont succédé aux heures : c'est la troisième fois que les rayons du soir viennent éclairer son cabanon, et aucun libérateur n'a paru. Il voit toujours autour de lui ces murs où des ongles furieux ont creusé la pierre, où le désespoir a gravé de douloureuses

inscriptions et de funèbres images de mort; il entend toujours, à travers le grillage de sa porte ferrée, les hurlements insensés de ses compagnons de captivité mêlés aux murmures des geôliers, au bruit du fouet s'éteignant dans les chairs meurtries !

Il s'agite quelques instants, en proie à une angoisse progressive, puis un cri lui échappe, un cri de désolation et de fureur. Son poing fermé se relève et il s'en frappe le front, comme s'il voulait se punir lui-même de ses folles espérances. Des mots entrecoupés lui échappent; monologue incomplet qui s'achève dans le silence de la pensée : — Non, non, répète-t-il tantôt à demi-voix, tantôt en lui-même : les misérables ont raison, je suis fou !... fou de croire qu'on se souviendra de moi; qu'on songera à me délivrer ! — Sur qui puis-je compter désormais? Sur ma corporation? elle ne sait rien de moi; elle ne peut soupçonner ce qui m'arrive, et, lors même qu'elle en serait instruite, qui voudrait perdre son temps à me secourir? Ma disparition ne retourne-t-elle pas au profit des autres? c'est un héritier de moins au partage ! Reste donc Mme Armand. Mais elle-

même ignore mon passé : et que pourrait d'ailleurs une femme sans famille, sans protecteurs ! Qui sait si elle-même a échappé aux piéges de M. Moreau ? s'il n'aura point réussi à enlever ce dernier appui à Mlle Henriette ?... Mlle Henriette !... ah ! malheureux ! c'est à elle surtout que tu devrais penser ! — Que s'est-il passé dans cette entrevue secrète avec M. de Vignolles et l'intendant ? Pourquoi ce cri entendu à travers la porte refermée ? Qu'est devenue celle que tu avais juré de défendre ?

Ici la pensée de Michel s'arrêtait comme interrompue par un élan de désespoir. Le vieux soldat s'agitait sur sa couche de paille avec des exclamations entrecoupées. L'idée de Henriette livrée sans protection à la méchanceté du directeur de Saint-Lazare troublait sa raison. Il sentait dans son cerveau comme un tourbillon douloureux ; il appuyait sa tête sur ses genoux en fermant les yeux et appelant à lui sa volonté vacillante pour dissiper cette espèce de vertige. Sa voix s'élevait et il se parlait à lui-même en s'encourageant.

— Allons !... il ne s'agit pas de désespérer, reprenait-il : point de faiblesse !... pense à ce

que tu dois faire!... à tout prix il faut sortir d'ici..., retrouver Mlle Henriette. — O mon Dieu! donne-moi la présence d'esprit et le courage! Tu as dit, par la bouche de Samuel : « L'homme ne sera pas le plus fort par la force! » Fais donc que le triomphe soit à la justice! Mais pour cela, il faut savoir accomplir son devoir! tu ne veux aider que celui qui s'aide lui-même. Voyons! que faire? à qui m'adresser? J'ai écrit hier à M. Moreau : j'avais espéré que si je le voyais, je pourrais l'effrayer, l'attendrir..., que sais-je! obtenir ma délivrance à quelque condition. Il n'est point venu, il ne viendra pas : je n'ai plus qu'un recours, M. Le Rivelle. Mais si je lui écris directement, j'éveillerai des soupçons: aucun geôlier ne voudra faire parvenir ma lettre à un avocat du Châtelet. Il vaut mieux écrire à Mme Armand : elle-même ira le trouver; elle lui dira tout ce qu'elle sait; elle le pressera. Oui..., c'est le seul moyen; ne perdons pas un instant!

En parlant ainsi, il avait retiré de sa paillasse un porte-feuille heureusement dérobé aux recherches des gardiens de cabanons : il en arracha une page blanche et se mit à écrire au

crayon. Ce fut pour lui chose longue et difficile. Sa main gauche, peu exercée, avançait lentement : le rayon qui l'éclairait par le soupirail s'était raccourci et allait s'éteindre. Il monta sur l'escabelle afin de se rapprocher de l'étroite ouverture pour mieux voir.

Dans ce moment, un bruit confus arriva à son oreille. Il dressa la tête, le bruit arrivait par le soupirail et venait du dehors : c'était un retentissement de pas sur la terre battue, puis des rumeurs confuses de voix, des sifflements cadencés d'ouvriers revenant du travail. Il n'en pouvait douter, une ruelle longeait sa prison et passait sous l'espèce de fenêtre qui l'éclairait. La communication avec le dehors n'était donc pas impossible; en jetant un billet à travers les barreaux, le hasard pouvait le faire tomber entre des mains généreuses qui le porteraient à son adresse. Rien n'empêchait au moins de solliciter ce service : c'était une chance à courir.

Le vétéran ne voulut pas la négliger. Il écrivit à la hâte quelques mots sur une seconde feuille dont il enveloppa un plâtras enlevé à la muraille, et il attendit pour le lancer à travers les barreaux qu'il entendit passer quelqu'un.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans aucun bruit. Le soir était venu et les dernières lueurs s'étaient évanouies. Michel commençait à craindre qu'il ne fût trop tard pour qu'on se hasardât dans la ruelle déserte, quand le son d'un flageolet s'éleva dans le lointain. Aux notes aiguës et fausses qui semblaient s'égrener dans les airs sans que l'oreille la plus attentive pût y retrouver l'apparence d'une mélodie, le syndic des bons pauvres ne put retenir un mouvement de surprise. Si le sourd et muet qui avait l'exploitation de la petite banlieue ne fût mort depuis plusieurs semaines, il eût cru le reconnaître. Le son approchait de plus en plus, et, à chaque instant, la ressemblance paraissait plus complète! Enfin, le bizarre solo retentit à quelques pas du soupirail : Michel ne balança plus, et, prenant son moment, il lança le billet au dehors.

Il lui sembla entendre une exclamation, puis le son du flageolet s'arrêta.

Il y eut pour lui un moment d'attente affreuse. Le billet avait-il été relevé? Le lisait-on? Quel secours attendre de celui à qui le hasard venait de le livrer?

Pendant qu'il s'adressait encore ces questions, il entendit le bruit d'un frottement contre le mur du dehors; on semblait faire quelque tentative qu'il ne s'expliqua point au premier moment; mais par un mouvement machinal, ses regards allèrent chercher le soupirail, et il y vit d'abord paraître une main, puis un bonnet, enfin une face grimaçante qui le fit reculer.

— Le neveu de Mme Rossignol! s'écria-t-il.

Coquillard sembla d'abord avoir quelque peine à distinguer les objets dans l'obscurité du cabanon; mais enfin ses yeux s'y accoutumèrent et il reconnut Michel.

— Vous ici, syndic! dit-il à son tour.

— Fais donc semblant de l'ignorer, scélérat! interrompit Michel avec un geste menaçant.

— Que je sois pendu si j'en savais un mot, reprit vivement l'ancien valet de place; comment la chose est-elle donc arrivée?

— Grâce à celui que tu sers.

— M. Moreau?

— Qui donc?

— D'abord vous saurez qu'il ne m'est plus de rien, fit observer Coquillard; depuis hier je suis entré dans l'exercice de mes fonctions.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, que j'ai commencé à être sourd et muet, parbleu ! Vous n'avez donc pas entendu mon flageolet ?...

— Comment, c'était toi ?

— Est-ce que vous n'avez pas reconnu l'air ? Je regagnais le gîte, quand ce billet est tombé à mes pieds.

— Tu l'as lu ?

— Certainement.

— Alors tu sais que tu peux me rendre un service ?

— Oui, vous aider à sortir de cage, pas vrai ?

— Aurais-tu un moyen ?

— Dame, syndic, j'ai toujours entendu dire que quand on ne pouvait pas sortir par la porte, il fallait prendre le chemin de la fenêtre.

— Celle-là est au-dessus de la ruelle ?

— De huit petits pieds.

— Ainsi, tu crois qu'on pourrait la franchir ?

— S'il n'y avait pas ces barreaux de fer.

— On peut les scier.

— Si on avait une lime : mais faudrait de plus une corde pour descendre commodément dans la ruelle.

— Et une arme pour se défendre au besoin.

— Ça fait trois choses, syndic.

— Oui, dit Michel qui s'était élancé sur l'escabeau pour être plus près de Coquillard et qui baissait la voix ; trois choses que tu vas me procurer tout à l'heure.

— Moi ?

— Tu ne peux me refuser !

— Mais, au contraire, je refuse ! interrompit Coquillard vivement ; diable ! comme vous y allez, vétéran ! je ne veux pas me compromettre pour vous !

— Misérable ! oublies-tu que c'est moi qui t'ai donné ton brevet de bon pauvre ?

— Justement, justement ; je tiens à le garder, syndic ; et pour cela faut pas que je me compromette. Puisque M. Moreau a eu la puissance de vous encager à Bicêtre, il aurait celle de m'en faire autant, si je me mêlais de vos affaires, et, comme ça, je perdrais mon état. Il y a quelques jours, j'aurais pu me hasarder ; mais vous comprenez, à cette heure que j'ai droit de mendier, me voilà un homme public ! je ne veux pas me mettre mal avec les gens en crédit.

— Quoi ! s'écria Michel en tendant vers lui

son poing fermé, tu aurais la lâcheté de m'abandonner ici !

— Du tout, reprit Coquillard ; foi d'homme, je m'intéresse à vous : aussi, je vous promets de faire dire en votre intention une petite messe... A l'honneur de vous revoir, syndic ; j'entends du bruit ; j'ai peur qu'il ne vienne quelqu'un ; bonne santé et bonne patience !

Michel voulut le retenir en l'appelant ; mais la tête de l'ancien valet de louage disparut et il l'entendit redescendre.

Il se laissa aller la face contre le mur avec un gémissement de douleur. A peine une espérance avait-elle brillé, qu'il la perdait ; il y avait sur lui une malédiction !

Il se fit dans le cabanon un silence sinistre qui fut interrompu par la voix de Coquillard. Il venait de reparaître à la lucarne et appelait tout bas le vétéran.

— Pourquoi revenir ? Que te faut-il encore ? demanda celui-ci.

— Ne croyez pas, au moins, que j'y mette de la mauvaise volonté, reprit le neveu de Mme Rossignol ; je ne demanderais pas mieux que de vous servir, si ça me servait !

— C'est-à-dire, alors, que tu veux me vendre ton secours, reprit Michel ; eh bien soit, parle !

— Pour lors donc, voici la chose, reprit Coquillard : grâce à vous, syndic, je suis passé sourd et muet ; certainement c'est une position : mais les pauvres ambulants, ça n'est encore que du peuple, tandis que vous autres, les douze bons pauvres de Saint-Roch, vous êtes comme qui dirait les douze pairs de France de la gueuserie !

— Après ! après ! interrompit le vétéran avec impatience.

— Après ! reprit son interlocuteur : je vous dirai, syndic, que moi aussi j'ai l'ambition d'être un jour parmi les pairs de France, et ça dépend de vous.

— Comment cela ?

— Vous n'avez qu'à me choisir d'avance pour vous succéder ; vous, vous serez le roi, je serai le dauphin.

— Et à cette condition, tu travailleras à me tirer d'ici ?

— Et je vous en tirerai !

Michel tendit la main vers lui.

— Convenu, dit-il ; tu as ma parole.

— Vrai ! s'écria Coquillard avec un geste de joie : eh bien, syndic, ça me suffit ; vous allez avoir ce qu'il vous faut.

Il fit un mouvement pour redescendre, puis, comme s'il se ravisait :

— Au fait, on ignore qui vit et qui meurt, reprit-il : savez-vous, syndic, j'aimerais mieux tenir votre parole sur papier ; ça me donnera le plaisir d'avoir de votre écriture.

— Soit , interrompit Michel qui courut à son portefeuille : je vais te faire un billet; mais, donnant, donnant, tu ne l'auras que contre ce que tu m'as promis.

— C'est juste, c'est juste ! dit Coquillard : il faut des deux côtés une égale confiance. Attendez seulement un moment; vous allez avoir ça en poste.

Il lâcha les barreaux, sauta à terre, et Michel l'entendit courir.

Cette fois, tout semblait favoriser le prisonnier ; les gardiens étaient allés souper, la nuit venait de descendre : il avait le temps de limer ses barreaux et de fuir avant la ronde de minuit ! il se hâta d'écrire le billet promis à Coquillard. Comme il l'achevait, un bruit de clef

retentit dans le corridor, les verroux furent tirés bruyamment et la porte du cabanon s'ouvrit.

Michel voulut cacher son portefeuille et son crayon, mais il avait été aperçu du gardien.

— Ne vous gênez donc pas, compère, dit-il avec cette familiarité que les gens grossiers prennent pour de la bonne humeur ; le règlement permet l'écriture à vos pareils. Vous pouvez entretenir une correspondance avec la lune ou la reine de Saba ; je me chargerai même de faire parvenir les lettres à leur adresse.

— Que vous faut-il ? que demandez-vous ? interrompit Michel qui voulait couper court.

Mais le gardien du cabanon était un homme jovial qui avait toujours quelques plaisanteries en réserve et qui tenait à leur placement.

— Oh ! oh ! on est donc dans le feu de la composition, dit-il en s'approchant ; c'est peut-être à une tragédie que travaille monsieur ? Pour lors, il y a déjà ici des confrères, car, Dieu me pardonne, on dirait qu'il suffit d'être fou pour devenir homme de lettres : nous avons des poëtes dans presque tous les cabanons ; dès qu'un cerveau tourne, les vers s'y mettent !

Le gardien s'arrêta à ce trait, espérant qu'il

ne passerait point inaperçu; mais voyant que Michel n'y avait point pris garde, il se décida à s'applaudir lui-même par un long éclat de rire. Le vétéran l'interrompit en lui demandant de nouveau ce qui l'amenait à cette heure.

— Allons, vous êtes bien pressé, reprit le porte-clefs un peu piqué de son échec; on vous dit des farces et vous ne vous y prêtez pas. Décidément la boule est perdue, compère; faudra des douches à mort!

— Finissons! interrompit Michel, qui craignait que Coquillard ne revînt et dont l'œil se tournait à chaque instant vers la lucarne.

— Eh bien donc, en route, répliqua brusquement le gardien; on vous attend au grand guichet.

— Moi? qui donc?

— L'économe de Saint-Lazare.

— M. Moreau! que peut-il me vouloir?

Le geôlier le regarda en face.

— Ah bien! en voilà une bonne! s'écria-t-il; ce qu'il veut? Mais, folâtre que vous êtes, avez-vous donc oublié que vous lui avez écrit pour qu'il vienne?

Michel ne répondit rien ; il pensait avec perplexité aux conséquences de cette visite intempestive. Si Coquillard revenait pendant son absence ! si, ne le trouvant point, il partait sans retour !

Cependant le porte-clefs, qui avait regagné la porte, se lassait d'attendre et appelait en jurant. Le vétéran, après avoir hésité quelques instants, allait le suivre ; mais il s'arrêta tout à coup. Le son aigre et faux du flageolet venait de se faire entendre au bout de la ruelle ; il recula brusquement et déclara qu'il ne voulait plus voir M. Moreau. Le gardien essaya d'insister jusqu'au moment où Michel, qui tremblait que le neveu de Mme Rossignol ne parût à la lucarne, s'arma de son tabouret en le menaçant de lui briser le crâne s'il ne le laissait en repos, ce que notre homme s'empressa de faire.

Dès qu'il fut parti, le vétéran courut à la fenêtre et appela doucement Coquillard.

— Présent, répliqua celui-ci, qui se montra presque au même instant entre les barreaux.

— As-tu ce qu'il me faut ? demanda précipitamment Michel.

— Voilà, répondit le sourd et muet, en mon-

trant la lime et le couteau liés à l'une des extrémités de la corde ; mais le billet ?

— Voici !

— Pour lors, attachez à l'autre bout.

— C'est fait.

— A cette heure, laissez venir à moi le papier ; je laisserai descendre à vous les outils ; ce sera comme vous disiez, syndic : donnant, donnant !

La chose fut exécutée, et au moment même où le billet arrivait à Coquillard, Michel saisissait la lime et le couteau.

Il fut interrompu par un bruit de voix qui se faisait entendre dans le corridor. Il n'eut que le temps d'avertir Coquillard, qui s'éclipsa, et de courir à sa paillasse sous laquelle il cacha son trésor. Dans ce moment même, la porte du cabanon se rouvrit et le gardien reparut, accompagné de M. Moreau lui-même.

XII.

UN EXPÉDIENT DE PRISONNIER.

L'intendant de Saint-Lazare portait par-dessus son costume ordinaire une espèce de douillette de soie piquée ; son chapeau galonné était penché en avant, de manière à ombrager le haut du visage et à cacher son regard ; appuyé de la main droite sur une canne un peu haute qu'il tenait au-dessous du pommeau pour se donner un air de pacifique bonhomie, il avait la main gauche plongée dans la vaste poche de son surtout.

A sa vue, Michel s'était reculé lentement vers le mur placé au chevet de sa couche de prison-

nier ; M. Moreau s'arrêta à quelques pas, en clignant des yeux, comme si l'obscurité du cabanon l'eût empêché de bien distinguer. Le gardien éleva la lanterne qu'il tenait à la main et en dirigea le rayon lumineux sur le vétéran.

— Voilà notre paroissien, dit-il du ton grossièrement jovial qui lui était habituel ; hier, il demandait M. l'intendant comme un amoureux demande sa maîtresse ; aujourd'hui, il ne veut plus en entendre parler.

— Est-ce vrai, mon bon monsieur Michel, dit le visiteur d'un accent doucereux : j'ai pourtant reçu de vous un billet qui réclamait un entretien immédiat, et j'ai dû penser que vous aviez quelque chose d'important à me communiquer.

— Monsieur l'intendant s'est trompé, répliqua brusquement le prisonnier.

— Vous aviez pourtant une intention en m'écrivant !

— Peut-être, mais j'en ai changé.

L'intendant lui jeta un regard scrutateur qui cherchait à pénétrer le motif de ce subit changement. L'expression de Michel avait quelque chose de sombre et de contenu dont il fut frappé : il pensa qu'en se ravisant, il avait renoncé à

quelque révélation d'abord projetée, et qu'il désira d'autant plus connaître.

Il s'approcha donc lentement et prit sa voix la plus sympathique.

— A la bonne heure, dit-il doucement; je vois que dans ce cas ma visite était inutile pour monsieur Michel : j'avais pensé, en recevant son billet, qu'il voulait réclamer contre son envoi à Bicêtre; il me semblait qu'il devait se trouver mal ici.

— Moi, répliqua Michel avec une ironie amère ; pourquoi cela, monsieur? n'est-ce donc pas ma place ? Enfermé dans cette maison, je ne gêne plus personne; on peut impunément tromper ceux que j'avertissais, sacrifier celle dont j'étais l'appui, joindre à la violence l'hypocrisie ! Me sachant sous les verroux, on va rattacher son masque, certain que je ne pourrai venir l'arracher.

L'intendant se tourna vers le gardien.

— Toujours la tête qui travaille ! dit-il avec un soupir de compassion.

Le vétéran ne put retenir un mouvement.

— Oui, oui, feignez de croire à une folie qui vous sert, reprit-il d'un accent de sourde indi-

gnation : qui sait si, à la longue, le mensonge ne deviendra pas la vérité ? Vous espérez que le cabanon de Bicêtre finira par faire son office ! On sait bien qu'ici la démence se respire dans l'air, qu'elle suinte des murailles ! Le jour, la nuit, elle vous assaille et vous enveloppe : on la sent venir dans les cris des malheureux que le bâton punit de leurs souffrances. On retient en vain sa raison avec épouvante ; ces flots de délire qui vous entourent finissent par l'emporter, et on se sent devenir fou de la folie des autres !

— Non, non : le lieu est bien choisi pour les plans de M. Moreau ; c'est ici que je dois rester, et nulle autre prison ne conviendrait aussi bien.

— C'est-à-dire qu'au contraire, toute autre vous conviendrait mieux, cher monsieur Michel, reprit l'intendant de son même ton caressant. ce lieu vous rappelle un passé fâcheux ; vous y revenez sans cesse aux mêmes idées ; aussi, en passant tout à l'heure chez le directeur, ai-je appris avec plaisir que vous alliez changer d'air.

— C'est donc pour ça qu'on prépare le panier à salade ? demanda le gardien.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Michel.

— Eh bien, parbleu ! qu'on a ordonné d'at-

teler la carriole des condamnés de conséquence ! — Un carrosse rembourré de fer et cadenassé à triple serrure, où l'on voyage sans craindre les coups d'air !

— Et où donc veut-on me conduire ? demanda le vieux soldat saisi.

— Dans un endroit où vous n'entendrez jamais parler de ce qui vous a tourmenté jusqu'ici, reprit l'intendant avec une intention qui donnait un double sens à ses paroles ; aux îles Sainte-Marguerite, en Provence.

Michel poussa un cri.

— Ciel ! et c'est aujourd'hui ?

— A l'instant même ; M. le directeur vient de me remettre l'ordre de départ.

En parlant ainsi, il retira la main jusqu'alors cachée dans la poche de son surtout et montra un papier qui portait le timbre du roi. Michel recula jusqu'à l'angle du cabanon, comme s'il eût aperçu un reptile.

— C'est impossible ! balbutia-t-il, je n'ai point demandé ce changement de prison : qu'on me laisse où je suis ; je me soumettrai à tout, je ne me plaindrai pas ; que peut-on craindre de moi dans ce cachot ?

Mais l'intendant n'écoutait point et parlait bas au gardien. Celui-ci s'approcha du prisonnier.

— Allons, soyons gentil, dit-il avec sa gaieté habituelle ; il s'agit d'un voyage d'agrément entrepris dans l'intérêt de la santé de monsieur ; son équipage est prêt dans un instant.

— Je veux rester ; je n'irai pas ! interrompit Michel, qui saisit convulsivement, de la seule main qui lui restait, les chaînes soudées à la muraille, comme s'il eût voulu s'y retenir.

Le porte-clefs haussa les épaules.

— Je ne veux pas ! répéta-t-il en imitant l'accent du prisonnier ; eh bien, dites donc, le roi est moins fier, savez-vous ; il dit, lui : Nous ne voulons pas ! — Croyez-moi, mon cher, ne perdons pas notre temps à faire des façons. Pour avoir une cervelle de lièvre, on n'est pas incapable de tout raisonnement. Vous savez bien que si vous ne venez point de bonne volonté, il faudra venir de force ; je n'ai qu'à appeler mes enfants de chœur qui vont arriver pour me donner un coup de main.

Il désignait le corridor dans lequel se promenaient plusieurs porte-clefs ; M. Moreau s'entremit.

— C'est inutile, fit-il observer d'un ton conciliant : M. Michel comprend bien que la résistance est inutile ; mais peut-être veut-il le temps de se reconnaître et revient-il à sa première intention de s'entretenir avec moi.

Le vétéran tressaillit et regarda l'intendant ; ses yeux s'allumèrent comme si une idée subite avait traversé son esprit ; il sembla hésiter un instant, puis se décida.

— Oui, reprit-il brusquement, il faut que je parle à M. Moreau, mais à lui seul; qu'on nous laisse ensemble.

— C'est bien, dit l'intendant qui se retourna vers le gardien ; votre directeur m'a autorisé à retarder le départ ; je vous remettrai l'ordre d'extradition après l'entrevue.

— A votre aise ! répliqua le porte-clefs qui déposa sa lanterne sur l'escabeau ; voici de quoi vous voir parler ! Quand vous en aurez assez de la conversation de monsieur, vous n'aurez qu'à appeler par le guichet, je suis là avec les autres dans le corridor.

A ces mots il sortit, referma la porte et poussa les verroux.

Michel resta immobile jusqu'à ce qu'il eût

disparu, et écouta le bruit de ses pas se perdre sous les voûtes. A mesure qu'il s'éloignait, lui-même s'était lentement rapproché de l'entrée du cabanon. Lorsqu'on n'entendit plus rien, il se trouva debout devant la porte, en face de M. Moreau qui le regardait avec un peu de surprise. Il y eut une courte pause.

— Nous voilà seuls, dit enfin l'intendant, et on ne peut nous entendre.

— Mais on peut encore nous voir ! répondit à demi-voix Michel, qui du geste indiquait le coin obscur de la cellule.

— Soit, dit M. Moreau en reculant de quelques pas vers l'endroit indiqué ; maintenant parlez; qu'avez-vous à me dire ?

— Ce que j'ai à vous dire, répéta le vétéran qui jeta un dernier regard vers le guichet ouvert; c'est que vous êtes maintenant à ma merci !

Et s'élançant vers son interlocuteur, il le saisit si brusquement de la main qui lui restait, qu'il le força à reculer jusqu'à la couche de paille qu'il rencontra et sur laquelle il tomba en arrière. Il voulut pousser un cri, mais Michel avait déjà un genou sur sa poitrine et sa main

fouillait dans la paille sur laquelle il l'avait renversé.

— A moi, à moi ! bégaya l'intendant suffoqué.

— Silence ! ou vous êtes mort, dit le vieux soldat, qui venait de saisir le couteau remis par Coquillard.

M. Moreau en vit la lame scintiller dans l'ombre et s'écria :

— Malheureux ! voudriez-vous m'assassiner?

— Pourquoi non? interrompit le prisonnier les dents serrées ; ne suis-je point fou ? en me faisant conduire ici, ne m'avez-vous pas ôté la responsabilité de mes actions? je me trouve désormais en dehors de la morale et de la loi; tout m'est possible, tout m'est permis : je suis fou !

— Mais enfin, que vous faut-il? demanda Moreau, qu'épouvantait la voix stridente et le regard enflammé du vétéran.

— Ma délivrance ! répliqua-t-il.

L'intendant voulut promettre.

— Oh ! c'est inutile ! interrompit Michel, vous me tromperiez encore : je veux ne la devoir qu'à moi seul ; et pour cela, livrez-moi d'abord

le costume dont j'ai besoin..., cette canne..., ce chapeau..., ce surtout...

Et à mesure qu'il désignait un des objets, il en dépouillait M. Moreau, qui s'y prêta sans résistance.

— Est-ce tout enfin? demanda l'intendant.

Le prisonnier ne répondit pas : il avait retrouvé la corde cachée un instant auparavant; il venait de la passer aux anneaux scellés dans la muraille, et M. Moreau sentit qu'il s'efforçait de le lier à la place où il se trouvait.

— Que faites-vous? s'écria-t-il en se débattant.

— Ne résistez point, dit Michel haletant, je dois m'assurer contre toute trahison.

Mais M. Moreau avait dégagé un de ses bras et s'efforçait de se relever en appelant au secours d'une voix étouffée. Michel se jeta sur lui à corps perdu.

— Tu ne comprends donc pas que je veux être libre, fût-ce aux dépens de ta vie! reprit-il d'une voix que la résolution rendait terrible...

— On m'a entendu..., on vient! balbutia l'intendant qui continuait à se débattre...; les gardiens sont là dans le corridor... tout près...

— Moins près que mon couteau de ta poitrine ! acheva le vétéran : songe que je n'ai rien à risquer, que l'impunité m'est assurée, que je puis frapper sans qu'on me demande compte du sang répandu ! je suis fou ! je suis fou !

Le visage pâle et menaçant du vieux soldat s'était abaissé sur celui de M. Moreau, qui sentit contre sa poitrine le froid de l'acier. Un frisson le parcourut ; il demeura immobile en murmurant : je me tais ! je me tais !

Dans ce moment même, le gardien qui avait entendu quelque bruit avança la tête au guichet ; mais le pâle rayon de lumière projeté par la lanterne n'arrivait point jusqu'à la couche du prisonnier. Il ne vit que deux ombres confusément groupées dans les ténèbres, tandis que Michel, l'œil fixé sur le guichet lumineux, l'apercevait distinctement ; il y eut pour lui un moment d'attente suprême ; l'intendant glacé de terreur, frissonnait sous le couteau qui s'appuyait toujours davantage comme une menace muette. Enfin le gardien disparut.

— Il est parti..., murmura M. Moreau, et vous le voyez... j'ai gardé le silence...

— Oui, reprit le vétéran à voix basse en se

servant de sa main et de ses dents pour lui lier les deux bras en arrière; mais je ne veux pas que vous puissiez dénoncer ma fuite avant que je l'aie assurée... Sur votre vie, pas de résistance ! je n'ai point de temps à perdre !... non-seulement je veux vous empêcher de me suivre, mais d'appeler !

Il avait dénoué la cravate de celui qui était devenu son prisonnier, et il l'en bâillonna sans que ce dernier pût opposer aucune résistance. Se relevant alors vivement, il s'enveloppa dans le surtout de soie piquée, s'empara de la canne, rabattit le chapeau sur ses yeux, puis s'avança vers la porte du cabanon.

Mais près de l'atteindre, sa résolution sembla faiblir; il sentait que cette chance extrême était pour lui la dernière ; le sort de Henriette et le sien allaient dépendre du hasard d'un instant! Pâle, les lèvres tremblantes, il joignit les mains, et levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu ! dit-il avec un inexprimable élan de prière, ne m'abandonne point dans le péril! rappelle-toi les paroles du psalmiste : « Ils se sont tous attroupés contre l'âme du juste et ils ont condamné le sang innocent ! »

montre-leur que tu es leur maître, toi qui protéges les faibles et les opprimés. J'ai fait tout ce que pouvaient l'adresse et la prudence humaine, à toi le reste !

A ces mots, il ramena les pans du large surtout, enfonça le chapeau sur son front et frappa à la porte du cabanon.

Le gardien ouvrit.

— Eh bien, est-ce fini, demanda-t-il, et avez-vous fait entendre raison à notre locataire ?

— Chut ! murmura Michel en baissant la voix, il vient d'avoir une crise...

— Ah ! ah ! et où est-il ?

— Là-bas sur sa paille, il sommeille.

— Je veux voir ça ! dit le porte-clefs qui se baissa pour relever la lanterne.

Le vétéran n'eut que le temps de la repousser du pied ; elle alla heurter le mur contre lequel le verre se brisa et elle s'éteignit.

Michel laissa le gardien la chercher en maugréant dans l'obscurité, et se glissant jusqu'à la porte, il gagna le corridor éclairé, puis le grand guichet qui lui fut ouvert, puis la cour et enfin la campagne.

La nuit était close et le chemin désert ; il dé-

pouilla, en un clin d'œil, le déguisement qui venait de faciliter sa délivrance, et, se jetant dans un champ à droite, il traversa en courant les terres labourées, prit un sentier de traverse et arriva à la route de Fontenai, par laquelle il se dirigea sur Paris.

❧

XIII.

CHEZ MADAME ARMAND.

Pendant que Michel échappait à ses gardiens de Bicêtre, comme nous l'avons rapporté dans le chapitre qui précède, d'autres événements s'accomplissaient dans la petite maison du faubourg Saint-Jacques, occupée par Mme Armand.

Celle-ci avait attendu avec une impatience pleine d'angoisse le retour de Henriette et de son protecteur; elle ignorait la résolution prise par le vétéran : mais ses dernières paroles, dans lesquelles il avait parlé d'un *jugement de Dieu*, l'avaient saisie et presque effrayée : elle allait sans cesse de la porte à la fenêtre, épiant

les moindres bruits, et priant Dieu tout bas (comme le lui avait recommandé Michel) pour le succès de son entreprise inconnue.

Cependant plusieurs heures se succédèrent sans ramener ceux qu'elle attendait; aussi avait-elle atteint les dernières limites de l'inquiétude, lorsqu'elle entendit enfin le bruit d'une voiture; elle descendit précipitamment l'escalier : Henriette venait d'être déposée sur le seuil, et la voiture repartait!

La jeune fille était pâle comme une morte, et avait dans le regard quelque chose d'égaré; mais elle s'avança vers Mme Armand d'un pas rapide, s'excusa avec une volubilité fébrile de l'avoir inquiétée en revenant si tard, et monta sans attendre la réponse.

— Jésus! d'où venez-vous, et qu'est-il arrivé à M. Marc, pour qu'il ne vous ait pas reconduite? demanda la vieille dame lorsqu'elles furent au salon.

M. Marc! répéta Henriette, en cherchant autour d'elle comme si elle se fût aperçue pour la première fois qu'elle était seule; ah! oui; il sera resté chez M. Moreau!

— Vous venez de chez M. Moreau? grand

Dieu ! et qu'y alliez-vous faire? que s'y est-il passé ?

Un frissonnement parcourut le corps de la jeune fille ; elle se couvrit le visage de ses deux mains avec un cri étouffé ; puis se rendant maîtresse d'elle-même.

Rien, murmura-t-elle... rien que je doive dire... que vous puissiez savoir...

Et comme elle vit Mme Armand près d'insister.

— Au nom de Dieu ! ne m'interrogez pas ! ajouta-t-elle les mains jointes... Plus tard... je tâcherai..., mais maintenant... c'est impossible !

Il y avait dans son geste, dans son expression, dans sa voix une supplication si déchirante, que Mme Armand crut prudent d'ajourner toute question. La jeune fille tremblait de tous ses membres, ses lèvres étaient sèches et enflammées, ses yeux fixes, son teint pâle marbré de taches rougeâtres. Mme Armand l'engagea à se mettre au lit, et voulut faire demander le médecin ; mais Henriette s'y refusa énergiquement ; elle soutint qu'elle n'avait besoin d'aucuns soins, et se retira chez elle après avoir souhaité le bonsoir à sa tante adoptive.

Cette dernière écouta quelque temps en approchant l'oreille de la cloison qui la séparait de la jeune fille; n'entendant rien, elle se rassura un peu et finit par s'endormir.

Le lendemain, Henriette parut à l'heure ordinaire : elle semblait plus calme, mais ce calme sentait l'effort. Les muscles de son visage, visiblement contenus par une volonté puissante, avaient la fixité d'un masque ; il y avait quelque chose de si redoutable et de si fatal dans cette tranquillité factice, que Mme Armand n'osa point renouveler son interrogatoire de la veille : elle s'empressa autour de Henriette comme autour d'un enfant malade, avec mille attentions muettes et mille paroles caressantes ; mais ce fut en vain, la jeune fille n'y prit point garde; retirée en elle-même, et devenue de marbre pour le monde extérieur, elle semblait poursuivre, dans le secret de son âme, quelque méditation solennelle, ou chercher la solution de quelque problème douloureux.

Deux jours se passèrent ainsi. Mme Armand, ne pouvant plus supporter l'angoisse de ses incertitudes, rompit enfin le silence et posa péremptoirement les questions déjà faites.

— Qu'était devenu M. Marc? pourquoi n'avait-il point reparu depuis cette fatale soirée? qu'était-il arrivé à Henriette, et quelle était la cause de son muet désespoir?

La jeune fille répondit qu'elle ignorait le motif de la disparition de son protecteur. Séparée de lui un instant, elle ne l'avait point revu, et n'en était pas moins surprise que Mme Armand. Quant à la douloureuse préoccupation qui l'accablait, elle ne pouvait la faire connaître sans avoir consulté M. Marc lui-même, et elle suppliait Mme Armand d'attendre son retour.

Il fallut se contenter de cette réponse faite d'un accent bref et distrait, qui ne permettait point d'en espérer une autre.

Cependant on était à la fin du troisième jour, et le vétéran n'avait donné aucun signe de vie ; la tristesse concentrée de Henriette semblait grandir et s'exalter dans le silence. Son œil avait pris je ne sais quoi de résolu et de hagard, qui tenait Mme Armand dans une sorte de tremblement intérieur. Elle venait de quitter le fauteuil qu'elle occupait habituellement près de la fenêtre, et, déposant le tricot qu'elle tenait à la main, elle s'était approchée d'une petite porte

sous tenture qui conduisait à la chambre de Henriette; elle appliqua l'œil au trou de la serrure, et aperçut la jeune fille assise à l'extrémité de la pièce; elle cachetait plusieurs lettres posées devant elle. Son profil amaigri, faiblement éclairé par une seule bougie, se découpait sur l'obscurité de l'alcôve qu'elle avait à sa droite.

C'était toujours la même expression de douleur inflexible mêlée d'une animation fiévreuse. Après avoir achevé, elle se leva avec une lenteur qui avait quelque chose de solennel, prit la lumière et se dirigea vers la porte qui conduisait au salon.

Mme Armand n'eut que le temps de se rejeter en arrière : la jeune fille entra.

Il y avait dans toute sa personne une sorte de majesté sinistre dont il était impossible de ne pas demeurer saisi. Elle semblait avoir grandi dans ces trois derniers jours, et ses traits avaient pris cette expression de mélancolie presque hautaine qui repousse toutes les consolations.

Cependant à la vue de Mme Armand, ses traits se détendirent, un éclair traversa son regard.

Elle demanda si l'on n'avait reçu aucune nouvelle de M. Marc.

— Aucune, chère enfant, répondit la vieille dame qui, effrayée de l'air de sa nièce, eût voulu à tout prix l'amener à quelque confidence; mais en y réfléchissant, j'ai cessé de m'en inquiéter. Vous savez qu'il reste souvent plusieurs jours sans nous rendre visite; et s'il n'a rien de particulier à vous apprendre?...

Elle s'arrêta, attendant une réponse; la jeune fille alla s'asseoir en silence près de la fenêtre.

Il y eut une pause; enfin Mme Armand reprit en s'approchant :

— Peut-être l'entrevue de M. Marc avec M. Moreau l'a-t-elle obligé à quelques démarches. Qui sait s'il ne s'occupe point de vous, chère enfant?... s'il n'a pas vu M. de Vignolles?...

A ce nom Henriette fit un mouvement; une de ses mains se replia vers son cœur comme pour en comprimer les battements; mais elle garda le silence.

— A chaque heure, à chaque instant, on peut le voir paraître, reprit la vieille dame en insistant; et avec quelque bonne nouvelle, je l'espère..., il nous ramènera M. Gaston...

Un léger cri de la jeune fille l'interrompit.

Elle avait les yeux fermés comme quelqu'un qui résiste à une émotion trop forte.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? s'écria la tante en s'approchant.

— Au nom du Ciel!... madame Armand!... balbutia Henriette, ne prononcez jamais ce nom!

— Alors c'est lui qui vous chagrine! reprit vivement la vieille dame; nos premiers soupçons se sont confirmés? ce prétendu M. Hubert nous a trompées?

— Assez, assez, interrompit la jeune fille; par grâce, par pitié! qu'il n'en soit jamais question... Oh! si vous saviez ce que je souffre!

— Mon Dieu, chère enfant, s'écria Mme Armand effrayée de voir pâlir encore sa nièce, je n'ai pas voulu vous affliger!

— Non, je le sais, répliqua celle-ci; mais, si vous le voulez bien, ne parlons jamais du passé! ensevelissons-le dans l'oubli.

— Ah! Seigneur! je ne demande pas mieux; je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, chère Henriette; vous avez enfin compris qu'il fallait avoir le courage de tenter un effort, n'est-ce pas?

— Oui, interrompit précipitamment la jeune

fille...; vous avez raison..., il suffit d'un effort... et je le ferai.

Ces derniers mots étaient prononcés d'un accent ferme qui frappa la vieille dame; Henriette rencontra son regard surpris, et tendant vers elle les deux bras :

— Bonne madame Armand! continua-t-elle avec un fléchissement dans la voix, comme je vous ai tourmentée!

— Ne parlons point de cela, interrompit la tante.

Mais la jeune fille lui prit les mains.

— Je veux en parler, au contraire, dit-elle avec émotion; je veux penser aux soins dont vous m'entourez depuis tant d'années; à cette tendresse qui ne m'était pas due et que j'ai souvent mal récompensée.

— Henriette!

— Ah! pardonnez-moi, pardonnez-moi! si je n'ai pas été assez reconnaissante, si j'ai pu jamais méconnaître votre dévouement, froisser votre cœur ou troubler vos joies de quelque amertume... Dites que vous me pardonnez.

Elle avait jeté un bras autour du cou de Mme Armand et avait appuyé une joue à la

sienne : la vieille tante attendrie l'embrassa.

— Vous pardonner ! reprit-elle : non, non ; je vous aime, et rien ne me manquerait si je pouvais vous voir heureuse.

Henriette cacha son visage sur le sein de celle qui lui parlait ; une larme venait de mouiller ses paupières. Evidemment elle luttait contre un attendrissement involontaire, et peut-être son cœur allait-il s'ouvrir, lorsque l'entrée de Gertrude arrêta son épanchement.

Mme Armand se dégagea avec impatience en demandant à la servante ce qu'il lui fallait.

— Pardon, maîtresse, dit celle-ci avec un peu d'hésitation, c'est une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

— Qui cela ?

— Un sourd et muet, soi-disant, mais qui parle et qui entend aussi bien que vous et moi.

— Que voulez-vous dire ?

La servante lui fit signe et l'attira à l'écart.

— C'est ce mauvais sujet de Coquillard, dit-elle tout bas ; il est à cette heure de la confrérie des bons pauvres. Le billet est, à ce qu'il assure, de M. Marc.

Mme Armand lui imposa silence en jetant un

regard vers Henriette et se hâta d'ouvrir la lettre.

C'était celle que le vétéran avait écrite avant de fuir et qui, jetée à travers les barreaux, avait été relevée par l'ancien valet de place. Michel y annonçait à la tante d'Henriette son emprisonnement, la priait de courir sans retard chez M. Le Rivelle, et lui expliquait en quelques mots ce qu'elle devait lui dire.

A la première ligne Mme Armand n'avait pu retenir une exclamation qui, heureusement, ne fut point entendue de la jeune fille, retombée dans sa rêverie. Elle en profita pour quitter le salon, prit sa pelisse, et après avoir recommandé à Gertrude de ne point parler à Henriette de la lettre reçue, et de l'avertir, si elle la demandait, qu'elle serait bientôt de retour, elle se rendit en courant chez l'ancien avocat au Châtelet.

Gertrude rentra au salon sous prétexte de demander à sa jeune maîtresse si elle avait quelque ordre à lui donner, mais en réalité pour l'observer et lui parler. Elle aussi avait remarqué le changement subit qui s'était fait dans la jeune fille, et la curiosité se joignait à l'intérêt pour lui faire désirer d'en découvrir la cause.

Henriette l'ayant assurée qu'elle n'avait besoin de rien, elle tourna quelque temps autour du salon, feignant de remettre les siéges à leur place, de reculer le paravent, de ranger les vases de porcelaine sur le marbre de la cheminée, en entrecoupant le tout de réflexions à haute voix, qui n'avaient d'autre but que d'engager la conversation.

— Tiens! dit-elle en regardant les fleurs rangées sur une de ces petites étagères que l'on appelait alors des *hollandaises;* les anémones de mademoiselle sont près de fleurir. — Mademoiselle reste ici, sans doute?... — elle veut peut-être lire... — faut alors que j'apporte une une seconde lumière... — je vais toujours fermer les volets!

Elle s'approcha de la fenêtre qu'elle ouvrit.

De l'autre côté de la rue les vitres de la maison qui faisaient face à celle de Mme Armand étaient splendidement illuminées; on voyait passer des ombres parées, et le bruit des instruments se faisait entendre. Gertrude poussa une interjection d'émerveillement.

—Eh! sainte Vierge! je l'avais oublié, reprit-elle; c'est aujourd'hui la noce de la fille

du conseiller... Regardez donc, regardez donc, mademoiselle, comme ils dansent!

Et voyant, en se retournant, que Henriette était restée la tête penchée sans avoir rien entendu :

— Au fait, continua-t-elle comme si elle se ravisait, ça ne peut pas intéresser beaucoup mademoiselle...; — quand on est triste, la joie des autres vous donne envie de pleurer... — J'ai éprouvé ça, moi...—aussi je vais fermer les rideaux pour qu'on ne puisse rien voir ni rien entendre.

Elle fit ce qu'elle avait annoncé, et se retourna pour savoir si Henriette y avait pris garde; mais elle n'était déjà plus là!

La servante secoua la tête d'un air de dépit, et allait regagner sa cuisine, quand on frappa à la porte donnant sur le palier.

Elle courut ouvrir. Un homme enveloppé d'un manteau et le chapeau rabattu sur les yeux entra.

— Mme Armand? demanda-t-il.

— C'est ici, monsieur, répliqua Gertrude intimidée.

Le jeune homme avança de quelques pas.

— Avertissez votre maîtresse, dit-il, que je veux lui parler.

— Faites excuse, reprit Gertrude, Mme Armand vient justement de sortir.

— Mais elle rentrera ?

— Bientôt, je l'espère.

— Alors j'attends, dit le jeune homme qui jeta son chapeau sur un fauteuil et se dégagea de son manteau; et..., en tout cas..., je peux lui écrire.

— Il y a là tout ce qu'il faut, dit la servante en montrant le guéridon.

L'étranger fit un signe de remerciement, s'assit devant la petite table et prit une plume. Gertrude voulut ajouter quelques mots; mais il lui fit brusquement signe qu'il n'avait besoin de rien, et elle dut se retirer.

XIV.

UNE DERNIÈRE ENTREVUE.

Resté seul, Gaston se laissa tomber dans un fauteuil, tira de sa poche un papier recouvert d'une enveloppe, y écrivit l'adresse de Mme Armand, puis resta le front appuyé dans ses deux mains.

Il y eut un long silence pendant lequel on n'entendit dans le salon, faiblement éclairé, que le bruit monotone de la pendule, entrecoupé de loin en loin par quelques murmures d'instruments qui venaient de la maison du conseiller.

Enfin, le jeune homme se leva et se mit à se promener d'un pas inégal, en s'arrêtant à

chaque objet qui rappelait Henriette : fleurs préférées, corbeille de travail, dessins commencés, tout le ramenait aux souvenirs de Versailles, et son agitation semblait s'accroître devant ces réminiscences du passé ! Deux ou trois fois il s'arrêta, en proie à une visible incertitude; puis secouant la tête, comme pour se refuser à lui-même ce qu'il semblait désirer, il reprenait sa marche fébrile en fermant les yeux.

Il venait de s'arrêter à l'extrémité du salon, dans le coin le plus obscur, et là, les bras croisés, la tête retombée sur sa poitrine, il semblait poursuivre quelque sombre réflexion, lorsque la porte de la chambre de Henriette s'entr'ouvrit lentement.

A la vue de la jeune fille, Gaston se redressa en reculant, mais retint le cri près de lui échapper.

Henriette avait quitté la petite mantille de taffetas qu'elle portait habituellement; ses cheveux à demi défaits retombaient sur son cou, et son justaucorps à manches courtes laissait voir ses bras nus.

Elle semblait encore plus pâle ; un tremblement nerveux agitait ses lèvres, et elle s'avança

jusqu'au milieu du salon en chancelant. Elle tenait à la main droite une lettre, et de la gauche un de ces petits flacons de cristal à fermoirs d'or, destinés aux cordiaux ou aux parfums.

Elle s'arrêta un instant comme si la résolution lui manquait; puis, faisant un effort, elle alla droit à la porte d'entrée, et la ferma au verrou. Sûre ainsi de ne pouvoir être surprise, elle s'approcha de la cheminée, y déposa la lettre, puis se laissant tomber à genoux, sa tête s'inclina sur ses mains croisées, et au bout d'un instant Gaston la vit se rejeter en arrière en jetant un léger cri !

Jusqu'alors, il avait suivi tous ses mouvements avec une surprise mêlée d'angoisse; à ce cri, il fit un pas vers la jeune fille; mais elle s'était déjà redressée, et sa main, tendue vers la cheminée, y avait repris la lettre qu'elle pressait contre ses lèvres avec des paroles entrecoupées.

— Oui..., oui..., balbutiait-elle d'un accent égaré, Gaston me comprendra...; il me pardonnera !... Demain... il recevra cette lettre...

— Il l'a reçue ! interrompit le jeune homme en la saisissant.

Elle se rejeta en arrière, épouvantée.

— J'étais là...; j'ai tout vu! reprit-il; que vouliez-vous faire, Henriette?... répondez, de grâce !

Il avait forcé la jeune fille à se lever. Elle lui montra la lettre.

— Vous voyez, balbutia-t-elle d'abord..., j'ai voulu écrire à M. Marc..., noble cœur, qui croyait se dévouer à la fille d'un maître et qui se dévouait à une étrangère !... Il était temps de le délivrer d'un fardeau accepté par erreur.

— En effet, dit Gaston : mais ce n'est point assez, Henriette; il faut qu'il soit dédommagé de tant de soins, récompensé, enrichi, et je vous en apportais les moyens.

— Vous !

— Je balançais à vous demander, et j'étais venu pour parler à Mme Armand... Mais Dieu soit béni de m'avoir donné encore une fois la joie de vous revoir avant de partir !

— Vous partez !

— Ne l'aviez-vous donc point prévu ? Oui, aujourd'hui même je quitte la France pour toujours.

— Que dites-vous !

— Ce qu'il faut, ce que je dois, ce que je ferai, Henriette !

Et voyant la jeune fille joindre les mains et près de l'interrompre :

— Ah ! ne cherchez pas à me dissuader, à me retenir, ajouta-t-il impétueusement ; ne comprenez-vous donc point que je ne puis choisir? Quand cet horrible secret nous a été révélé, quand on m'a dit : — C'est ta sœur ! mon cœur aurait dû changer ! eh bien, tous mes efforts pour cela ont été inutiles ! je sens là tout ce que je sentais !

— Gaston !

— Je ne voulais point vous le dire ; vous m'y avez forcé ! Comprenez-vous maintenant que je ne puis rester ? qu'il faut que je disparaisse de votre vie ? Aussi est-ce la dernière fois, Henriette, que je vous entends, que je vous vois ! Mais avant de vous quitter... pour toujours..., j'ai voulu accomplir le vœu de ma mère ; assurer votre avenir.

Il montra le paquet déposé sur le guéridon.

— Ceci, continua-t-il, renferme mes volontés... Je vous assure la jouissance d'une fortune qui vous sera, j'espère, plus utile qu'à moi !

Henriette se redressa et le regarda en face.

— C'est-à-dire que vous n'en avez plus besoin pour vous-même, s'écria-t-elle ; Gaston! vous me trompez : vous ne partez pas ; vous voulez mourir !

Il essaya de protester.

— Vous-voulez mourir ! répéta-t-elle avec énergie, je le sais, j'en suis sûre.

— Adieu ! dit Gaston qui voulait couper court.

La jeune fille se leva d'un bond.

— Et vous avez pensé que j'accepterais ce présent ! s'écria-t-elle ; vous avez cru que j'aurais la force de survivre ! Mais vous n'avez donc pas deviné ?... mais vous ne soupçonnez donc pas ?... Mais ce que vous voulez faire, je l'ai déjà fait, moi ; regardez !...

Elle montrait entre ses doigts crispés le flacon encore ouvert, et Gaston crut reconnaître l'odeur âcre qui s'en exhalait ! Il voulut le lui arracher, mais elle secoua la tête.

— Il est trop tard, murmura-t-elle avec un lugubre sourire ; tout à l'heure, quand vous m'avez vue là à genoux, j'ai pris congé de la

vie en demandant pardon à Dieu, et je sens encore sur mes lèvres le goût du poison.

— Malheureuse ! s'écria le jeune homme éperdu.

Elle lui saisit les deux mains.

— Non pas maintenant, dit-elle d'une voix pleine de douceur ; pas maintenant que je vois le terme ! C'était hier, c'était les jours d'avant qu'il fallait m'appeler de ce nom ; mais désormais l'épreuve est finie ! béni soit Dieu qui m'a permis de vous voir une dernière fois !

— Et de nous voir pour ne plus nous séparer ! acheva Gaston avec une explosion exaltée.

— Que dites-vous ?

— Je dis, Henriette, que nous nous étions rencontrés dans la même pensée, que je ne partais que pour mourir ailleurs, pour donner à cette mort l'apparence du hasard et ne pas laisser une trace sanglante dans votre souvenir ; car moi aussi, après la révélation qui nous a fait connaître l'un à l'autre, j'ai senti que le monde devenait vide, que tout devait finir pour moi ! — Puisqu'à tous deux la blessure est inguérissable, eh bien, que notre sort s'accomplisse ! L'amour n'a pu nous réunir dans la vie,

que le désespoir nous réunisse dans la mort! — Henriette! donne-moi ce qui reste de ce poison.

— Oh! jamais! s'écria la jeune fille en lui échappant.

— Il le faut! reprit Gaston qui s'efforçait de saisir sa main et de lui arracher le flacon de cristal, veux-tu donc que la délivrance soit pour toi seule? Henriette, ne me refuse pas la douceur de m'endormir avec toi; Henriette, tu le dois; Henriette, je le veux!

Il poursuivait la jeune fille qui s'était enfuie et venait de s'élancer vers la fenêtre pour jeter au dehors le flacon; dans ce moment, la musique du bal éclata en joyeuses fanfares. Henriette s'arrêta brusquement.

— Entendez-vous, Gaston! dit-elle; ce sont les joies de la terre qui élèvent la voix, qui vous appellent et vous disent de vivre!

— Et savez-vous d'où viennent ces joies? s'écria le jeune homme, qui repoussa brusquement les volets et montra les vitrages illuminés derrière lesquels passaient les ombres des danseurs: regardez là, Henriette, regardez ce couple heureux arrêté devant nous; c'est une fiancée au bras de celui qu'elle aime.

Henriette se couvrit les yeux avec un gémissement.

— Là, continua Gaston d'un accent emporté, le devoir n'est point l'ennemi du bonheur; là, nul n'est venu séparer les cœurs qu s'étaient choisis !

— Ah! taisez-vous! taisez-vous! murmura la jeune fille gagnée par les larmes.

— Et quand je me tairais, reprit-il plus amèrement, le bonheur des autres ne me rappellera-t-il point sans cesse celui qui m'est défendu! Partout où je verrai désormais les douces images de l'amour et de la famille, n'entendrai-je pas une voix me crier : — Rien de cela n'est pour toi!

Henriette se tordit les mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais que faire alors? s'écria-t-elle.

— Renoncer à des bonheurs qui nous sont défendus, répliqua Gaston; Henriette, là, à quelques pas de nous, c'est la vie avec tous ses enivrements, toutes ses espérances, — n'y regardons pas (et à ces mots il referma les volets). — Ici, au contraire, c'est la mort avec son suprême soulagement; acceptons-la telle que

Dieu nous l'envoie, et laisse-moi l'attendre à tes côtés.

En parlant ainsi, il avait arraché le flacon de cristal à la jeune fille et l'avait vidé d'un trait. Elle poussa un cri et tomba dans un fauteuil presque évanouie. De Vignolles s'agenouilla sur un tabouret à ses pieds, et appuya la tête contre ses genoux ; Henriette tressaillit.

— Oh ! ne crains rien, reprit-il doucement, c'est ton frère qui demande à rester là, à tes pieds, et à s'endormir sous ton regard, en tenant la main de sa sœur.

Henriette joignit les mains.

— Ah ! pourquoi le malheur nous a-t-il séparés dès la naissance ? sanglota-t-elle ; pourquoi n'avoir pas grandi l'un près de l'autre, sous les yeux de notre mère, heureux d'une amitié avouée ? nous aurions été, vous ma force, moi votre consolation !

— Non, interrompit Gaston qui l'enveloppait de ses bras, oh ! non ; dis plutôt : — Pourquoi ne sommes-nous pas nés étrangers l'un à l'autre et unis seulement par le choix de nos cœurs ? Henriette ! ah ! te souviens-tu de ce temps où nous pouvions encore espérer sans remords !

— Il me le demande ! dit la jeune fille étouffée de larmes.

— Regarde, reprit Gaston qui promenait autour de lui un regard attendri : tout semble encore nous en parler ! Ces dessins copiés à Versailles pendant mes longues visites ; ces fleurs dont les parfums me rappellent nos promenades sous les charmilles du jardin ; ces livres que nous lisions ensemble en nous interrompant pour mêler nos rêves à ceux du poëte !...

— Oui, balbutia Henriette, qui continuait à pleurer ; l'avenir alors nous semblait si beau !

— Et Dieu ne l'a point voulu ! ajouta Gaston avec amertume ; il nous avait tous deux marqués pour les épreuves ! d'autres avaient failli, il a puni les innocents !

Henriette lui posa une main sur les lèvres.

— Ah ! ne blasphémez pas, Gaston... ; n'offensez pas celui devant qui nous allons paraître ; ne sentez-vous donc pas que le moment approche ?

— Oui, reprit le jeune homme, qui commençait à s'alanguir ; mes paupières sont plus lourdes... mes idées plus confuses...

— C'est la mort qui vient ! interrompit Hen-

riette avec un cri d'effroi et en s'efforçant de se lever; mais elle retomba aussitôt; Gaston la reçut dans ses bras, et se penchant vers elle :

— Qu'elle soit donc la bienvenue, reprit-il d'un accent moins net, puisque je dois... la recevoir... près de toi !

— Oui... la bienvenue ! continua la jeune fille avec un dernier effort; mais il faut qu'elle nous trouve... à genoux !... Gaston ! une dernière prière !

Elle s'était laissée glisser de son fauteuil sur le parquet; son frère la soutenait à demi dans ses bras.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix à peine articulée; pardonnez-moi, pardonnez-lui...; et du moins... dans votre ciel... que nous ne soyons plus séparés !...

— Oh ! non...; ensemble... toujours ! répondit le jeune homme. Henriette..., ta main !

— Gaston..., attends-moi ! balbutia-t-elle comme si elle eût craint que le jeune homme ne la précédât et en laissant glisser la tête sur son épaule.

Celui-ci l'attira à lui, posa les lèvres sur ses cheveux et la tint serrée dans un long embras-

sement ; puis sentant que les forces l'abandonnaient à son tour, il bégaya :

— Ma mère..., nous allons... te rejoindre : et se laissa glisser avec Henriette sur le parquet.

Pendant quelque temps on n'entendit que leur respiration toujours plus faible, entrecoupée de quelques soupirs : l'unique lumière dont le salon était éclairé s'obscurcissait lentement : enfin, la mèche consumée s'éteignit, et le silence se fit au milieu des ténèbres. Cependant, après une courte attente, un bruit de pas et de voix retentit vers le corridor abandonné qui donnait sur le petit escalier de service : une clef grinça dans la serrure de la porte bâtarde que cachait la tenture, et Mme Armand entra suivie de Michel.

Celui-ci, en arrivant à Paris, s'était rendu chez maître Le Rivelle où il avait trouvé la vieille dame, et, après une rapide explication, tous deux avaient gagné la petite maison du faubourg Saint-Jacques. En passant, le vétéran avait eu l'idée de monter chez lui, et là il avait trouvé la lettre écrite par Henriette qui lui faisait tout connaître. Saisi de douleur et d'effroi,

il accourait avec Mme Armand, dont le trouble se trahissait par de continuelles exclamations.

Ils trouvèrent le salon plongé dans une obscurité qui les força de s'arrêter.

— Un moment, monsieur Marc, un moment, dit la vieille dame qui cherchait à s'orienter à tâtons. — Jésus ! qui aurait jamais supposé rien de pareil ! — Voici la sonnette...

Elle l'agita, puis craignant de ne pas être entendue de Gertrude, elle chercha la porte, essaya en vain de l'ouvrir, et s'aperçut enfin qu'on avait poussé le verrou ; elle venait de le tirer, lorsque la servante entra avec une lumière qu'elle protégeait de la main contre le vent. A la vue du vétéran qu'elle n'avait point vu entrer, elle laissa échapper une exclamation de surprise.

— Chut ! interrompit Mme Armand, personne ne doit savoir que M. Marc est ici.

— Personne ! dit Gertrude ; ah ! sainte Vierge, et le jeune gentilhomme qui était là tout à l'heure !

— Un jeune gentilhomme ?

— Je l'avais laissé là à cette table, occupé à vous écrire.

Elle s'approcha du guéridon.

— Et tenez, ajouta-t-elle, voilà une lettre!

Mme Armand la prit et reconnut que le paquet était à son adresse, avec ces mots tracés en plus gros caractères : MON TESTAMENT !

— Un testament! s'écria Michel, donnez. Il approcha l'adresse de ses yeux. — C'est l'écriture de M. de Vignolles.

— M. de Vignolles ici! interrompit Mme Armand saisie.

— Il faut que je lui parle, dit vivement Michel; où est-il?

Gertrude tressaillit; ses yeux, en cherchant dans l'ombre, venaient d'apercevoir à droite, aux pieds du fauteuil, le jeune homme et la jeune fille étendus sans mouvement.

— Seigneur! regardez là! s'écria-t-elle en prenant la lumière et s'approchant.

Mme Armand et Michel poussèrent un grand cri; tous deux se précipitèrent en même temps; mais le pied du vétéran rencontra le petit flacon de cristal qui avait échappé à la main de Gaston: l'odeur qui s'en exhalait lui fit tout comprendre.

— Empoisonnés! s'écria-t-il; vite! vite! un médecin!

Gertrude s'élança vers la porte; elle y fut arrêtée par M. Moreau lui-même, suivi de Lavarane et de gens de justice.

L'intendant avait été entendu des gardiens peu d'instants après la fuite du vétéran. Sorti de Bicêtre, il s'était fait conduire, au galop de ses chevaux, chez le lieutenant de police, et soupçonnant que le fugitif se serait d'abord rendu chez Mlle de Barmont, il y était venu avec Lavarane.

Il repoussa la servante dans le salon, en criant de ne laisser sortir personne, et entra suivi de tous ses gens; mais à la vue de Michel qui, à genoux près de Henriette, s'efforçait de la ranimer, il s'arrêta stupéfait et demanda ce qu'il y avait. Le vieux soldat releva la tête.

— L'intendant! s'écria-t-il. Ah! venez, venez voir votre ouvrage! Mlle Henriette... M. Gaston!

— Eh bien!

— Morts tous deux!

— Gaston? répéta M. Moreau qui venait d'apercevoir son pupille; c'est impossible! et se penchant vers le jeune homme, il s'efforça de le soulever dans ses bras; mais le cadavre inerte lui échappa : il ne put retenir un cri d'horreur.

— Mort! répéta-t-il ; et comment?

— Vous le demandez! reprit Michel avec un éclat de désespoir, quand vous leur avez révélé le secret qui devait leur rendre la vie odieuse! N'avez-vous donc pas deviné qu'en faisant un crime de leur amour, vous les pousseriez à s'en punir eux-mêmes, et que vous ne leur laissiez de ressources que le poison! Ils l'ont trop bien compris!

— Est-ce possible? murmura l'intendant qui recula et devint pâle ; ainsi ce serait moi...

— Qui les avez tués! acheva le vétéran hors de lui; et Dieu veuille que ce ne soit point avec un mensonge! car cette révélation de parenté, il nous en faudra la preuve, monsieur. Mais en tout cas, le Ciel est juste. Vous avez été sans pitié pour ces enfants, et le coup dont vous les avez frappés retombe sur vous : en voulant vous assurer à tout prix la fortune d'un gendre, vous l'avez perdu, et avant d'avoir été épouse, votre fille est veuve!

L'intendant ne répondit pas ; mais cette destruction complète d'espérances pour lesquelles il avait tout sacrifié, était une épreuve trop rude et trop inattendue ; il chercha un fauteuil

dans lequel il se laissa tomber sans force et sans voix. Pendant ce temps, Mme Armand, aidée du médecin que Gertrude avait heureusement rencontré, transportait le jeune homme et la jeune fille dans une chambre voisine. L'officier de justice, qui avait jusqu'alors gardé le silence, s'approcha enfin de l'intendant.

— Croyez, monsieur, dit-il avec déférence, que je respecte la légitime douleur qui vous accable; j'étais venu ici sur votre demande seulement pour arrêter cet homme (il montrait Michel qui, les bras pendants et la tête basse, semblait transformé en pierre); mais le malheur imprévu dont nous venons d'être témoins m'impose de nouveaux devoirs; il faut que j'interroge d'abord tous ceux à qui M. de Vignolles peut avoir déclaré les motifs de sa funeste résolution, ou fait connaître au moins ses dernières volontés.

— Ses dernières volontés! répéta Michel en tressaillant; les voici, monsieur.

— Un testament! s'écria M. Moreau qui se ranima.

— Confié à Mme Armand par M. de Vignolles, fit observer le magistrat qui lisait l'adresse.

— Permettez... l'acte est-il bien authentique?

— M. Moreau doit reconnaître l'écriture, dit le vétéran.

— Du tout, du tout ! répliqua l'intendant ; je ne reconnais rien.

— En tout cas, l'acte n'est point scellé et on peut en prendre connaissance.

— Soit ; mais vous vous rappellerez, monsieur, que j'ai fait mes réserves !

L'officier de police s'inclina, retira le testament de son enveloppe, fit observer que la date était déjà vieille de plusieurs mois, et lut tout haut :

« Moi, Gaston de Vignolles, jouissant de « toute ma raison et de toute ma liberté, mais « pouvant être appelé chaque jour à paraître « devant Dieu et voulant m'acquitter envers « M. Moreau, je déclare lui laisser, comme à « mon légataire universel, tout ce que je pos- « séderai au moment de ma mort. »

L'intendant, qui avait changé deux ou trois fois de couleur, laissa tomber sa canne et son chapeau.

— Il y a cela ! s'écria-t-il éperdu.

— Voyez, dit l'officier de justice, qui pencha le papier vers lui.

— « Tout ce que je posséderai! » bégaya M. Moreau haletant.

— Et c'est écrit de la main même de M. de Vignolles? demanda Michel.

— Oui! s'écria l'intendant; je reconnais parfaitement l'écriture : l'acte est authentique; je le soutiendrai envers et contre tous!

— Alors, reprit le magistrat, on ne peut contester davantage le codicille!

— Il y a un codicille?

— Daté d'aujourd'hui; le voici : « Eclairé « par la confidence de mon ancien tuteur, la« quelle m'impose de nouvelles obligations, je « révoque la donation précédente, et je choisis « pour mon héritière universelle l'orpheline éle« vée à Saint-Lazare sous le nom de Catherine « Clémenti! »

— Disposition nulle! cria l'intendant; Catherine Clémenti n'existe plus.

Michel se retourna.

— Que dites-vous? Alors cette sœur de M. Gaston?...

— Est sous terre depuis près de dix-huit ans.

— Est-ce vrai?

— J'en ai la preuve! des lettres de la mère

de Mlle de Vignolles constatant que sa fille était morte plusieurs mois avant elle.

— De sorte que Catherine Clémenti n'avait rien de commun avec Mlle Henriette ?

— Rien.

— Et celle-ci est bien Mlle de Barmont ?

— Sans aucun doute !

Le vétéran s'avança vers M. Moreau les mains levées :

— Infâme ! s'écria-t-il, ainsi tu as trompé ces enfants !

L'officier de justice s'entremit.

— Arrêtez, monsieur, dit-il en barrant le passage à Michel ; que parlez-vous d'une tromperie ?...

— Non, non, je n'ai point dit le vrai mot ! reprit le vétéran hors de lui ; il s'agit d'un assassinat, car cet homme s'est armé d'un secret confié à son honneur, il l'a trahi en le dénaturant : il a fait mentir la tombe, il a persuadé à M. de Vignolles que Mlle de Barmont qu'il aimait était la même que Catherine Clémenti ; il a dressé entre eux le fantôme d'une mère qui leur a crié : — Vous êtes frère et sœur !

L'officier de justice fit un mouvement.

— Tous deux ont cru sa parole, continua Michel ; ils ont pris en épouvante leur amour, et ne pouvant supporter la perte de toutes leurs espérances, ils ont voulu mourir.

— C'est donc là le motif ?

— Oui ! et pendant qu'ils accomplissaient cette funeste résolution, moi, leur seul serviteur dévoué, moi qui aurais pu les éclairer, les avertir, les empêcher de désespérer de Dieu, j'étais muré dans un cabanon de fous, toujours par cet homme ; et quand l'heure de la délivrance est enfin venue, quand j'ai pu courir vers Mlle Henriette et M. Gaston que je sentais en danger, là où j'espérais trouver assez de bonheur pour me dédommager de toutes mes épreuves, je n'ai trouvé que des yeux éteints et des cœurs qui ne battaient plus !

L'officier de justice se tourna vers M. Moreau.

— Avez-vous entendu, monsieur ?... dit-il avec une certaine sévérité.

— J'ai entendu les insolences d'un fou ! répliqua avec précipitation l'intendant, et je demande qu'on m'en délivre. Vous êtes venu ici pour arrêter cet homme et non pour l'écou-

ter : veuillez faire votre devoir, monsieur ; je maintiens que c'est un échappé de Bicêtre, et qu'il est aussi sûr d'y retourner que moi d'être déclaré seul et légitime héritier de Gaston.

— Qui cela ? interrompit Mme Armand qui se précipitait dans le salon, qui prétend ici hériter de M. de Vignolles ?... est-ce vous, monsieur ?

— Pourquoi non, madame ?

— Pourquoi ? répéta la vieille dame ; parce qu'il faut pour cela qu'une succession soit ouverte, et qu'on n'hérite pas des vivants !

Il y eut une exclamation générale.

— Des vivants ! répéta Michel, qui croyait avoir mal compris ; que voulez-vous dire, madame Armand ? qu'y a-t-il ? parlez !

— Eh bien, s'écria la vieille dame en saisissant les mains du vétéran et ne pouvant retenir ses larmes, il y a que nous avons désespéré trop tôt de la bonté de Dieu, cher monsieur ; que le médecin est encore arrivé à temps et que nos enfants sont sauvés !

Michel n'en entendit pas davantage ; il étendit les deux bras avec un grand cri, et se précipita vers la chambre où Henriette et Gaston avaient été portés.

XV.

CONCLUSION.

Un mois après les événements racontés dans le chapitre précédent, les bons pauvres de Saint-Roch étaient tous rassemblés sous le grand portail, comme au début de cette histoire. Rifflou, dont la voix était plus éraillée que jamais, avait ajouté, en guise d'embellissement, un emplâtre de taffetas sur son œil gauche ; Miroton se courbait plus que d'habitude sur ses béquilles, Mlle Céleste avait deux enfants de renfort, et Coquillard préparait son flageolet. Quant à Mme Rossignol, elle s'était avancée jusqu'au milieu de la rue et regardait

au loin. Tout à coup, elle poussa une exclamation, fit aller ses bras à la manière des télégraphes, et accourut vers ses compagnons.

— Les voilà ! les voilà ! s'écria-t-elle ; il y a six carrosses pomponnés de rubans ; cette fois, pour sûr, c'est la noce !

— Enfin ! c'est pas malheureux, grommela Miroton, depuis deux heures qu'on se fatigue là à les attendre les bras croisés ! pourvu du moins qu'ils soient reconnaissants de la chose. Ah çà, Coquillard, pas de bêtises : tu sais que tu n'as pas droit à la recette ; tu n'es ici que comme amateur ; s'il pleut des petits écus, tu resteras sous le parapluie.

— Je sais, répliqua le sourd et muet ; mais peut-être bien que M. de Vignolles et que Mlle Henriette me reconnaîtront et qu'ils voudront me faire une politesse particulière. Pauvres gens ! ont-ils eu de la misère avant d'arriver au *conjungo !* Foi de sourd et muet, quand je les ai vus tarder, j'ai cru qu'il y avait encore quelque farce de M. Moreau.

— L'intendant de Saint-Lazare ! dit Rifflou ; ah ! bien, mais vous ne savez donc pas, vous autres, qu'il est à la prison du Châtelet ?

— Si c'est possible !

— Aussi possible que de boire un verre de vin. Il aurait, soi-disant, fait des fautes d'orthographe dans ses comptes. Mais chut ! voici les carrosses... Attention, vous autres, c'est le le moment solennel !

La première voiture, qui renfermait Henriette, venait en effet de s'arrêter devant le portail. Mme Armand mit pied à terre et aida la jeune fille à descendre.

Celle-ci était seule et semblait un peu troublée. Jusqu'au dernier instant, elle avait attendu le vétéran pour la conduire : près de partir, un billet l'avait avertie qu'elle le trouverait à l'église.

Elle regardait autour d'elle avec une sorte d'inquiétude et s'informait à Gaston qui l'avait rejointe, lorsque Michel parut tout à coup à l'entrée du grand portail.

Il portait son vieil uniforme et se tenait près du bénitier, à la place habituellement occupée par le plus vieux mendiant. Henriette hésita un instant à le reconnaître, puis s'élança vers lui.

— Vous ici, et sous ce costume ! s'écria-t-elle.

— C'est celui que je porte depuis le jour où les forces m'ont manqué, répondit le vétéran avec émotion ; ne pouvant plus compter sur moi seul, je me suis adressé aux bons cœurs, et, grâce à eux, la dette contractée envers le père, j'ai pu l'acquitter envers la fille ! Après de dures épreuves, vous voilà enfin riche et heureuse ; je puis me retirer désormais, car vous avez un protecteur qui ne vous abandonnera plus. Que Dieu et M. Gaston se chargent de l'avenir de votre sort ; moi, ma tâche est terminée.

— Ah ! pas encore, s'écria Henriette ; pas encore, car il vous reste à remplir votre devoir le plus doux.

— Et lequel donc ?

— Celui de me conduire à l'autel.

En parlant ainsi, la jeune fille, couverte de perles et de soie, avait pris la main du mendiant. Il poussa une exclamation de surprise et regarda M. de Vignolles ! mais celui-ci, s'inclinant avec une respectueuse tendresse, lui montra la porte de l'église en souriant. Alors Michel serra la main de la jeune fille sur sa poitrine, et levant les yeux au ciel :

— Dieu m'a payé, dit-il d'une voix entrecoupée de larmes.

Et, franchissant les marches avec Henriette, il la conduisit à la chapelle où le prêtre les attendait.

Lorsqu'il repassa en tenant le bras de la jeune épousée, tous les bons pauvres se pressèrent sur son passage avec des vœux de bonheur et des bénédictions. Gaston leur jeta une poignée de pièces d'argent. Pendant qu'ils le partageaient, Coquillard s'approcha à son tour, et présenta au vétéran la promesse signée à Bicêtre. Celui-ci sourit.

— J'entends, dit-il, le dauphin voudrait devenir roi ! Eh bien, sois satisfait : j'abdique ! Tu peux prendre une place au petit portail.

A ces mots, Coquillard poussa un hourrah joyeux, et, courant à la vieille mendiante qui comptait les pièces d'argent qu'elle venait de recevoir :

— Tante Rossignol ! s'écria-t-il, ma fortune est faite ! me voilà bon pauvre !

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Le grand portail de Saint-Roch..... 1
La chapelle des Trépassés..... 25
Le petit porche..... 39
L'Impasse-Verte..... 55
Le carrosse orange de M. de Fronsac..... 89
Un expédient de M. Moreau..... 111
Le vieux serviteur..... 126
Tel maître, tels valets..... 160
Le cabinet de M. Moreau..... 171
Une révélation de l'intendant de Saint-Lazare..... 184
Un cabanon de Bicêtre..... 195
Un expédient de prisonnier..... 213
Chez madame Armand..... 227
Une dernière entrevue..... 241
Conclusion..... 264

TYPOGRAPHIE BENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

7me SUPPLÉMENT

AU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE ADOLPHE DELAHAYS

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

ACQUÉREUR DU FONDS DE LIBRAIRIE DE M. LEBIGRE-DUQUESNE

ACQUISITIONS

PROVENANT DU FONDS DE M. LECOU

7 fr. 50 au lieu de 12 fr.

LA TURQUIE PITTORESQUE, HISTOIRE, MŒURS, DESCRIPTION, par W.-A. DUCKETT, avec préface de THÉOPHILE GAUTIER, illustrée de 20 magnifiques gravures sur acier représentant les vues et monuments les plus remarquables de Constantinople et du Bosphore. 1 volume grand in-8 jésus, papier glacé satiné.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, tranche dorée. 5 fr.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 6 fr.

20 fr. au lieu de 25 fr.

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE, comprenant la Botanique, les Mammifères, les Oiseaux, les Poissons, les Insectes, les Mollusques, les Zoophytes, l'Astronomie et la Géologie, par M. ACHILLE COMTE. 1 beau volume grand in-8 colombier, illustré de 50 splendides gravures sur acier, coloriées à l'aquarelle.

Reliure toile mosaïque, riche plaque, tranche dorée. 6 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

LES MAMMIFÈRES, histoire naturelle avec l'indication de leurs mœurs et de leurs applications dans les Arts, le Commerce et l'Agriculture, par M. PAUL GERVAIS, professeur de zoologie à la faculté de Montpellier. 1 splendide volume grand in-8 jésus, illustré de 50 gravures tirées à part, dont 30 coloriées, et d'une très-grande quantité de bois dans le texte.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, tranche dorée. 6 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

LES OISEAUX, histoire naturelle, par EMM. LE MAOUT, 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 35 gravures tirées à part, dont 15 coloriées, et de 500 bois dans le texte.

Rel. toile mosaïque, magnifique plaque spéciale, tr. dorée. 6 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

LA BOTANIQUE, histoire naturelle des familles végétales et des principales espèces, par M. Emm. Le Maout. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 50 gravures tirées à part, dont 30 coloriées, et d'un grand nombre de gravures dans le texte.

Reliure toile mosaïque, tr. dor., magnifique plaque spéciale. 6 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, histoire de la fondation et des développements successifs de l'établissement; biographie des hommes célèbres qui y ont contribué; description des galeries, du jardin, des serres et de la ménagerie, etc., etc., par M. Paul-Antoine Cap. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 35 gravures tirées à part, dont 15 coloriées, et d'un grand nombre de bois dans le texte.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée. 6 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.

18 fr. au lieu de 30 fr.

LA PHRÉNOLOGIE, le geste et la physionomie, démontrés par 120 portraits, sujets et compositions gravés sur acier, texte et dessins par H. Bruvères, beau-fils du docteur Spurzheim. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, imprimé par Plon frères.

Reliure demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 6 fr.

8 fr. au lieu de 12 fr.

CORINNE, par madame de Stael. Nouvelle édition richement illustrée de 250 bois dans le texte et de 8 grandes gravures sur bois par Karl Girardet, Barrias, Staal, tirées à part. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, imprimé par Plon frères.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée. 5 fr. 50 c.
— toile, plaque spéciale, tranche dorée. 5 fr. »
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. »

12 fr. au lieu de 30 fr.

VERSAILLES ancien et moderne, par le comte Alexandre de la Borde. 1 vol. grand in-8 jésus vélin, illustré de 800 gravures sur bois.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée. 5 fr. 50 c.
— toile, tranche dorée. 5 fr. »
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. »

16 fr. au lieu de 30 fr.

HISTOIRE DES FRANÇAIS, par Théophile Lavallée. Edition ornée de 20 magnifiques nouvelles gravures sur acier, d'après MM. Gros, Paul Delaroche, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Steuben, Scheffer, Winterhalter, etc. 2 forts vol. grand in-8 jésus.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tr. dor. 5 fr. 50 c. le vol.
— toile, tranche dorée, plaque spéciale. 5 fr. le vol.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. le vol.

7 fr. 50 au lieu de 20 fr.

HISTOIRE DE LA FRANCHE-COMTÉ ancienne et moderne, embrassant l'histoire des grands événements en France, Espagne, Allemagne, Suisse et Pays-Bas, par Eugène Rougebief. 1 vol. grand in-8 jésus, orné de 10 portraits sur acier et 2 planches d'armoiries coloriées, et d'une carte de la Franche-Comté.

Reliure demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr.

7 fr. 50 au lieu de 20 fr.

VOYAGES DANS LES DEUX OCÉANS ATLANTIQUE ET PACIFIQUE, au Brésil, États-Unis, Nouvelle Hollande, Nouvelle Zélande, Taïti, Philippines, Chine, Java, Indes et Egypte, par EUGÈNE DELESSERT. 1 vol. grand in-8 jésus, illustré d'un grand nombre de bois dans le texte, de sujets tirés à part et de deux cartes.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée. 5 fr. 50 c.
— toile, tranche dorée. 4 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. »

Cet ouvrage emprunte un intérêt d'actualité à la prise de possession de la Nouvelle Calédonie.

7 fr. 50 au lieu de 30 fr.

HISTOIRE MARITIME DE FRANCE, par LÉON GUÉRIN. Édition revue, corrigée et augmentée. 2 vol. grand in-8, illustrés de gravures et plans sur acier.

7 fr. 50 au lieu de 15 fr.

LA HONGRIE PITTORESQUE, histoire littéraire, artistique et monumentale, publiée sous la direction de M. BOLDENYI. 1 magnifique vol. grand in-8, illustré.

Reliure en toile, tranche dorée, plaque spéciale. 4 fr. 50 c.

10 fr. au lieu de 18 fr.

— LE MÊME OUVRAGE, avec 20 planches coloriées.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée. 5 fr. 50 c.

7 fr. 50 au lieu de 10 fr.

LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES, ENCYCLOPÉDIE MORALE DU XIXe SIÈCLE, par les sommités littéraires : DE BALZAC, J. JANIN, F. SOULIÉ, CH. NODIER, MÉRY, DE CORMENIN, TH. GAUTIER, CH. ROMEY, P. DE KOCK, LAVALLÉE, etc. Illustré de 1,000 bois, d'après les dessins de GAVARNI, TONY JOHANNOT, etc. 1 vol. in-8 grand jésus. (Paris, *Furne.*).

Reliure demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr.
— toile, tranche dorée. 5 fr.

11 fr. au lieu de 16 fr.

NOTRE-DAME DE PARIS, par VICTOR HUGO, illustrée de 12 gravures sur acier. 2 vol. in-8 cavalier, reliés en un seul, toile ou demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée.

7 fr. 50 au lieu de 15 fr.

VOYAGE A MA FENÊTRE, par A. HOUSSAYE, illustré de 12 magnifiques gravures sur acier d'après Diaz, Tony Johannot, Roqueplan, et de vignettes dans le texte. 1 très-beau vol. grand in-8 jésus, impr. par Plon frères.

Rel. toile mosaïque, riche plaque spéciale, tr. dorée. 5 fr. 50 c.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. »

8 fr. au lieu de 20 fr.

BEAUTÉS DE L'OPÉRA, ou chefs-d'œuvre lyriques, illustrés par les premiers artistes de Londres; texte explicatif, par TH. GAUTIER, JULES JANIN, etc. 1 magnifique vol. grand in-8 colombier, avec encadrements en couleur, vignettes sur bois dans le texte, et vignettes sur acier.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée. 6 fr.

16 fr. au lieu de **24** fr.

MONTE-CRISTO, par Alexandre Dumas, illustré de 30 grands sujets gravés sur acier. 2 vol. grand in-8.

Relié toile ou demi-chagrin, tranche dorée. 4 fr. le vol.

12 fr. au lieu de **15** fr. **50.**

CHANSONS NATIONALES ET POPULAIRES DE FRANCE, avec notices historiques et littéraires par Dumersan et Noel Ségur; illustrations par Bertall, Français, Gavarni, Ch. Geoffroy, Karl Girardet, G. Staal, A. Varin. 1 beau vol. grand in-8, relié en toile ou demi-chagrin, tranche dorée.

5 fr. au lieu de **10** fr.

PAUL ET VIRGINIE, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de Saint-Pierre; nouvelle édition richement illustrée de 120 bois dans le texte et de 14 gravures sur chine tirées à part. 1 vol. grand in-8 jésus.

5 fr. au lieu de **10** fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, par Goldsmith, traduit par Charles Nodier. Nouvelle édition illustrée de 10 vignettes sur acier, par Tony Johannot, tirées sur chine. 1 vol. grand in-8 jésus

5 fr. au lieu de **10** fr.

CONTES DE CHARLES NODIER, nouvelle édition illustrée de 8 magnifiques eaux-fortes de Tony Johannot sur chine avant la lettre. 1 vol. grand in-8 jésus.

5 fr. au lieu de **10** fr.

WERTHER, de Gœthe, traduit par P. Leroux, accompagné d'un travail littéraire par George Sand. 1 beau vol. grand in-8 jésus, illustré de 10 magnifiques eaux-fortes de Tony Johannot, épreuves sur chine avant la lettre.

5 fr. au lieu de **10** fr.

CHARLES Ier, sa cour, son peuple et son parlement, — 1630 à 1660,— par Philarète Chasles. 1 magnifique vol. in-8, illustré de gravures sur acier et sur bois, d'après les dessins de Van Dyck, Rubens et Cattermole.

5 fr. au lieu de **10** fr.

MERVEILLES DU GÉNIE DE L'HOMME, DÉCOUVERTES, INVENTIONS, par Amédée de Bast; ouvrage illustré par A. Beaucé, J. David, C. Nanteuil. 1 vol. grand in-8 jésus.

4 fr. **50** au lieu de **7** fr

CHANSONS DE FRÉDÉRIC BÉRAT, paroles et musique. 1 beau vol. in-8 cavalier, illustré de 32 gravures sur bois, d'après Johannot, Raffet, etc., etc., et du portrait de l'auteur, gravé sur acier.

Reliure, toile mosaïque, tranche dorée. 3 fr.

4 fr. au lieu de **10** fr.

LA GARDE IMPÉRIALE, histoire populaire, par Marco de Saint-Hilaire; illustrée de 41 gravures à part dessinées par de Moraine, et de types coloriés; nouvelle édition. 1 vol. in-8 cavalier.

Reliure toile, tranche dorée. 3 fr.
— demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 3 fr.

11 fr. au lieu de **20** fr.

SILVIO PELLICO, Mes Prisons, traduction de M. Antoine de la Tour; illustrée par Tony Johannot de 100 beaux dessins gravés sur bois. Nouvelle édition. Paris, 1854. 1 vol. grand in-8 jésus vélin, glacé, satiné, relié toile, tranche dorée, plaque spéciale.

12 fr. au lieu de **22** fr.

— Le même, toile mosaïq., plaque spéciale, tranche dorée.

16 fr. au lieu de **35** fr.

LES SOIRÉES DE LA CHAUMIÈRE, ou les Leçons d'un vieux père, par Ducray-Duminil: édition illustrée de 16 belles lithographies par Fragonard. 2 vol. grand in-8 jésus, reliés en toile, tranche dorée.

— Le même, les deux volumes reliés en un seul, toile, tranche dorée.

6 fr. au lieu de **10** fr.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, par J.-H. Campe, précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Ch. Saint-Maurice. 1 vol. grand in-8 raisin, illustré de 120 bois dans le texte et à part.

4 fr. au lieu de **10** fr.

LES DEUX MIROIRS, par Schmit. 1 vol. in-8 jésus illustré.

4 fr. au lieu de **10** fr.

— Le même ouvrage, sous le titre de Livre des vacances.

4 fr. au lieu de **10** fr.

LE DIABLE BOITEUX, par Lesage. 1 beau vol. gr. in-8 jésus illustré.

7 fr. **50** au lieu de **12** fr

ENCOURAGEMENTS DE LA JEUNESSE, par Bouilly. 1 vol. grand in-8, illustré de vignettes sur bois et de lithographies à deux teintes.

3 fr. **50** au lieu de **6** fr.

FABLES DE FLORIAN, illustrées de 8 bois tirés à part et de dessins sur bois dans le texte, par Bataille. 1 vol. grand in-8

— Les mêmes, reliées en toile, tranche dorée. 10 fr.; net 6 fr.

— Les mêmes, toile mosaïque, tranche dorée. Net 6 fr. 50 c.

3 fr. au lieu de **6** fr.

CONTES DES FÉES DE CH. PERRAULT, illustrés de 15 lithographies tirées à part et de dessins sur bois par MM. Gavarni, etc. 1 vol. grand in-8.

— Les mêmes, reliés toile, tranche dorée. 10 fr.; net 5 fr. 50 c.

— Les mêmes, toile mosaïque, tranche dorée. Net 5 fr.

5 fr. au lieu de **10** fr.

LES PETITS-NEVEUX DE GULLIVER, par Émile Bouchery, illustrés de lithographies à deux teintes tirées à part. 1 vol. in-8 cavalier, relié toile, tranche dorée.

50 c. au lieu de 75 c.

PETITS CONTES DE FEES, illustrés de 7 dessins, cartonnés avec une jolie couverture coloriée, format in-24.

La Belle au bois dormant. — Le chaperon rouge. 1 vol.
Riquet à la houppe. — Le Chat botté. 1 vol.
Barbe-bleue. — Cendrillon. 1 vol.
Peau-d'âne (8 dessins). 1 vol.

GRESSET (Œuvres de), illustrées de gravures sur bois dans le texte et à part. 1 vol. relié demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.; net 4 fr. 50 c.

MYTHOLOGIE ILLUSTRÉE, contenant les morceaux les plus célèbres en prose et en vers des écrivains anciens et modernes sur les dieux, par Philipon de la Madeleine, ornée de 100 vignettes et de 25 planches tirées à part. 1 vol. relié toile ou demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 7 fr. 50 c.; net 5 fr.

LA CASE DE L'ONCLE TOM, par Mme Beecher Stowe, roman américain, traduction de M. Léon Pilatte, seconde édition augmentée d'une nouvelle préface de l'auteur et d'une lettre de G. Sand. 1 vol. relié en demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr. 50 c.; net 4 fr. 50 c.

LE RHIN, son cours, ses bords, légendes, mœurs, traditions, monuments; histoire du fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, par André Delrieu. 1 vol. illustré de 40 gravures sur bois hors texte, relié toile ou demi-chagrin, plats en toile, tr. dorée. 5 fr.; net 4 fr.

HISTOIRE DE LA GARDE NATIONALE, récit complet de tous les faits qui l'ont distinguée depuis son origine, par E. de Labédollière. 1 vol. illustré de 10 gravures coloriées représentant les uniformes de toutes les époques, dessinés par Pauquet, relié toile, tr. dorée. 5 fr. net 4 fr.

NODIER. Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux, illustrée de gravures sur bois. 1 vol. relié toile, tr. dorée. 5 fr. 50 c.; net 4 fr. 50 c.

RISTOIRE D'ALLEMAGNE, DE BOHÊME ET DE HONGRIE, par Léon Guérin. 1 vol. orné de vignettes, relié demi-chagrin, tranche dorée. 5 fr.; net 4 fr.

NOUVELLES CONFIDENCES, par Lamartine. 1 vol. in-8 cavalier (format des *Girondins*). 5 fr.

ALPHABETS ILLUSTRÉS IN-16

ALPHABET MILITAIRE. 1 vol. Net 50 c.
ALPHABET PITTORESQUE. 1 vol. Net 50 c.
ALPHABET DES ANIMAUX. 1 vol. Net 50 c.

FORMAT IN-18 ANGLAIS

BALZAC (H. de). . . . Théâtre. 1 vol. 3 fr. 50. c.; net 2 fr. 50 c.

BEECHER STOWE. . . La Case de l'oncle Tom, traduction de Léon Pilatte, seconde édition. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 2 fr. 50 c.

CYRANO DE BERGERAC. Œuvres; notice par Lebiaanc. 1 volume. 3 fr. 50 c.; net 3 fr.

FÉVAL (Paul). . . . . Les Parvenus. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

FOA (Mme) . . . . . Contes historiques. 1 vol. illustré. 3 fr., net 1 fr. 25 c.

GALLAND. . . . . Les Mille et une Nuits. 2 vol. 7 fr.; net 4 fr.

HOUSSAYE (A.). . . . Romans, Contes et Voyages. 2 vol. Net 2 fr. 50 c.

KARR (Alphonse). . . . Clovis Gosselin. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

LECLERC (Théodore). . Proverbes dramatiques, nouvelle édit., augmentée de proverbes inédits, avec préfaces de MM. Sainte-Beuve et Mérimée. 8 vol. 78 gravures. Net 14 fr.

MOREAU DE JONNÈS. Éléments de statistique. 1 vol. 3 fr. 50 c ; net 2 fr. 50 c.

PFEFFEL. . . . . Fables et poésies, traduites en vers par M. Paul Lehr. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 2 fr. 50 c.

PHILIPON DE LA MADELEINE. La Mythologie illustrée, ornée de 100 vignettes. 1 vol. 5 fr.; net 3 fr. 50 c.

PITRE CHEVALIER. . . Chroniques de la Fronde. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

ZACCONE. . . . . Le vieux Paris. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

D'HAUSSONVILLE. . . Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848. 2 vol. 7 fr.; net 4 fr.

TÉRENCE. . . . . Traduction Nisard. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 2 fr.

BALZAC. . . . . La dernière Incarnation de Vautrin. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

FLORIAN. . . . . Fables, Églogues et Contes en vers (illustrés); 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

GENOUDE. . . . . La Sainte Bible. 2 vol. 7 fr.; net 4 fr.

GUINOT (Eugène). . . Les Soirées d'avril. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

HORACE. . . . . Œuvres complètes, trad. par Goupy. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

LEGOUVÉ (E.). . . . . Édith de Falsen. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

LERNE (Emmanuel de). Contes et Nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

MONSELET. . . . . Statues et Statuettes. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

PFEFFEL. . . . . Fables et Poésies. 1 vol. 3 fr. 50 c. ; net 2 f. 50

PLUQUET. . . . . Dictionnaire des Hérésies. 2 v. 7 fr.; net 4 fr.

ROBERTSON. . . . . Histoire de l'Amérique, traduction Suard. 2 vol. 7 fr.; net 3 fr. 50 c.

— Histoire de Charles-Quint, trad. Suard. 2 vol. 7 fr.; net 3 fr. 50 c.

SAINT FRANÇOIS DE SALES. Œuvres. 2 vol. 7 fr. ; net 3 fr.

SOUVESTRE (Émile). . Sous la tonnelle. 1 vol. 3 fr. 50 c ; net 1 fr. 75 c.

— Au bord du lac. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 75 c.

SOUVESTRE (Emile). . Pendant la moisson. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 75 c.

— Récits et Souvenirs. 1 vol. 3 fr. 50 c., net 1 fr. 75 c.

— Le Mendiant de Saint-Roch. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

— Le Mât de cocagne. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

— L'Homme et l'Argent. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr. 50 c.

WEY (Francis). . . . . Le Bouquet de Cerises. 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 1 fr.

ZACCONE. . . . . Le Langage des fleurs, avec 18 gravures coloriées (nouvelle édition). 1 vol. 3 fr. 50 c.; net 2 fr.

FORMAT IN-24

MOISE, DAVID, SALOMON, etc. Morale de la Bible. 1 vol. Net 1 fr.

MANOU. . . . . Législateur de l'Inde. Ses lois morales. 1 vol. Net 1 fr.

ZOROASTRE.. . . . . Ses Lois morales. 1 vol. Net 1 fr.

JÉSUS-CHRIST ET SES APOTRES. 2 vol. Net 2 fr.

MAHOMET. . . . . Lois morales, religieuses et civiles. 2 vol. Net 2 fr.

* **SOCRATE**. . . . . Entretiens mémorables. 2 vol. Net 3 fr. 50 c.

* **PLATON**. . . . . Pensées sur la Religion, la Morale et la Politique, traduites du grec par M. Victor le Clerc. 1 vol Net 1 fr. 75 c.

* — Phédon, ou de l'immortalité de l'âme, traduction de Dacier. 1 vol. Net 1 fr. 75 c.

MARC AURÈLE-ANTONIN. Ses Pensées, traduction de Dacier. 2 vol. Net 2 fr.

CICÉRON. . . . . Des Devoirs, traduction de Gallon-la-Bastide. 1 vol. Net. 1 fr. 25 c.

CONFUCIUS ET MENCIUS. Livres classiques de philosophie morale et politique de la Chine. 1 vol. Net 1 fr.

CHOU-KING. . . . Le Livre sacré de la Chine. 1 vol. Net 1 fr.

ÉDITION DIAMANT

MONSELET. . . . . Les aveux d'un Pamphlétaire. 1 vol. 1 fr.; net 50 c.

— Les Vignes du Seigneur. 1854. 1 volume. 1 fr. 25 c.; net 50 c.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Author Sauvalire 67312
Title Le Mandiant de Saint-Roch
LF
S729 me
DATE.
NAME OF BORROWER.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU